J. DE MESTRAL COMBREMONT

ALBERTINE NECKER DE SAUSSURE



LIBRAIRIE PAYOT, LAUSANNE

ALBERTINE NECKER
DE SAUSSURE

DU MÊME AUTEUR

Le Fantôme du Bonheur, roman. Calmann-Lévy. Epuisé.

Le Miroir aux Alouettes, roman. Plon-Nourrit. *(Couronné par l'Académie française.)* Epuisé.

Le belle Madame Colet, une déesse des romantiques. Fontemoing.

La pensée d'Edouard Rod. Morceaux choisis précédés d'une introduction. Perrin.

Un grand serviteur (Oberlin). Editions Labor.

Vinet. Esquisse de sa physionomie morale et religieuse. *(Couronné par l'Académie française.)* Payot.

Les plus belles pages d'Alexandre Vinet. *(Religion.)* Payot.

Les plus belles pages d'Alexandre Vinet. *(Philosophie morale et sociale.)* Payot.

Vies données, vies retrouvées, les diaconesses de St-Loup. Payot.

Une mère : Mme Prat de Lamartine. Payot.

Destins de Femmes. Je Sers et Labor.

La Maréchale, Catherine Booth Clibborn. Payot.

Zaza. Histoires vraies (pour les enfants). Payot.

La carrière d'André Carnegie. Payot.

TRADUCTIONS

Heber Newton :	**La Bible, études critiques.** Fischbacher. (Epuisé).
Mme Humphry Ward	**Marcella.** Fischbacher. Epuisé.
—	**Sir Georges Tressady.** Perrin.
—	**L'Erreur d'Aimer.** Hachette.
Béatrice Harraden :	**Des ombres qui passent.** Perrin.
—	**L'oiseleur.** Hachette.

J. DE MESTRAL COMBREMONT

ALBERTINE NECKER DE SAUSSURE

1766-1841



LIBRAIRIE PAYOT
LAUSANNE
1946

CHAPITRE PREMIER

Nous sommes en 1773. Dans la salle à manger lambrissée d'une de ces nobles demeures qui sont l'ornement et le charme de la Genève aristocratique, une famille, le père, la mère, deux tout petits garçons et une fillette de sept ans sont réunis pour le déjeuner du matin. Le père est cet Horace-Bénédict de Saussure que ses ascensions hardies rendront bientôt célèbre ; pour l'instant il est professeur de sciences naturelles et de philosophie à l'université, charge qui ne le détourne en rien du vif intérêt qu'il porte à l'éducation de ses enfants. Sa fille surtout, Albertine, est l'objet de cette prédilection tendre que ressentent souvent les pères pour leurs filles. Dans cette enfant, il se retrouve : si jeune, elle annonce déjà la raison, la maîtrise de soi, l'intelligence lucide en même temps qu'ardente qui lui donnent à lui-même tant d'ascendant. Et puis, il se sent deviné par elle, apprécié à sa valeur, qui est haute, dans toute la mesure où peut le faire une enfant de cet âge. Car Albertine ne voit rien, elle n'imagine rien qui puisse se comparer à ce père dont un froncement de sourcils la fait pleurer d'humiliation, tandis qu'un de ses sourires, ou un baiser, l'inondent de joie pour toute la journée. Sa mère, certes, elle l'aime aussi, mais non pas avec ce tremblement d'adoration. Pour elle, sa mère, gaie et spontanée cependant, représente surtout la loi, avec tout le respect qu'implique ce mot. Mais à la loi on peut se soustraire. Tandis que l'idée de désobéir à son père ne lui vient même pas.

Albertine essaie assez souvent de désobéir à sa mère, entreprise qui n'a jamais, d'ailleurs, qu'un médiocre succès. La petite fille se rappelle quelques occasions où Mme de Saussure, à la suite d'une révolte, l'a prise par la main, et solennellement, sans un mot, conduite derrière un grand fauteuil, terrible séjour de la pénitence. Mais de telles punitions, infligées à temps, se font de plus en plus rares. L'autorité des parents est maintenant si bien établie, que l'éducation de la petite fille se fait en quelque sorte toute seule. L'enfant éprouve un bien-être intime, plus doux d'être inconscient, à se sentir protégée, guidée, surtout aimée. Grâce à ce sentiment, les jours présents baignent dans une sécurité absolue, tandis que les jours à venir sont enveloppés d'une imprécise et chaude lueur rose.

Mari et femme, ce matin-là, causent ensemble d'un projet de voyage depuis longtemps caressé, et que l'on se décide à mettre à exécution. Les médecins conseillent un climat plus doux que celui de Genève pour guérir le mal de gorge tenace dont souffre Horace-Bénédict. L'Italie ! Le nom prestigieux exerce sur eux son empire. Ils ont déjà pas mal voyagé ensemble, les jeunes gens, à cette époque, ne croyant pas leur éducation terminée sans avoir fait leur tour de France ou d'Europe. Mais l'Italie, avec ses trésors de nature et ses trésors d'art, ils ne l'ont encore explorée qu'en rêve. Le moment est là de faire passer ce rêve dans la réalité. Les deux petits garçons resteront à Genève, confiés aux soins de leurs grands-parents, qui habitent un des étages de cet hôtel de la Cité dont Horace-Bénédict et sa femme occupent le rez-de-chaussée. On emmènera Albertine. Si jeune, le voyage, sans doute, ne profitera guère à son instruction ; mais l'instruction n'est pas tout, et les premières impressions de beauté, surtout quand il s'agit d'une enfant d'intelligence aussi ouverte et d'aussi fine sensibilité, ont aussi leur valeur.

Donc, en un jour d'automne, tournant le dos aux brumes genevoises, on se met allégrement en route du côté de la lumière.

*
* *

Botaniste, physicien, géologue, Horace-Bénédict comptait bien faire servir ce voyage à son avancement dans l'étude des sciences. Il établira sa femme dans une ville offrant des ressources de société et d'art, et tandis qu'elle fera des visites et explorera les musées, lui-même ira courir campagnes et montagnes. Ainsi fut fait. Mme de Saussure et la petite Albertine s'installent à Florence, pour quelques semaines dont l'enfant gardera un souvenir aussi délicieux qu'imprécis. Aux blanches statues, aux chênes verts et aux pins parasols des *Cascine*, se mêlent, savoureux amalgame, les sucreries et les gâteaux offerts par de belles dames qui réclament en retour un baiser. Car la petite Genevoise est grande favorite dans la société florentine. N'ayant personne à qui la confier, sa mère l'emmène partout avec elle, vêtue d'une robe blanche à ceinture bleue, du même bleu que ses beaux grands yeux candides voilés de longs cils. C'est à qui s'emparera de l'enfant, à qui lui enseignera quelques mots d'italien qu'elle retient avec une extrême facilité, et prononce sans peine en y mettant l'accent qu'il faut ; si bien qu'Horace-Bénédict, quand il revient à Florence chercher sa femme et sa fille, est fort agréablement surpris de trouver Albertine lestée de tout un petit bagage de locutions du cru. Du reste, depuis le départ de Genève, les leçons de l'enfant ont continué de lui être données très régulièrement soit par sa mère, soit par son père lui-même, qui augure bien, pour l'avenir, de l'esprit réfléchi dont fait déjà preuve la petite fille. D'ailleurs, le prestige dont il jouit auprès d'Albertine facilite tout ; il obtient d'elle ce qu'il veut.

Rome, dont ses parents parlent sans cesse, ne représente pour Albertine qu'une ville très grande, remplie d'églises dont les cloches sonnent en permanence à toute volée, et où l'on

verra peut-être le pape. Son père garde précieusement une lettre que lui a donnée Voltaire pour le cardinal de Bernis, lettre qui leur permettra d'arriver jusqu'à sa Sainteté Clément XIX, et qui sait ? de baiser sa pantoufle... Pourquoi cette pantoufle, ce pape, prennent-ils soudain tant de place dans l'imagination de l'enfant ? Mystère. Toujours est-il que les voyageurs genevois ayant été conduits une après-midi dans un parc où se promenait le pontife, Albertine prend sa course, se précipite aux pieds du Saint-Père et s'apprête à baiser la fameuse pantoufle. Mais, pour raconter l'incident, passons plutôt la plume à son père :

Votre petite nièce a eu un plaisir dont il faut que je vous fasse part, écrit Horace-Bénédict à sa belle-sœur Mme Turrettini. Elle avait la passion de voir le pape et de le baiser. Tout le monde lui disait que c'était impossible, parce que le pape ne voit point de femmes. Votre sœur ne l'avait pas vu non plus, et avait aussi envie sinon de le baiser, du moins de le voir de près. On nous a fait obtenir la permission d'entrer dans un jardin où le pape va se promener tous les jours. Dans ce jardin est une salle de billard dans laquelle était le pape lorsque nous y allâmes ; nous l'attendions à la porte de cette salle pour le voir traverser le jardin et aller prendre son carrosse. L'abbé qui nous avait conduits là dit en riant à Albertine que si elle voulait voir le pape de plus près, elle n'avait qu'à aller se jeter à ses pieds, lui baiser la pantoufle, et lui demander sa bénédiction. Elle n'y manqua point. Au moment où elle le vit, elle s'achemina vers lui d'un air innocent et timide qui avait quelque chose de tout à fait intéressant. Le pape s'avance vers elle à bras ouverts : quand elle fut près de lui, elle mit un genou en terre et se disposait à lui baiser la pantoufle. Le pape l'en empêcha en prenant sa tête entre ses deux mains, l'embrassa, la baisa et lui donna sa bénédiction. Ensuite il monta en carrosse après nous avoir aussi bénis. Le soir, quand le cardinal de Bernis vint lui faire la cour, la première chose qu'il lui dit fut : Ah ! Monsieur le cardinal, j'ai fait aujourd'hui une grande étourderie... — Eh ! quoi, Saint Père ? — J'ai baisé une fille. — Ah ! Saint Père, je vous en félicite ; mais au moins était-elle grandelette ? — Non, elle était bien petite, mais bien jolie.

Albertine était si contente qu'elle m'a dit : « Mon bon papa, si tu veux me faire un extrême plaisir, mène-moi tous les jours voir le pape. »

Je crois que c'est une chose qu'elle n'oubliera pas. En fait, c'est une chose singulière, car il y a bien peu de filles qui puissent se vanter d'avoir baisé le pape en public.

De son côté, Albertine fait part à sa grand-maman Lullin de l'événement mémorable :

Ma chère grand-maman,

Je baisai hier le pape quand il se promenait dans un jardin avant de monter en carrosse. Je me jetai à ses genoux pour lui baiser la pantoufle, mais il me prit par les joues en disant : *Basta cosi*, ce qui veut dire : c'est assé. Il m'a dit deux fois : Dieu vous bénisse ! Puis il m'embrassa et monta après en carrosse ; je fus bien contente d'avoir vu le pape, et surtout de l'avoir baisé.

Décidément, cette fillette de sept ans promettait, et pas seulement au point de vue de l'orthographe, étonnante pour son âge, malgré les défaillances qu'on y relève avec plaisir : car trop de perfection ne laisserait pas d'être inquiétante. On comprend qu'Horace-Bénédict fût enchanté de sa fille, et qu'il dût souvent prendre beaucoup sur lui pour ne pas la gâter. Aussi n'est-on pas surpris de trouver ces mots dans la lettre à laquelle nous avons emprunté le récit du baiser du pape :

Nous formons entre ma femme, ma fille et moi une petite société qui se suffit à elle-même ; et si la société du pays où l'on est n'était pas une chose intéressante à connaître, nous pourrions faire le tour du monde sans voir personne et sans nous ennuyer.

* * *

Après avoir vu Naples, où Albertine reçut de la reine une montre enrichie de diamants, puis la Sicile, les voyageurs prirent le chemin du retour, non cependant sans un arrêt de quelques jours à Venise. C'est là qu'après tous ses succès, un

échec assez cuisant attendait la petite Genevoise. Comme elle avait pénétré avec ses parents dans la salle du Grand Conseil, elle s'en vit impitoyablement expulsée en raison de sa robe blanche et de ses cheveux courts que le protocole n'admettait pas. L'histoire ne dit pas si la fillette trouva dans l'aventure un sujet de méditations sur la vanité des triomphes mondains...

Au retour en Suisse on s'arrêta à Berne, où Horace-Bénédict tenait à saluer le naturaliste-poète Albert de Haller, pour lequel il avait une vénération profonde. Il prit Albertine avec lui pour cette visite ; après tant d'impressions d'un genre différent que lui avait procurées son voyage, une impression de supériorité morale et spirituelle, pensait-il, pourrait lui rester de ce contact fugitif avec celui qu'on appelait le grand Haller.

Le vieillard, près d'achever sa carrière terrestre, était établi, en robe de chambre, dans un vaste fauteuil. Il accueillit les voyageurs avec beaucoup de cordialité ; et tandis que les deux hommes causaient science ou philosophie, l'enfant feuilletait un livre d'images à l'autre bout d'une grande et haute table qui à elle seule remplissait presque le cabinet de travail. Appelée par un signe amical du savant, la fillette jugea plus simple, pour s'épargner un détour, de passer sous la table avec l'agilité d'une petite souris. Paternel, le vieillard posa sa main sur la tête blonde en implorant pour l'enfant la bénédiction de Dieu.

Peu de jours après, lestée de ces deux bénédictions, celle du pape Clément XIX et celle du grand Haller, Albertine revoyait l'horizon familier de Genève, les tours de Saint-Pierre profilant sur le ciel leur austère silhouette, la haute muraille du Salève, la rade bleue, les cygnes et les voiles latines des barques de pêcheurs. Le beau voyage était terminé. Mais déjà il était question d'un autre départ.

CHAPITRE II

Le projet ne devait s'exécuter que trois ans plus tard. Albertine avait dix ans lorsqu'un matin du mois de septembre elle monta en berline avec ses parents et son frère Théodore, d'une année son cadet, pour gagner Lyon à petites journées. Son père lui a conseillé de tenir un journal de ses impressions de voyage ; docile, elle a mis dans le sac de tapisserie qui lui sert de valise un cahier cartonné sur la couverture duquel elle a collé avec le plus grand soin une belle image coloriée au-dessous de laquelle se lisent ces mots : *Journal d'Albertine de Saussure*. Ce journal, elle va le tenir consciencieusement, non seulement pendant son voyage, mais tout au long de sa vie de jeune fille.

Feuilletons les pages qu'elle écrit deux jours après le départ, sans oublier de noter la date du 28 septembre :

A mesure qu'on approche de Lyon, il y a des terres incultes. De l'autre côté le Rhône fait un fort joli effet, et il y a de fort jolies îles dans lesquelles des vaches paissent. Il y a aussi beaucoup de montées et de descentes. Enfin nous sommes venus dans la grande ville de Lyon, par un beau temps, c'est-à-dire beaucoup de boue, mais du soleil et un superbe arc-en-ciel tout entier. Nous sommes entrés dans la grande place de Belcour, où il y a au milieu une belle statue de Louis XIV. Cette statue est de bronze ; elle est entre deux jolis jets d'eau, mais qui ne coulaient pas alors.

Le lendemain, n'oubliant pas qu'elle est fille d'un minéralogiste, la fillette note :

On s'est levé un peu tard ; l'on est parti à sept heures et demie. Nous avons vu des rochers de granit. Tout le chemin est entouré de rochers de granit. Nous avons fait avec papa une jolie promenade au bord d'une rivière pour chercher des pierres. J'ai trouvé un joli quartz et papa un très beau short cristallisé. Papa a vu une couche de pierre grise entre deux de jaunes ; il en a pris un morceau qu'il a trouvé assez singulier... Maman, ce qui nous fait bien de la peine, a les pieds enflés par la chaleur du carrosse.

Le jour d'après :

Nous sommes partis à deux heures et un quart. Nous sommes descendus de carrosse pour chercher des pierres. Il n'y a plus tant de porphyre, mais du jaspe et quelquefois du quartz qui avait autour de la prime d'améthiste.

Horace-Bénédict n'entend pas que les deux enfants soient privés de leçons par le fait qu'on est en voyage. Père et mère s'astreignent à les faire travailler avec une grande régularité, et ils exigent que les préparations se fassent régulièrement aussi, et avec beaucoup de soin. La grande berline et les chambres d'auberges entendent ânonner tour à tour la règle des participes ou les cinq déclinaisons latines. Albertine est astreinte, comme son frère, à l'étude du latin que son père juge aussi nécessaire au développement mental des filles qu'à celui des garçons.

Nous avons tous deux bien repassé nos leçons, note la petite fille, et j'ai lu de l'histoire romaine. Et elle ajoute : Il y a de bien belles dames dans la chambre à côté de la nôtre.

Du vendredi 4 octobre.

Après le dîner papa et maman ont un peu dormi, et j'ai lu de l'histoire romaine. A quatre heures nous sommes allés par de fort mauvais chemins voir le curé de Royat. Il avait une armoire pour son cabinet d'histoire naturelle. Le plus beau de son cabinet était un morceau de spath cristallisé ; tout le reste n'était pas fort singulier. Le curé veut faire un livre de botanique. Papa trouve qu'il

est plus savant dans cette partie de l'histoire naturelle que dans la minéralogie. Il avait avec lui un capucin fort propre qui avait une bien longue barbe. Ce capucin paraissait beaucoup aimer maman et était toujours à côté d'elle.

A la date du 13 octobre, la plume enfantine d'Albertine trace cette amusante description de la façon dont on voyageait au bon vieux temps. Du fait peut-être de quelque réparation indispensable, on avait dû quitter pour un jour la berline :

Nous avons été dans un charriot qui était traîné par quatre bœufs ; on avait mis deux matelas dans le fond, de sorte qu'on était très bien. Le charriot était couvert d'un drap pour que nous eussions chaud ; les chemins étaient extrêmement mauvais.
Nous avons un peu mangé, et ensuite nous nous sommes remis dans le charriot. L'on a allumé une torche pour conduire les bœufs.

En passant à Saint-Flour, la petite fille s'essaie à une description pittoresque :

C'est bien beau de voir la ville de St. Flour bâtie sur un rocher de basalte assez haut et escarpé, avec le faubourg en bas... Tous les paysans couraient après notre berline, parce qu'ils ne voient jamais de carrosse. Nous avons rencontré des cavaliers de maréchaussée qui menaient des gens aux galères... Les rues de la petite ville de St. Flour sont bien étroites, notre voiture pouvait à peine y passer.

25 octobre.

Nous avons vite appris nos leçons, et puis nous sommes allés avec papa voir le cabinet d'histoire naturelle de M. Séguier. M. Séguier n'a pas donné la moindre chose à papa, quoique il eût bien des morceaux de même, et que papa en eût bien envie...

Mais le beau voyage en France tire à sa fin. Albertine écrit le 27 novembre :

Nous sommes arrivés à neuf heures à Pontarlier. On commence déjà un peu ici à avoir l'accent suisse.

Et le lendemain :

Nous sommes à présent en Suisse, où nous avons vu de près le lac d'Yverdon. Nous avons aussi vu le Mont-Blanc et les Alpes ; nous avons passé le village des Clées.

Il n'est pas tant joli. Nous avons vu le lac Léman et la ville de Lausanne ; le lac nous a bien fait penser à Genthod [1].

Enfin on arrive chez soi, à Genève :

Nous avons été fort aises de revoir notre maison, et tout le monde en bonne santé. Toutes les caisses étaient arrivées. Il n'y a que mon pauvre canari qui est crevé en muant pendant notre absence.

Et la petite Albertine, trempant dans l'encre sa plume d'oie, trace ces mots de sa plus belle écriture :

Fin du voyage d'Albertine de Saussure dans quelques provinces de France.

* * *

La vie citadine se réorganise, studieuse et gaie tour à tour. A côté des jeux proprement dits, qui ont leur place dans la vie des enfants, des distractions d'un ordre plus relevé tiennent le milieu entre les devoirs et les plaisirs : Mme de Saussure fait chercher un jour au « Bureau littéraire », sorte de bibliothèque publique, la tragédie d'*Athalie*, dont Albertine et ses deux frères apprendront une scène en l'honneur de l'Escalade [2]. Albertine écrit :

Nous avons encore repassé nos rôles ; maman a commencé à me déguiser en Athalie ; elle m'a fait une couronne en papier doré qu'elle a ornée de perles, de plumes et de pierres de santé avec des boucles d'oreilles de perles. Elle m'a encore mis un jupon mordoré avec

[1] Propriété située au bord du lac, où la famille de Saussure passait l'été.

[2] Fête célébrée à Genève le 12 décembre en souvenir de la défaite infligée aux soldats du duc de Savoie en 1602.

deux manteaux blancs pour faire les manches et la taille, et un grand voile de gaze. J'avais outre tout cela beaucoup de rubans, de perles et de pierres de santé. On a mis à mon frère Théodore une chemise de maman avec une ceinture bleue pour qu'il ressemblât à un enfant de cœur *(sic)* et à Alphonse on a mis une chemise à moi avec de la gaze en argent. Nous avons été dans cet équipage souper chez la grande tante Turrettini, avec papa et maman, mon petit oncle, ma petite tante Turrettini, M. de Vinci le fils, mon oncle et ma tante de Lubières. Nous avons bien su nos rôles, excepté Alphonse qui a été un peu intimidé.

Le dimanche, toute la maisonnée, parents, enfants, domestiques, se rendent au temple, répondant à l'appel des cloches de Saint-Pierre qui remplissent l'air matinal de leur voix solennelle. Une respectueuse et ponctuelle régularité, plutôt qu'une grande ferveur, caractérise à cette époque la vie religieuse de l'aristocratie genevoise. Les enfants n'ont pas d'école du dimanche ; sagement ils écoutent ou n'écoutent pas le même sermon que les grandes personnes. Cependant, force leur est bien de prêter une certaine attention à ce que dit le prédicateur, car on exige qu'au retour du temple ils notent sur un cahier *ad hoc* le texte qu'a commenté celui-ci. Quand d'aventure les paroles entendues l'ont impressionnée plus que de coutume, il n'est pas rare qu'Albertine en fasse mention dans son journal.

J'ai été au Temple neuf, écrit-elle un dimanche. M. Romilli y prêchait. Nous avons entendu un fort beau sermon dont le texte était : *Cherchez l'Eternel pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près.* Ce sermon a été fort long...

Dernière phrase qui nous porte à croire que l'éloquence de M. Romilli devait, en plus d'un passage, dépasser la portée d'une auditrice de onze ans.

J'ai bien su mes leçons, écrit Albertine un autre jour, j'ai joué du clavecin, Toinette m'a coiffée, habillée, et puis je suis montée chez maman Lullin pour y dîner. Elle se portait assez bien ; pourtant elle était de bien mauvaise humeur.

Mais sermons, leçons, représentations des tragédies de Racine ne remplissent pas toute l'existence des enfants de Saussure et de leurs jeunes camarades. Les parents tiennent à ce que leurs enfants prennent de bonne heure l'habitude du monde ; on organise pour eux réunions et sauteries où il s'agit, surtout pour les fillettes, de se comporter en personnes bien élevées, de faire correctement son entrée dans un salon, son bouquet à la main, bien droite sous le savant échafaudage des cheveux poudrés. Albertine aime la danse et la musique ; elle a du plaisir à se sentir parée. Elle écrit :

D'abord après dîner, Marianne m'a coiffée pour aller à un bal chez Mme Claparède Galatin. Maman était de bien mauvaise humeur parce qu'il fallait me faire un nouveau bouquet. J'ai fait ma leçon de danse, et puis j'ai été à ce bal avec Jenny Plantamour. Le bal était très brillant quoiqu'il n'y eût point de messieurs. J'ai beaucoup dansé. Suzette était charmante...

Nous voyons se dessiner ici un des traits les plus aimables de la physionomie morale d'Albertine : la faculté d'admirer autrui, faculté qui sera pour elle, tout le long de sa vie, une source de joie et d'enrichissement. Aimer la supériorité des autres, ce secret d'en jouir au lieu d'en souffrir, Albertine le possédait d'instinct.

Elle s'amuse aussi de tout son cœur chaque fois que l'occasion s'en présente, et les occasions ne manquent pas. Tous les jeudis, de deux à quatre, il y a leçon de contre-danse, et ces séances sont bien moins une leçon qu'un plaisir. Le 16 janvier 1777 elle écrit :

Nous étions quatorze demoiselles. Les plus jolies étaient Mlle Preston, Mlle de Jonquières, Mlle Gothon Rilliet, et Mlle du Pan. (Notons qu'elle ne se demande même pas si elle-même aurait le droit de prendre rang dans cette énumération.) Les autres étaient fort laides. En dansant, mes faux cheveux sont tombés, ce qui a beaucoup fait rire tout le monde.

Des faux cheveux, à onze ans ! Notre temps, dont nous médisons beaucoup, ne connaît du moins pas ce ridicule-là.

*
* *

Mais voici venir le grand jour des promotions, jour de fête pour toutes les familles genevoises :

J'ai mis ma robe de gaze. Mes frères se sont bien parés ; nous avons très vite dîné et sommes allés voir passer, chez Mme de Crau, les petits du collège qui vont à St. Pierre. Il y avait une bien belle musique. Ils n'allaient pas tant en mesure, et ils étaient bien frisés et poudrés. Papa avait bien bon air à marcher avec tout le Conseil. Mme de Crau m'a retenue à passer l'après-midi avec sa fille et Mlle de Grenus. Nous avons joué à cacher un mouchoir. Ensuite nous avons goûté et nous nous sommes promenées sur la Treille [1]. Je ne me suis pas tant amusée.

Puis survient un événement qui met en mouvement toute la ville de Genève. L'empereur d'Autriche, François-Joseph, est dans ses murs.

Nous nous sommes levés à cinq heures du matin, écrit Albertine, et nous sommes partis à cinq heures et demie avec papa pour tâcher de voir en ville l'empereur. J'ai mis ma belle robe de gaze de Paris avec la montre que la reine de Naples, sœur de l'empereur, m'a donnée... Je me suis promenée une demi-heure sur la terrasse avec Mesdames de Tournes-Lullin et de Tournes-Rilliet, en attendant l'empereur qui devait venir ici. Enfin il est venu. C'est un petit homme bien fait, l'air un peu haut, le visage mince, un grand nez aquilin avec des yeux bleu clair extrêmement vifs. Il était vêtu extrêmement simplement d'un petit habit de droguet brun de Silésie, avec veste et culotte blanches. Il a longtemps admiré les tableaux de M. Bourrit sur les glaciers. Papa m'a présentée à l'empereur et lui a dit que j'avais été en Italie et que la reine de Naples m'avait donné une montre. L'empereur a dit que j'avais voyagé bien jeune... Il a demandé à mon frère s'il avait été de la partie ;

[1] Nom d'une promenade de Genève, au-dessous des remparts.

il a répondu que non. Papa lui a montré le cabinet et la machine d'électricité, auxquels il n'a pas fait une grande attention. Il s'en est allé et a fait de grands compliments à plusieurs dames qui étaient sur le grand escalier de maman Lullin pour le voir passer. Il a demandé deux fois maman, mais elle n'est arrivée que demi-heure après qu'il a été parti.

* * *

Les observations scientifiques qu'il fait à cette époque obligent Horace-Bénédict de Saussure à des excursions fréquentes que sa femme estime n'être pas sans danger, et qui donnent souvent beaucoup d'inquiétude aux siens. Ces absences du père de famille, en un temps où n'existent encore ni télégraphe ni chemins de fer, sont une dure épreuve pour ceux qui restent en arrière.

Papa est parti ce matin à cinq heures pour les montagnes, écrit Albertine. Pour nous, nous n'avons pas été si matiniers *(sic)* que lui : Nous ne nous sommes levés qu'à sept heures et un quart. Le départ de papa nous a fait bien de la peine.

La tristesse des départs trouve une compensation dans la joie du retour. Un mois plus tard, après une expédition scientifique au Mont-Blanc, le voyageur est annoncé. Mère et enfants vont au-devant de lui :

Nous sommes partis à quatre heures pour aller prendre papa à Coppet. Nous l'avons attendu une bonne demi-heure, dans une auberge bien chaude. Enfin il est venu. Il se porte fort bien, il n'a point maigri, mais un peu noirci. Son voyage a été extrêmement heureux.

* * *

Albertine fait des lectures qui nous semblent bien graves pour une enfant de son âge. Heureusement elle ne se croit pas tenue de les commenter, et en fait suivre la mention de quelques lignes plus conformes à une mentalité de onze ans :

J'ai lu des pensées de Cicéron, puis nous sommes allés nous promener sur la Treille ; il y avait beaucoup de monde, car il faisait une superbe soirée. Mesdames Choisy et leur petit chien nous ont abordés ; Mademoiselle Choisy nous a beaucoup fait de politesses et le chien beaucoup de caresses.

Le journal d'Albertine dans son enfantine candeur, et par sa puérilité même, nous fait pénétrer dans l'intimité d'une famille genevoise en ces jours paisibles et sereins d'avant la révolution. Quelques éclairs, de temps à autre, sillonnent l'horizon, annonciateurs des futures tempêtes ; mais on n'y prend pas garde, trop absorbé qu'on est par la fameuse « douceur de vivre » dont Talleyrand affirme qu'elle ne fut connue que dans ce temps-là. Le moindre événement de famille est l'occasion d'une petite fête ; mariages, naissances, anniversaires sont célébrés par des vers où chacun donne avec plus ou moins de bonheur la mesure de son sentiment poétique. Les enfants s'y appliquent tout comme leurs parents. Nous lisons sous la plume d'Albertine :

Maman est revenue de la Boissière. Nous avons soupé avec papa et elle avec bien du plaisir. J'ai bien tâché de faire des vers à mon frère pour sa fête, mais je n'ai pas pu. Papa et maman en ont fait de très jolis.

... A six heures et demie, j'ai vite fait des vers et je les ai portés à mon frère. Il a trouvé le présent et les vers très jolis et m'a bien remerciée et embrassée. Les vers de papa surtout lui ont fait bien plaisir. Ils étaient les plus beaux.

Du mardi 14 octobre.

Papa m'a prêté un dictionnaire italien pour trouver les mots que je ne comprendrais pas dans Le Tasse. Papa nous a lu la brochure sur les crimes de Monsieur de Voltaire ; ensuite nous avons fait une partie de reversi et soupé.

Mme Rilliet a donné à tetter *(sic)* à sa fille cadette qui a mis la robe aujourd'hui pour la première fois.

... Papa m'a beaucoup parlé d'une demoiselle de Watteville qu'il dit charmante, pleine d'esprit ; et même il a dit qu'il voudrait

bien troquer sa fille contre cette demoiselle ; mais pourtant il a dit ensuite qu'il aimait mieux la sienne...

Albertine, cependant, n'est qu'à moitié rassurée. L'idée de cette demoiselle de Watteville si accomplie et que son père admire, la préoccupe. Elle n'en a que plus de mérite à s'efforcer d'user d'impartialité à l'égard de cette rivale. Du reste, on n'est pas en vain fille d'un savant qui n'admet pas les jugements hasardés :

Mlle de Watteville, la même que papa et maman ont vue au bal de Rolle est venue ici faire visite à maman. Elle est assez jolie, mais comme je ne l'ai vue qu'un petit moment, je n'ai pas encore pu juger de son grand esprit.

*
* *

Une des institutions particulières à la Genève d'alors est celle des « sociétés de demoiselles » où il n'est pas toujours facile de se faire recevoir. Il faut montrer patte blanche pour pénétrer dans le cénacle. Les réunions ont lieu entre jeunes filles jusqu'au mariage de l'une d'entre elles : la société, ce jour-là, est « ouverte », et ces demoiselles ont licence d'amener frères et cousins. On danse, on se courtise à qui mieux mieux, et d'autres mariages ne tardent pas à succéder à ce premier mariage. Il s'agit pour Albertine, qui va entrer dans sa treizième année, d'être admise dans la « société » de Mlle Adélaïde Buisson. Elle écrit :

Papa et maman se sont donné beaucoup de peine et de mouvement pour me mettre de la société d'Adélaïde Buisson, mais ces dames font beaucoup de difficultés pour m'y recevoir.

Pourquoi ces difficultés ? Le journal est muet là-dessus. Sans doute ces demoiselles jugent-elles plus distingué de se faire prier un peu. Enfin, Albertine est reçue :

Suzette de Tournes est venue me prendre à trois heures pour me mener à la nouvelle société. Adélaïde Buisson la tenait. Toutes ces demoiselles m'ont fait beaucoup d'amitiés et ont eu la bonté de paraître contentes que je fusse dans cette société. Marianne Cramer et toutes les autres demoiselles étaient déjà venues. Nous avons causé beaucoup et ensuite goûté. Nous avons fait, Adélaïde Buisson, Suzanne de Tournes, Marianne Cramer et moi une partie de reversi, pendant que Sophie Boissier, Olympe Saladin et Hélène Tronchin en faisaient une de nain jaune. Notre partie était très gaie ; j'y ai perdu cent fiches à un denier la fiche. Nous avons ensuite dansé et joué à clicli-mouchette. Nous avons ensuite joué une comédie de l'invention d'Adélaïde. Toute la soirée s'était fort bien passée jusqu'alors ; mais les amis du frère d'Adélaïde sont venus dans notre chambre et ont fait des polissonneries, ce qui nous a beaucoup ennuyées. Ils ont jeté cependant beaucoup de diablotins dont je n'ai point voulu manger. Deux domestiques sont venus les mettre dehors, et je me suis en allée m'étant extrêmement amusée excepté pendant que ces petits messieurs étaient là.

La jeunesse du temps n'était point dispensée, comme la nôtre, des devoirs de courtoisie. Qu'on en juge d'après ces lignes de la nouvelle élue :

Je suis allée avec Toinette faire une visite à toutes les mères des demoiselles de ma société, excepté à Mme Tronchin Calandrin chez qui j'allai il y a huit jours pour la remercier de m'avoir bien voulu laisser entrer dans cette société.

Mais ce n'est pas tous les jours fête. En tournant quelques pages du journal, nous trouvons mention d'un petit drame qui eût pu devenir un grand drame et qui agita fort l'arrière-grand-mère d'Albertine, dont le journal a déjà fait mention sous l'appellation de « maman Lullin ». La vieille dame habitait dans l'hôtel de la Cité un appartement au-dessus de celui qu'occupaient Horace-Bénédict de Saussure et sa famille. Les expériences scientifiques de son petit-gendre ne lui disaient rien de bon. Sait-on jamais ce qui peut résulter de toutes ces diableries ? Il n'était cependant pas question de bombe ato-

mique... Mais enfin, avec toute cette physique et toute cette chimie, ne pouvait-on pas craindre une explosion qui quelque jour ferait sauter la fière demeure avec tous ses habitants, y compris le malencontreux expérimentateur ? Il allait s'en falloir de peu pour que l'événement ne vînt confirmer ces sombres pronostics.

La grande cheminée du fourneau de chimie de papa, écrit Albertine, a mis le feu à une poutre dans le cabinet de maman Lullin. Toutes les servantes de la maison et des environs ont tant jeté d'eau que le feu a été vite éteint. La pauvre grand'maman Lullin en a bien eu de l'émotion. Je suis restée chez elle ; elle a beaucoup déclamé contre les expériences de papa. Il y est venu avec maman et ma tante Tronchin, et l'on n'a fait que parler de cela. Maman Lullin grondait, et le pauvre papa, qui s'était déjà donné bien de la peine pour éteindre le feu, s'excusait...

*
* *

Sans trop le laisser voir, Horace-Bénédict est fier de sa fille qui grandit, se développe de toutes manières et l'aime de plus en plus.

J'ai joué du clavecin et soupé avec papa et maman, écrit l'adolescente. Papa m'a fait bien des caresses. Oh ! que cela me fait de plaisir ! S'il savait combien je l'aime ! Je suis bien heureuse !

Bonheur, toutefois, qui n'est pas tout à fait sans nuages. Mais quel bonheur est sans nuages ? Ceux-ci, d'ailleurs, sont rares, et ils se dissipent promptement.

... Papa est entré dans ma chambre avec son air gracieux, et m'a dit : Veux-tu que je te mène promener à cheval ? Je lui ai répondu qu'il me ferait bien plaisir. On peut avoir ma jument... La promenade devait être une heure plus tard. En attendant j'ai un peu joué du clavecin, puis je me suis disputée avec mon frère. Maman l'a dit à papa, et papa en a été fâché contre moi ; eh ! bien, voilà que ma promenade ne m'a plus fait plaisir. Il m'a boudée

pendant la moitié de la route ; ensuite, pourtant, il s'est mis à me caresser, mais au lieu de prendre son air bon, il a pris un certain air froid et réservé même dans ses caresses. J'avais une peine affreuse à me retenir de pleurer et en vérité, je pleure en écrivant ceci ; il faut avouer que je suis bien faible et bien nigaude.

Albertine, qui nous semble, à nous, si raisonnable pour ses douze ans, est au contraire, aux yeux de ses parents, à ceux de sa mère surtout, trop bébé encore, trop peu accoutumée à résister aux impulsions de sa nature prime-sautière. Aussi lui fait-on souvent la morale, et certes elle en profite, ayant déjà ce grand appétit de perfection qui l'accompagnera toute sa vie et l'aidera à gravir les sommets. D'ailleurs, ces remontrances portent d'autant plus que les parents ont la sagesse de n'en pas abuser.

J'ai eu une grande conversation avec maman, écrit-elle, dont je n'ai pas le temps de parler à présent, mais qui m'a fait bien de la peine. Mon enfance est-elle donc passée ? Grand Dieu ! Faut-il que j'en bannisse jusqu'au ton et aux manières, faut-il que je prenne un air modeste et réservé ? Quelle tâche, mon Dieu ! Elle est donc passée et perdue, cette enfance, cet âge heureux ! Quelles réflexions assommantes ! Le temps s'envole, et je ne fais rien, je ne sais rien, je ne suis bonne à rien... Tâchons de mieux profiter du temps, car après que l'enfance sera passée, la jeunesse passera, et je ne saurai rien davantage, et je ne serai pas plus avancée. Tâchons de prendre courage, de mieux faire que je n'ai fait jusqu'à présent, de n'avoir pas cette indolence qui fait tout faire mollement, et à laquelle je ne suis que trop sujette... Mais je perds mon temps après avoir dit que j'étais pressée. De quoi, pressée ? De descendre pour voir jouer au reversi ! Oh ! cela n'en vaut pas la peine !

CHAPITRE III

Albertine croit son enfance passée ; par bonheur, il lui en reste assez pour n'être nullement l'ennuyeuse petite perfection qu'elle redoute de se voir obligée de devenir. Son journal continue de nous tenir au courant de ses travaux d'écolière, de ses lectures, de ses efforts vers le mieux, et aussi de ses déboires de grande fillette, dont le développement se fait par à-coups, au prix, souvent, de fâcheries et de larmes.

J'ai été en ville avec papa, écrit-elle. Il m'a fait pendant le chemin des questions sur M. Bertrand[1] et il a trouvé que je n'ai pas bien répondu. Papa s'est emporté, j'ai pleuré ; papa s'est moqué de moi...

Dix jours après :

J'ai joué du clavecin. Papa m'a reproché de n'en pas jouer assez. C'est sûr que demain j'en jouerai davantage.

C'est qu'Horace-Bénédict est ambitieux pour ses enfants. Si, avec sa fille, il se borne à des conseils, tout au plus à des réprimandes parfois un peu vives, à l'égard de ses fils il se montre plus sévère. Que diraient les enfants d'aujourd'hui de cette punition qui contriste Albertine presque à l'égal du délinquant :

Papa a fait manger à mon pauvre frère un morceau de pain à genoux. Pendant que nous dînions il l'a beaucoup grondé, et lui

[1] Sans doute quelque livre d'étude.

a dit qu'il continuerait de faire cela pendant huit jours ; c'est affreux ! Mais il faut espérer qu'il se calmera.

Du lendemain :

Le dîner d'aujourd'hui s'est passé comme celui d'hier, mon frère toujours à genoux, et nous toujours bien capots.

En feuilletant le journal, nous tombons sur un passage où l'on voit poindre la future psychologue qui écrira, quelque cinquante ans plus tard, *L'Education progressive* :

M. Boissier est, à ce que je crois, un homme prompt à rendre tous les services possibles et à dire tout le bien qu'il pourra de la famille de M. Boissier-Schérer, de sa femme à lui et de son fils. Il y a un petit nombre d'autres personnes qui varient beaucoup dont il dit tantôt du bien, tantôt du mal, et un beaucoup plus grand nombre dont il peint le caractère, les intentions, les mœurs, sous les couleurs les plus noires qu'il puisse trouver. Il a envie en cela de passer pour méchant ; il s'en fait comme un point de vanité. Du reste il a beaucoup d'esprit, de finesse, de conversation ; seulement il me semble que quand on a eu une douzaine de conversations avec lui, les mêmes choses qu'il a dites reviennent, et cela fait qu'il ne plaît pas autant les derniers jours que les premiers. C'est ce qui doit arriver naturellement à ceux qui font leur principal entretien du mal qu'ils savent des autres, parce qu'à la fin cela s'épuise. Les défauts qu'il a trouvés dans une personne se retrouvent très souvent dans une autre, ce qui met beaucoup de monotonie dans ses portraits. Je ne puis jusqu'à présent que m'en louer, car il a pour moi une bonté, une complaisance pour ce que je dis que je n'aurais jamais pu attendre de lui. Mme Boissier est la meilleure femme du monde, mais elle n'a pas d'esprit. Elle est maussade, ce qui la défigure beaucoup. Elle a mille bontés pour moi ; je n'en suis point ingrate, car je me priverais volontiers de beaucoup de choses pour lui faire plaisir.

* * *

A mesure qu'elle grandit, Albertine prend à ses études un intérêt plus vif et plus soutenu. Son père exige d'elle un effort

réel pour s'assimiler la substance des leçons qu'elle prend ; il n'admet pas la besogne bâclée, veut qu'en tout on aille au fond des choses. Albertine est richement douée ; elle annonce un esprit droit, bien d'aplomb, discernant d'emblée l'essentiel, une intelligence lucide et fine plutôt que brillante, et un goût de la beauté où se reconnaît son âme généreuse. Il y a là un terrain de choix qui pour produire des fleurs et des fruits ne demande qu'à être cultivé. Horace-Bénédict se fait avec joie le jardinier de ce beau jardin encore en friche, tâche qui lui procure plus de satisfactions qu'elle ne lui donne de peine, car l'enfant, à cet âge imprécis et délicieux où la fillette devient jeune fille, s'ouvre à toutes les belles curiosités, à tous les sentiments nobles. Et puis elle a un immense désir de contenter le père qu'elle admire et qu'elle aime chaque jour davantage à mesure qu'elle peut mieux apprécier la valeur de son intelligence et de son caractère. Elle-même a peu d'amour-propre. Elle prête aux conseils paternels une oreille d'autant plus docile qu'elle est plus persuadée de ses lacunes. Elle écrit, après une promenade :

J'ai eu chemin faisant une conversation très sérieuse avec papa, je vais la mettre ici parce qu'elle peut toujours m'être utile. Papa m'a interrogée sur mon livre de géographie, et j'ai bien répondu. Il m'a ensuite questionnée sur mes conjugaisons latines, et je n'en ai pas su un mot, quoiqu'il y ait longtemps que je les savais bien. Papa m'a dit qu'il fallait que je les repassasse toutes ; et comme j'ai le malheur d'avoir une mémoire très faible, qu'il fallait que j'établisse un jour de la semaine où je repasserais tout ce que j'ai lu dans la semaine, et que je le relise souvent pour me l'imprimer enfin dans la tête. Il m'a fait remarquer que j'ai beaucoup lu et que je ne sais pas grand'chose. Je chercherai donc les extraits que j'ai faits les autres fois et je les relirai. Bon papa, quels excellents conseils il m'a donnés ! Il faudra que je les suive. Je ne mérite pas qu'il ait autant de bonté pour moi. Jamais il ne me gronde, et pourtant je pourrais mieux employer mon temps. Cela m'a fait bien honte. Oui, il faut enfin que je sache quelque chose, car je suis dans ma quatorzième année.

Un peu plus tard :

J'ai lu à papa pour l'aider à corriger les fautes que fait son copiste, puis j'ai été avec lui et Théo nous promener au bord du lac. Nous avons trouvé assez de pierres. Bon papa, je crois qu'il est impossible qu'il existe une amitié plus forte que celle que j'ai pour lui, car je l'aime passionnément.

Quelques nuages, toutefois, passent dans le ciel d'ordinaire serein, et viennent troubler momentanément la grande affection de la fille pour son père et du père pour sa fille.

Aujourd'hui, écrit Albertine, est le plus triste jour que j'aie passé depuis la mort de mon oncle Turrettini ; le seul jour, à ce que je crois, où papa ait été si fort fâché contre moi, et où il m'ait bien fait sentir qu'il était mon père. Voyant qu'il faisait un assez joli temps, et ayant la fantaisie de me promener sur le cheval de La Fleur, j'ai été demander à papa la permission d'y aller. Il me l'a accordée. Il m'a ensuite dit qu'hier au soir à souper j'avais fait une plaisanterie très déplacée à M. Boissier. Et comme il m'avait déjà dit il y a quelque temps de prendre garde de ne choquer personne quand je faisais des plaisanteries, il m'a défendu absolument d'en plus faire du tout. J'ai d'abord cru qu'il m'était défendu de rien dire de gai, et que j'étais réduite au nombre de ces filles qui n'osent rien dire devant leurs parents ; cette image me faisait une grande peine. J'ai été cependant voir si je pouvais monter à cheval ; on m'a dit que le cheval charriait du gravier. J'en ai été bien aise, et je suis rentrée dans ma chambre où je me suis mise à pleurer. Papa y est venu, il m'a trouvée que je pleurais. Il m'a dit d'un ton qu'il me semble que j'entends encore :

— Je vous jure, Mademoiselle, que puisque quand je vous dis quelque chose cela vous met dans un tel état, je ne veux jamais plus vous dire un mot. Je reviendrai dans un moment, et si je ne vous trouve pas dans un état naturel, je vous donne ma parole d'honneur que j'en serai irrité toute ma vie.

Et il s'en est allé. Comme je voulais refermer la porte, il m'a dit :

— Je vous ordonne de laisser cette porte ouverte.

Après qu'il a été parti, au lieu de chercher à ne plus pleurer, j'ai pleuré encore davantage. Tous ceux que j'entendais monter,

je disais : « C'est lui, c'est lui ! Mon Dieu, que je suis malheureuse ! » Je me cachais, je ne savais plus où j'en étais. Enfin, par bonheur quand il est monté je ne pleurais plus ; il m'a embrassée, a fait la paix avec moi, a tourné cela en plaisanterie. Il est si bon qu'il avait l'air plutôt fâché de m'avoir tant fait pleurer. Il m'a menée promener avec lui, a été plein de bonté pour moi pendant le dîner ; et moi, croyant lui obéir, je répondais « oui » à tout ce qu'on me disait. Mes tantes ont connu que j'avais pleuré ; elles veulent que je leur conte pourquoi. Je ne sais comment je m'en tirerai, car je n'aime pas à conter mes petits chagrins.

Horace-Bénédict n'est sévère avec sa fille que lorsqu'il se laisse emporter par sa nature prime-sautière. D'ordinaire il est plus maître de lui, et les scènes du genre de celle dont Albertine vient de faire le récit sont fort rares. Il est d'ailleurs très fier, sans trop vouloir le laisser paraître, de la gracieuse enfant qu'à l'occasion il mène dans le monde. Albertine, vrai bouton de rose, promet de devenir plus jolie encore quand elle sera rose épanouie. Ses cheveux châtains légèrement poudrés surmontent un front d'un beau dessin classique et des yeux d'un bleu foncé pétillants de vie. Le nez droit est petit, la bouche spirituelle, le teint délicatement rosé. Charme suprême et bien rare, l'enfant, qui sans doute se sait jolie, ne pense pas à sa figure, ou n'y pense que fort rarement : tant de choses, autour d'elle, attirent ses regards, excitent son admiration, que peu de temps lui reste pour faire retour sur elle-même. Pourtant elle ne dédaigne point d'être parée avec élégance :

Je me suis habillée, écrit-elle ; j'ai mis un petit chapeau et une robe bleue que mes tantes m'ont rapportée de Paris. — Et j'ai été avec papa à la grande assemblée de Madame Boissier, où il y a eu plus de cent personnes. D'abord on a fait entrer dans la grande salle, où il y avait toutes les plus élégantes dames de la ville. Les seules de mon âge étaient Adélaïde Buisson, Sophie Boissier, Camille Gallatin et Julie Sartoris. On a fait ensuite passer toutes les jeunes personnes dans la chambre de Mme Boissier, et les vieilles dames sont restées dans la salle pour jouer. On a entendu les violons dans la salle à manger, on y a couru, et on a dansé. J'ai prodigieusement

dansé, je me suis beaucoup amusée. On a dansé jusqu'à une heure et demie. J'ai dansé avec des Anglais, des Ecossais, des Courlandais, des Genevois et des Italiens. Il y en avait de toutes les nations. Je me suis bien amusée.

Mais la raisonnable et charmante enfant ne cède pas tout à fait au plaisir :

Il était bien temps que je passasse *(sic)* un jour tout simple et sans plaisirs, écrit-elle, pour un peu étudier ; aussi celui-ci a-t-il été employé à cela.

Quelques jours après :

Je suis profondément heureuse. Papa m'aime beaucoup, je l'espère du moins. Il se moque de moi d'une façon si douce, qui montre si bien l'amitié ! Et ma bonne maman, j'espère bien qu'elle m'aime. Une fois je n'en étais pas très persuadée, il me semblait que toujours je l'impatientais ; quand j'étais avec elle jamais elle ne me faisait d'amitiés ; toujours très bonne, mais rarement tendre, comme elle l'est avec Théo. Mais à présent, depuis quinze jours, elle est d'une bonté ! Me disant qu'elle m'aime, ayant l'air de le penser. Qu'est-ce qui peut avoir fait cela ? Je ne suis pas meilleure qu'auparavant, ni moins sotte, moins nigaude. Non, point du tout. Je m'y perds ; mais je suis heureuse ! C'est ce qu'il me faut. Je ne le serai certainement jamais plus.

*
*   *

Voici venir le jour de la première communion, à laquelle Albertine se prépare avec une entière bonne volonté, quoique sans beaucoup de ferveur mystique. Sa religion consiste moins en adoration qu'en un grand désir de réaliser ce que sa conscience très droite lui dit être le bien ; et pour cette réalisation, elle compte surtout sur ses propres forces. Le besoin de la grâce, l'amour qui résultent d'un contact intime et personnel avec Dieu, lui demeurent encore étrangers. Mais sa bonne foi est

entière. Dès lors, on peut être certain que si long, si ardu peut-être que soit le chemin qu'elle devra parcourir pour arriver à une plus haute cime, cette cime, elle l'atteindra.

Le 18 mars 1781, huit jours après celui où elle avait accompli ses quinze ans, elle écrit :

Je fus examinée par M. Perdriau, le professeur, pour voir si j'étais en état de communier. Il fut content de moi grâce aux soins de l'excellent M. Martin [1]. J'eus un fort beau billet. J'étais persuadée ne pouvoir pas dire deux mots de suite. Cependant je m'en suis tirée.

Ce fut M. Martin qui me reçut à participer à la Sainte Cène. Je fus bien émue. Que d'obligations solennelles je contractai en ce jour-là ! J'employai du mardi au dimanche une partie de mon temps à me préparer pour pouvoir dignement m'approcher de la table sacrée. Je fis un examen détaillé de mes défauts, que je mis par écrit, afin de voir, avant la communion de Pentecôte, si je me suis corrigée de quelques-uns. Enfin dimanche passé je communiai, bien persuadée de ce que je faisais. Je pleurai bien plus que je n'aurais voulu, mais est-on maître de ses émotions ? J'ai pris de bien bonnes résolutions que j'essaie de mettre en pratique. Pour m'aider à le faire, je vais continuer mon journal, et je mettrai à la fin de chaque journée comment je trouve qu'elle a été employée. Puisse ce projet me rendre plus sage ! Amen.

[1] Le pasteur.

CHAPITRE IV

En 1781 des troubles éclatent à Genève. L'esprit révolutionnaire déjà à l'œuvre en France commence à travailler aussi la petite république voisine. Horace-Bénédict de Saussure est sincèrement libéral, et il consentirait volontiers à des réformes ; mais il les veut dans le cadre de la légalité, et tyrannie pour tyrannie, il juge celle de la caste aristocratique bien préférable à celle de la populace. Les « négatifs » — ainsi nomme-t-on le parti des aristocrates — ont promis, en principe, quelques concessions ; mais le moment venu de les mettre à exécution, ils ont retiré leur promesse. D'où grand mécontentement dans le peuple. Une émeute éclate, dont nous trouvons mention dans le journal d'Albertine :

Lundi 8 avril 1781.

Maman était allée passer la soirée chez ma tante Tronchin, et j'étais restée seule à faire tranquillement mes devoirs, lorsqu'à huit heures et demie je vois revenir maman en grande hâte, qui me dit qu'il y a beaucoup de mouvement dans la ville et que papa est sorti. Nous voilà dans une inquiétude inexprimable ; et quel moment affreux lorsqu'à neuf heures et demie nous entendons tirer plus de cent coups de fusil... Nous étions tous à pleurer, je craignais que maman tombât évanouie. A dix heures il vint un monsieur nous dire que papa l'avait chargé de nous venir tranquilliser, et nous dire qu'il était en Deux-Cents [1]. Nous regardâmes ce monsieur comme un ange qui nous rendait la vie... Nous passâmes la nuit, Théo et moi, auprès de maman.

[1] Le Conseil des Deux-Cents.

Arrêté avec les autres chefs du parti conservateur, de Saussure, relâché au bout de deux jours, mais peu rassuré sur la suite des événements, oblige sa femme et ses enfants, malgré leurs supplications et leurs larmes, à quitter la ville déguisés en paysans et paysannes. Reconnus, ils sont ramenés à Genève. Mais le mardi d'après la tentative, mieux préparée, allait avoir plus de succès. Mme de Saussure, toutefois, obtient de ne pas quitter son mari.

On nous fit tous sortir déguisés, écrit Albertine, moi en femme de chambre de Madame de Salgas qui avait une permission de sortir en carrosse avec ses deux filles, mon frère Théodore en ouvrier et Alphonse en petit pauvre. J'arrivai à Chambésy chez Madame Fabri, dans un équipage qui aurait paru risible si on avait pu rire.

Cependant les aristocrates, que l'on accuse d'entente avec l'étranger, voient leur position s'aggraver. Une perquisition est ordonnée chez les particuliers que l'on soupçonne de cacher des armes ; outré, de Saussure ferme son hôtel, s'y barricade, et s'apprête, s'il le faut, à y subir un siège plutôt que d'obéir aux injonctions de ceux qui s'appellent les « Représentants » et que les aristocrates nomment la populace. Pendant que les Suisses, soutenus par les Français, font le siège de Genève, de Saussure est lui-même assiégé dans son hôtel. Il tient bon près d'une semaine, et ne rouvre les portes de sa maison qu'après avoir obtenu de l'adversaire, par l'entremise de Charles Bonnet, un traité qu'il juge équitable.

* * *

Tandis que ces événements se déroulent à Genève, Albertine se morfond à Chambésy. Raisonnable comme elle est, elle essaie de se distraire par la lecture, l'étude, le clavecin, de longues causeries avec sa bonne amie Kitty Fabri et avec la mère

de celle-ci. Mme de Saussure s'efforce de lui faire prendre son mal en patience, de la distraire :

Tes lettres ma chère petite, font le plaisir de notre déjeuner à ton père et à moi, lui écrit-elle. Elles sont simples, naturelles et jolies ; elles ont seize ans. Tu as bien fait de te faire coiffer. Aie soin d'être propre, de ne point avoir de traces de crayon sur ce minois que je voudrais baiser, ni sur tes mains ; aie soin de tes dents, de tes ongles, enfin de toute ta petite personne qui est mon bien. Notre séparation est bien longue... il me prend quelque fois des passions de te voir. Ta robe carmélite n'est pas trop chaude : il fait froid. Quand tu vas en visite dans le voisinage, mets celle de soie brune.

Un autre jour :

L'arbre de Judée est couleur de rose. Les autres arbustes sont verts, quelques-uns sont fleuris, le jet d'eau va bien et entretient une certaine fraîcheur. Enfin je suis trop heureuse dans ce moment d'avoir cet échantillon de campagne, mais hélas ! je n'ai point d'échantillon de ma chère fille...

Je n'ai point d'inquiétude, ma douce enfant, mais je te donne des avertissements, et je serais une sotte et une indolente si je ne le faisais. Les apparences font tout et l'on est si prompt à juger par elles, qu'à seize ans on ne saurait les avoir trop modestes et trop décentes. Je sais bien que chez toi le fond de l'âme est composé de sagesse, de retenue et d'envie de te très bien conduire... Je serais trop malheureuse si j'en doutais !

*
* *

Albertine a beau s'efforcer de prendre sur elle, l'exil lui pèse de plus en plus. L'inquiétude surtout la ronge en pensant aux dangers que courent peut-être ses parents. Le syndic Le Fort pourrait lui faire avoir un laisser-passer, ne fût-ce que pour une courte visite à Genève ; mais il s'y refuse obstinément. Enfin, à force de supplications, la jeune fille parvient à fléchir le magistrat et, dans la joie de son cœur, elle peut passer deux jours entiers à la Cité. Ces quarante-huit heures volent,

remplies par les douces gronderies mêlées d'effusions tendres, par les conseils de prudence et les récits dramatiques. Puis elle regagne Chambésy, avec l'espoir d'en revenir sous peu définitivement. Bientôt, en effet, les troupes suisses et françaises ont raison de la résistance des Genevois. Le gouvernement aristocratique est remis en selle, Albertine rentre à Genève, où la vie d'antan reprend son cours, plus brillante du fait des officiers français que l'on invite aux bals et aux dîners. Le comte de Clermont-Tonnerre a beaucoup de succès mondains, sans en avoir autant que M. de Puy-Ségur, beau cavalier, plein d'esprit, plein d'entrain, et qui chante d'une voix délicieuse... Quand on a dix-sept ans, qu'on est jolie et spirituelle, ces beaux messieurs porteurs de si beaux noms ne vous ménagent pas les compliments et les attentions flatteuses. Comment y rester tout à fait insensible ? Albertine n'essaie pas même de résister au charme. Elle écrit à son amie Kitty Fabri :

A cinq heures et demie du soir, papa, maman et moi étions sur la terrasse lorsque tout à coup on vient nous dire qu'on donnait une sérénade dans la cour. Nous montâmes à la hâte, nous sortîmes dans la cour, où il y avait plusieurs musiciens qui jouaient sans lumière et qui accompagnaient une voix charmante. Cette voix chantait :

La beauté fait toujours voler à la victoire...

Après qu'elle se fut tue, les musiciens jouèrent plusieurs airs délicieux. Comme la nuit était très sombre, nous voyions bien qu'il y avait beaucoup d'hommes, mais sans reconnaître personne. Malheureusement pour les donneurs de sérénade, il entra dans la cour un homme avec une chandelle. Un de ces musiciens vole pour l'éteindre, il l'éteint en effet, mais nous l'avions déjà reconnu. C'était... Devine qui c'était ! Le même qui avait si bien chanté, tu es bien bête si tu n'y es pas. Qui pourrait-ce être que l'aimable Puy-Ségur ? Nous ne fîmes pas semblant de l'avoir reconnu, nous battîmes beaucoup des mains, et tous les officiers donneurs de sérénades et les musiciens sortirent de la cour sans proférer une parole.

Je crois que les musiciens allèrent, au sortir de notre cour, donner des sérénades à mes tantes. C'est une mode charmante, ne trouves-tu

pas ? Je soupe ce soir chez ma tante Turrettini avec tous ces officiers. Nous dirons à M. de Puy-Ségur que s'il avait bien voulu venir nous demander à souper, il aurait entendu une musique délicieuse, et une voix, une voix... On se taira faute d'expression.

Les plaisirs mondains ne sont certes pas sans charme, et Albertine, à l'aurore de sa vie de jeune fille, ne les dédaigne nullement. Cependant ils sont loin d'occuper toute sa pensée. Il y a en elle un fond de sérieux, un besoin du « vrai » qui l'empêche de se donner entièrement à ce qui n'en vaut pas la peine. Il lui faut mieux que cela ; mais en attendant, elle se prête gaîment et de tout son cœur à ces brillants amusements. Pour quelques instants seulement, il est vrai : une autre corde, d'un timbre plus grave, vibre en elle aussitôt que s'est éloigné le bruit léger des grelots mondains :

J'ai dîné toute seule, écrit-elle peu après le soir de la sérénade. J'ai écrit à Kitty et joué du clavecin. Je me suis promenée sur la terrasse. J'ai fait de tristes réflexions qui ne sont que trop justes et qui m'ont fait pleurer. Pourquoi, quand je suis seule et que rien ne me distrait, mon imagination se porte-t-elle toujours sur les objets les plus sombres et les plus propres à attrister ? J'ai peur d'être moi-même la plus grande ennemie de mon bonheur. Car, si je ne suis pas heureuse, qui est-ce qui le sera ? Ne suis-je pas chérie de papa et de maman, n'ai-je pas tous les préservatifs possibles contre l'ennui, n'ai-je pas une conscience pure, une âme honnête ? Oui, sans doute, je possède tout cela, aussi je dois être heureuse. Je le suis, je le suis sans doute... Mais je suis une sotte raisonneuse, voilà ce qu'il y a à dire.

CHAPITRE V

Genève est très gaie en 1783. Les sourds grondements annonciateurs de la révolution, qui ont, il y a quelques mois, troublé sa quiétude, se sont éloignés ; des récentes émeutes il ne reste que le souvenir et les brillants uniformes des officiers français qui commandent les troupes d'occupation. Concerts, bals, soirées, se succèdent en un joyeux tourbillon qui emporte « au son léger du tambourin » danseurs et danseuses. On ne flirte pas encore, mais on conte fleurette, ce qui revient au même, avec une nuance de grâce en plus. Exercice aimable, qui souvent donne naissance à un sentiment plus sérieux et aboutit à une demande en mariage. Albertine n'est pas coquette, son caractère vrai se refusant à ce que ce mot de coquetterie représente de peu sincère ; mais elle est gaie en société, elle saisit à merveille le côté drôle des choses et le côté ridicule des gens. Son naturel donne du piquant à sa conversation, moins frivole que celle de la plupart de ses compagnes, et même pas frivole du tout : un certain penchant à la gravité se fait souvent jour sous le voile léger de ses plaisanteries, même au bal, même en esquissant les pas de quelque savant menuet. Elle n'est pas coquette ; pourtant, elle aime à plaire, et elle y réussit fort bien. Ses beaux yeux bleus au regard direct, pénétrant, l'arc gracieux de ses lèvres, si spirituel quand elle décoche une plaisanterie innocemment railleuse, hantent les rêves de plus d'un de ses danseurs. Un de ces char-

mants cavaliers a même eu l'idée saugrenue de la demander en mariage, ce dont elle est ennuyée, presque offusquée : elle ne compte point, avant qu'aient sonné ses vingt ans, échanger le présent délicieux contre un avenir fait de responsabilités qui l'effraient. Quelle singulière et malencontreuse prétention a donc ce Saladin, un gentil garçon, mais rien de plus, de vouloir faire d'elle sa femme ! Sa femme, en vérité ! La voit-on, à moins de dix-sept ans, maîtresse de maison, bientôt mère de famille ? C'est tout simplement absurde.

Ma bonne maman a écrit à Saladin, note-t-elle dans le cahier où, après une interruption elle a recommencé à écrire son journal. Tout est fini de ce côté-là. Pendant huit jours il a été piqué. Je crois qu'à présent il ne l'est plus, il est même revenu deux fois nous voir. Sa vue m'embarrasse et m'attriste, mais il faut m'y accoutumer.

Elle s'y accoutume sans beaucoup de peine, et constate avec un plaisir mêlé d'un peu de dépit peut-être, que le soupirant cesse bientôt de soupirer. Allons, tout est pour le mieux... Ce Saladin, vraiment, fait preuve d'une bien médiocre profondeur dans ses sentiments. Ceux de Jacques Necker, avec qui tout le monde marie Albertine, ce qui ne laisse pas de l'agacer un peu, ont, à ce qu'elle croit, plus de solidité... Jacques Necker est un des plus empressés parmi ses danseurs. Vingt-six ans, très joli garçon dans son uniforme d'officier du régiment français dit Royal Allemand, il est le neveu du ministre de Louis XVI appelé *le grand Necker*. Sa réputation est excellente, sa fortune bien assise, il est fort amoureux d'Albertine et ne déplaît point à ses parents. Et à elle-même, ce qui serait plus important ? En vérité, elle ne sait pas trop. Entre son père, sa mère, ses frères et ses amies, elle est si heureuse ; elle fait chaque jour, grâce à ses lectures, à ses études, de si beaux voyages dans le monde prestigieux de la science et de la littérature ; elle s'amuse si bien dans ce monde de l'aristocratie genevoise qui ressemble à une grande famille ouverte, par tradition, à toutes les supé-

riorités des deux hémisphères, qu'aucun changement dans une existence aussi riche ne lui paraît souhaitable. Ses parents la laissent entièrement libre, désireux qu'ils sont, sans doute, pour leur fille, d'un bonheur plus complet encore, mais aucunement pressés de la voir s'éloigner d'eux. A deux ou trois reprises, cependant, ils lui ont fait sagement envisager que le mariage est la vocation naturelle des femmes, ajoutant que le jeune capitaine Necker réunissait toutes les qualités que l'on peut demander à un gendre, et qu'ils l'accueilleraient volontiers.

La bonté de papa et de maman pour moi est extrême, note Albertine dans le cahier rose où elle écrit maintenant son journal. Je dis tout à ma bonne maman, elle me comprend, me donne de bons conseils. Elle est pour moi la meilleure des mères et la plus tendre des amies. Je suis réellement bien heureuse de ce côté-là. Combien j'ai souhaité longtemps que cette confiance s'établît entre nous ! A présent je n'ai plus rien à désirer.

* * *

Un jour que Mme de Saussure reçoit du monde à l'hôtel de la Cité, comme il arrivait plusieurs fois par semaine, les parties de whist s'organisent après le thé. Albertine n'a pas d'amies de son âge parmi les joueurs ; elle aurait bien la ressource de s'asseoir auprès d'une table pour regarder le jeu, ce qu'elle fait quelquefois, mais ce jour-là elle s'y sent peu disposée. Aussi prend-elle le parti de se retirer dans sa chambre, où elle ne s'ennuie jamais. Cette chambre, son domaine particulier dans la grande maison où les pièces de réception, sans luxe ostentatoire, ont à son gré un peu trop de solennité, elle l'a arrangée avec soin, meublée selon ses goûts. Ici, le joli petit canapé où l'on passe de si bonnes heures à bavarder avec des amies, à évoquer le souvenir des amusants dîners, des bals, des sérénades données au dernier printemps par les

officiers français : ou bien où l'on reste seule, accoudée parmi les coussins, les yeux fixés sur le noble horizon du Jura derrière lequel le disque éblouissant du soleil d'automne vient de disparaître. Tout auprès, un guéridon de marqueterie, avec un bouquet des dernières roses cueillies sur la terrasse. Dans un angle, le clavecin et, à portée de la main, une petite bibliothèque que son père a tenu à garnir lui-même des livres les mieux faits pour développer une intelligence de jeune fille. Albertine en choisit un, et s'installe pour lire dans une bergère de tapisserie au coin de sa cheminée où brûle un bon feu. A peine venait-elle d'ouvrir le volume, qu'elle entend un coup discret frappé à sa porte : c'est M. de Tournes, le père d'une de ses meilleures amies, qui s'excuse de troubler sa solitude ; mais il a à lui dire deux mots confidentiels. Le visiteur prend place dans un fauteuil de l'autre côté de la cheminée, et commence sans autre préambule :

— Depuis longtemps, Mademoiselle, je cherche l'occasion de vous parler d'une chose qui vous intéresse infiniment, et qui m'intéresse aussi. Il y a un homme qui est extrêmement amoureux de vous. Cet homme-là, c'est M. Necker. Vous avez dû vous apercevoir de son amour, mais ce n'est pas de cela que je veux vous parler ; je suis venu pour vous demander ce que vous pensez de lui. Je sais que vos parents n'y mettent point d'opposition ; cela dépend de vous, et je vous prierai, si vous avez quelque bonne volonté pour lui, de vouloir bien me le dire, pour que je puisse le mander à ses parents qui y mettent beaucoup d'intérêt.

Là-dessus, écrit Albertine, il s'est étendu sur l'agrément d'entrer dans cette famille composée de gens aimables, etc. etc., sur ses qualités personnelles ; enfin il a dit tout ce qu'il y avait à dire en sa faveur.

Pendant le commencement de son discours j'ai été fort rouge, fort émue ; ensuite, comme cela a duré assez longtemps, j'ai eu le temps de me remettre, et je me suis exhortée à lui répondre sans

hésiter et franchement. Je n'ai jamais aimé ces manières des jeunes filles de ne pas oser parler là-dessus, de faire les mijaurées et les sucrées. Je lui ai dit que je le remerciais de l'intérêt qu'il y mettait, parce que j'étais sûre que c'était autant pour mon bonheur que pour celui de Necker ; mais que je n'avais pas dix-sept ans, et qu'il ne fallait pas s'engager trop tôt et sans y avoir bien réfléchi, que c'était un engagement pour la vie, que souvent on s'était repenti de s'être trop pressé, d'ailleurs que j'étais irrévocablement déterminée à ne pas me marier avant vingt ans ; et que si je le tenais en suspens c'était parce que je n'étais pas décidée moi-même ; que si je l'étais, je me reprocherais de le tenir en suspens. M. de Tournes a eu l'air de me comprendre. Il a essayé, mais inutilement, de combattre cette résolution de ne me marier qu'à vingt ans. Il m'a encore longuement parlé de Necker, de son caractère, m'a beaucoup dit qu'il ne fallait point attendre de se marier *par inclination*, qu'il fallait plus s'attacher aux qualités solides qu'au brillant, etc., etc. En gros, j'ai été de son avis. Il m'a fait promettre de faire mes réflexions là-dessus ; il souhaite beaucoup qu'elles lui soient favorables.

— Je ne veux pas, m'a-t-il dit, vous venir faire des déclarations de sa part, ce serait inutile ; vous dire *qu'il vous adore* ; c'est à lui de vous conter cela. Je lui dirai de chercher à vous décider.

— Oh ! non, ne lui dites pas cela, je vous en prie ! Ce serait inutile.

— Pardonnez-moi, je le lui dirai certainement. Et que voulez-vous que je dise à ses parents de notre conversation ?

— Tout ce que je vous ai dit, si vous le voulez ; il n'y a rien là que je ne lui dise à lui-même, mais, je vous en prie, ne lui dites pas de me parler !

— Allons, quelle folie ! Adieu. J'écrirai donc à M. et Mme de Germany [1] que vous n'avez pas assez réfléchi, que vous vous trouvez trop jeune pour vous décider.

— Oui, Monsieur, je vous en serai très obligée.

Il m'a embrassée avec beaucoup de tendresse et m'a quittée. Je l'aime beaucoup, il paraît s'intéresser réellement à mon bonheur.

A peine les joueurs de whist ont-ils pris congé de leurs hôtes qu'Albertine, fort émue, rend compte à sa mère de la conversation qu'elle vient d'avoir avec M. de Tournes ; et le soir,

[1] M. et Mme Necker, du nom de la propriété qu'ils habitaient au-dessus de Rolle.

quand ses frères sont allés se coucher, elle en fait part à M. de Saussure. En principe, nous l'avons vu, celui-ci était d'avis que sa fille ferait bien de se marier, et le capitaine Necker ne lui déplairait pas comme gendre, il lui plairait même mieux que bien d'autres. N'empêche que voir sa fille chérie quitter la maison lui est souverainement désagréable. Autre chose est un événement qu'on envisage vaguement, dans le lointain, autre chose est d'être mis brusquement en présence d'une réalité fâcheuse. Pris à l'improviste, et homme de premier mouvement comme il est, Horace-Bénédict ne peut cacher sa mauvaise humeur.

Il m'a dit d'un ton amer deux ou trois choses bien piquantes que certainement je ne méritais pas, note Albertine dans son journal. Je lui répondis avec cette chaleur que donne la connaissance de son bon droit, et de son cœur. J'avais bien envie de pleurer, mais une sorte de pique me faisait ravaler mes larmes. De retour dans ma chambre, comme personne ne me voyait, je pleurai à mon aise. Ainsi finit ma journée.

La petite fâcherie entre le père et la fille ne dure pas longtemps. De Saussure, qui se sent dans son tort, entre le lendemain chez sa fille, l'embrasse avec tendresse, et lui propose de l'accompagner au concert. « Bon papa, écrit Albertine, cher papa, c'est alors que j'avais envie de pleurer... Sans lui, sans son amitié, il n'est point pour moi de bonheur. »

*
* *

Au concert, on retrouve Necker, qui s'arrange de façon à se rapprocher d'Albertine, et se trouve, après quelques savantes manœuvres, placé derrière elle. Très droite sur sa chaise, la jeune fille consent quelquefois, mais rarement, à se retourner pour échanger avec son amoureux quelques propos bien sages.

Au retour, trempant dans l'encrier sa plume d'oie, elle se livre par écrit à quelques réflexions qui trahissent un peu l'écolière docile, habituée aux analyses consciencieuses. Avouons que la lecture des moralistes se sent un peu trop chez la petite philosophe de dix-sept ans. Mais à dix-sept ans, peut-on avoir déjà appris à être soi-même ?

Ce n'est pas moi qu'il aime en moi, mais la Divinité que son imagination a forgée, qu'il voit à ma place et qui l'enchante. Un rien peut faire cesser l'illusion ; alors il me verra telle que je suis, le charme cessera, et une chute si subite pourrait bien le faire passer à une autre extrêmité, car on accuse toujours plutôt celle qu'on aime d'avoir changé que soi de l'avoir mal vue. Voilà une fin un peu triste ; malheureusement elle me paraît nécessaire, à moins qu'une amitié éclairée, vive, et fondée sur les qualités réelles de celle qu'on aime ne succède à ce moment de folie et d'illusion qu'on appelle l'amour. Sans cela le dégoût lui succède, et l'on sait mauvais gré à celle que l'on aimait de n'avoir pas les qualités que lui a prêtées une imagination trop exaltée. Mais voilà une longue dissertation ; j'y ai été entraînée je ne sais comment. C'est quelquefois dangereux d'avoir une tête trop réfléchissante.

On a beau avoir une tête réfléchissante, on a un cœur aussi, et celui d'Albertine commence à s'émouvoir. Kitty Fabri reçoit les confidences de l'amoureux, et s'empresse d'aller en faire part à son amie, qui, si elle n'aime pas encore, trouve de plus en plus charmant, de plus en plus doux d'être aimée :

J'ai vu enfin Kitty à la leçon, elle m'a dit avoir plusieurs choses à me dire, ce qui m'a fait griller d'impatience. J'aurais cassé tous mes pastels si je ne m'étais pas fait une grande exhortation. Enfin dix heures ont sonné, et elle est venue me tout conter dans ma chambre. Elle m'a dit que Necker alla hier chez elle, et que pendant un tête-à-tête de plus d'une heure il lui avait fait toutes ses confidences. Qu'il lui avait dit... Mais pourquoi remplir mon cahier de tout ce qu'il lui a dit ? Il me suffira de mettre que ce fut si touchant qu'il se mit à pleurer, qu'elle ne put retenir ses larmes, et que sur le récit qu'elle m'en a fait j'aurais eu la faiblesse de pleurer aussi, si je ne m'étais pas exhortée à n'en pas avoir une pareille. Alors j'ai affecté

de rire, mais de si mauvaise grâce que Kitty elle-même n'a pas pu s'y méprendre, et qu'elle a bien vu que ce n'était pas un rire d'insensibilité. Elle lui a très bien parlé, lui a dit de ne point trop s'impatienter, que je ne lui donnerais point de réponse avant l'hiver prochain. Il a beaucoup demandé si je n'avais point de guignon contre lui et si je ne lui préférais personne. Kitty a répondu que non aux deux questions, et je l'ai approuvée. Après le départ de Kitty, j'ai été raconter toutes ces confidences à maman, qui m'a dit que papa avait trouvé que je causais trop hier au soir avec Necker, et qu'il avait l'air trop amoureux. Pour ce qui est de l'air amoureux, je ne saurais comment m'y prendre pour le lui ôter ; et quant aux conversations que j'ai eues avec lui, je ne saurais non plus comment les éviter, surtout quand je suis seule de jeunes filles. Papa sait bien que nous ne parlâmes que de dessin et de crayons, puisque je fus toujours près de lui, mais il dit que c'est pour ne pas faire causer ceux qui nous regardent... Certainement je ferai attention, quoique ce soit très embarrassant.

Maman reçut du monde après dîner, écrit encore Albertine quelques jours plus tard ; le hussard[1] vint, nous essayions de nous parler sans réussir à avoir une conversation suivie. Quel changement ! J'aurais cru qu'il m'aimait davantage. Ce n'est pas que je ne sois charmée pour lui qu'il se soit si vite consolé, mais il faut avouer que cela le rend beaucoup moins intéressant. Toutes ces flammes qu'on vante sont bien passagères... *Toutes ?* je crois que c'est trop dire...

Le temps montrera bien si la flamme de Necker fait exception à la règle que pose la petite philosophe de dix-sept ans. Pour l'instant, le jeune capitaine semble très sérieusement épris. Il ne laisse échapper aucune occasion de rencontrer celle qu'il aime et larmoie beaucoup, selon la mode du temps, qu'il exagère même un peu. Car sans lui tenir précisément rigueur — elle est trop franche pour cela et ne saurait cacher la réelle sympathie qu'elle éprouve — Albertine reste inébranlable quant au parti qu'elle a pris : pas de mariage, ni même de fiançailles avant qu'elle ait accompli ses vingt ans. Aussi, bien que flattée et peut-être même secrètement émue de la

[1] Ce hussard est-il Saladin ?

demande d'une prolongation de congé que Necker vient d'adresser à son colonel, n'approuve-t-elle pas cette démarche :

Si ce qu'il dit est vrai, que plus il me voit, plus il m'aime, plus longtemps il sera ici plus il sera malheureux de retour à son régiment. Si je trouve l'occasion de lui conseiller de partir, je le ferai.

Une coquette expérimentée n'eût en vérité pas été plus habile, et cependant Albertine n'est point coquette. Poussée par ce besoin de vérité qui est un des traits les plus attachants de sa nature, elle décide de sortir de la position un peu ambiguë où elle se trouve, en commençant par se mettre elle-même au clair sur ce qu'elle éprouve... ou n'éprouve pas. A la date du 31 mars 1783, le cahier rose reçoit la confidence que voici :

Je crois que Necker est un très bon cœur, un bon caractère, qu'il est susceptible d'un attachement vif et durable. J'ai cru longtemps qu'il n'avait pas du tout d'amour-propre ; je me trompais, mais c'est du moins un mérite de savoir le cacher. Il a du bon sens, et à ce que je crois il manque moins d'idées que de facilité pour les exprimer. Ce qui lui manque le plus, c'est de savoir prendre part à une conversation sérieuse. Il n'a point du tout d'esprit de *dissertation*. Il n'a pas non plus de brillant, ni de finesse. Il est fort gai, d'un heureux caractère ; je crois qu'il cherche à rendre heureux ceux qui vivent avec lui. On dit qu'il est fort vif, mais qu'il revient aisément. J'ai cru le voir une fois. — Je ne sais s'il n'aurait pas de penchant à la jalousie. Il est vrai qu'à présent elle est excusable et même naturelle, puisque, n'ayant reçu de moi aucune promesse, il peut craindre que d'autres me plaisent plus que lui.

Après ce portrait, il me reste à dire si je l'aime. Oui, certainement j'ai de l'amitié pour lui ; et ne serait-ce pas de l'ingratitude si je n'avais ni amitié ni reconnaissance pour quelqu'un qui ne pense qu'à moi, ne s'occupe que de moi ? J'aurais plus de honte de n'avoir pas d'amitié pour lui que d'en avouer. D'autant plus que cette amitié... n'est que de l'amitié. Elle ne m'empêche point de le voir tel qu'il est, ce qu'il a, ce qui lui manque, en quoi d'autres le surpassent. Il est sûr qu'un extrême attachement ne peut être vu avec une indifférence parfaite ; on a beau ne pas avoir de penchant pour quelqu'un, du moment qu'il vous aime extrêmement, on croit lui

devoir au moins de la reconnaissance. Si à cela il joint des qualités estimables, cette reconnaissance devient de l'amitié. Je ne sais pas ce que c'est qu'un autre sentiment. Je ne crois pas qu'il en soit un plus doux ; certainement il n'en est point d'aussi pur.

Peut-être les lecteurs romanesques — s'il en est encore — seront-ils un peu rebutés par tant de calme bon sens. L'aimable, la sage Albertine était-elle de ceux à qui pensait le poète qui devait dire quelque cinquante ans plus tard, après que Werther et George Sand eurent passé par là :

> Celui qui ne sait pas, durant les nuits brûlantes
> Qui font pâlir d'amour l'étoile de Vénus
> Se lever en sursaut, sans raison, les pieds nus,
> Marcher, prier, pleurer des larmes ruisselantes...

Il se peut. Les « orages des passions » ne sont manifestement pas le fait d'Albertine. Pourtant, sans être une héroïne de roman, on peut sentir battre son cœur et savoir goûter la vie : le petit tableau que voici en fait foi :

Je craignais le moment de partir *(après une réunion chez Kitty Fabri)* parce que je sentais bien qu'il m'accompagnerait. Il fallut pourtant se mettre en chemin. Je commençai à parler de Kitty, de la beauté de la nuit, pour tâcher d'engager une conversation indifférente, mais rien ne réussit ; il en fallut venir à l'écouter. Il était bien ému, il se plaignait de son sort... « Je vois, disait-il, que tout le monde est heureux, et moi... » il pleurait en pensant à son départ, moi je lui conseillais de ne pas en retarder le moment. Je lui dis que j'étais bien reconnaissante... que j'étais soumise à mes parents... des choses vagues qui avaient mauvaise grâce après celles qu'il me disait. Il tenait ma main sous son bras, et quelquefois il la venait serrer avec son autre main et la portait à ses lèvres. J'hésitais si je la retirerais. Mais je ne sais, soit manque d'indignation, car je n'en avais point, soit manque de courage, je la lui laissai. Il disait de temps en temps : « Mon Dieu, que je vous aime ! » Alors il me serrait la main avec la plus grande tendresse, j'étais confuse, embarrassée, émue, touchée ; il me regardait ; je regardais à terre. Que ce

dessous de Treille[1] me parut long ! François, le domestique, marchait gravement sans détourner la tête, en tenant le falot. Je lui courais après, et Necker voulait toujours que je n'allasse pas si vite... Enfin nous arrivâmes. « Bonsoir, Mademoiselle. » « Bonsoir, Monsieur... » Il me retint un moment la main, me la serra, et nous nous quittâmes.

J'arrivai un peu émue, je racontai tout à ma bonne mère, à ma très chère maman. A souper je pris autant que je pus ma mine ordinaire ; papa ne s'aperçut point de mon émotion. Il me fit bien des amitiés.

Mais avant de quitter la plume, il faut que je mette une réflexion qui m'est venue en écrivant qu'il m'avait dit souvent : « Mon Dieu ! que je vous aime ! » Je crois qu'il n'y a rien de si tendre et qui ait l'air si sincère que ce peu de mots. Ils partent du cœur, et ne peuvent être dits que lorsqu'on les sent. Un imposteur dira « je vous adore », mais il ne dira pas « Je vous aime ».

* * *

Pas n'est besoin d'être grand psychologue pour prédire, d'après tout cela, que la place investie ne tardera plus beaucoup à se rendre. Il y faudra cependant quelques mois encore. A force d'objurgations, de conseils, malgré des torrents de larmes inutilement versées, l'amoureux se décide à rejoindre son régiment à Toul. Mais il est bien décidé à donner sa démission et à revenir sous peu à Genève définitivement, libéré de ses engagements militaires. Les quatre mois qui doivent s'écouler avant cet heureux moment lui semblent quatre siècles ; cependant il part dans la joie et la fierté de la victoire, car Albertine a consenti à lui promettre enfin d'être un jour sa femme.

[1] Nom d'une rue de Genève sous la promenade de la Treille.

* * *

Mais avant de rendre publiques les fiançailles, la famille Necker *in corpore*, père, mère, fils et fille, annonce sa visite. Albertine n'aime guère les cérémonies solennelles et protocolaires. Elle écrit à Kitty Fabri :

On m'ennuie avec la visite de ces Necker. L'un me dit : « Au moins, tu ne mettras pas de chapeau, pour ne pas cacher ton front. — L'autre : « Tu es un peu jaune aujourd'hui, il faut mettre un chapeau. » D'un côté j'entends : « Albertine, il te faut aujourd'hui avoir l'air doux et modeste, *à cause de la circonstance.* » D'un autre : « Il ne faut point avoir l'air de t'en embarrasser, mais avoir un air *désinvolte* ». M. Diodati est pour que j'aie mon air naturel, et tous, unanimement, pour que je me tienne bien droite.

Et moi, poudrée comme une merveille, flottant entre la bonne et la mauvaise humeur, je me mets à t'écrire. Je prends le parti de fort peu m'en embarrasser... D'ailleurs, une première visite se passe d'un côté en compliments, en embrassades, et de l'autre en modestes baissements d'yeux, en inclinations, en remercîments, etc. J'ai là un rôle un peu mijauré à jouer. Mais qu'est-ce que ça me fait, à moi, qu'on approuve ou qu'on raille ?... L'aréopage *tanternel* et maternel a décidé que je mettrais ma robe de gaze citron...

Cette belle indifférence quant à l'effet produit n'est pas tout à fait sincère. En réalité, Albertine tient beaucoup à plaire à sa nouvelle famille, et elle y réussit, preuve en soit le billet hâtif qu'elle adresse à Kitty après l'entrevue :

Eh bien ! Kitty, la voilà passée, cette entrevue à laquelle on mettait tant d'importance, elle est passée, et le plus heureusement du monde. Je n'ose presque pas te dire que *je m'en suis tirée.*

J'aurais voulu, Kitty, que tu visses la joie qui brillait dans les yeux des Germany. J'ai là de bons et excellents parents. M. et Mme Necker m'embrassèrent avec tendresse en s'en allant. En entrant, ils m'avaient baisée cérémonieusement. C'est te dire que la visite réussit. Et mes parents, Kitty, les miens, les miens propres, ils étaient très contents. Crois-tu que je le fusse, moi, Kitty ?

Le pauvre M. Diodati pleurait de joie. Jamais je ne l'aurais cru si sensible. Il m'aime réellement comme sa fille.

Tu t'étonnes que je ne te dise rien de Necker. Ce n'est pas, je t'assure, qu'il fût le seul insensible. Il était dans une émotion de joie singulière. Il pleura beaucoup. Je l'aime comme un excellent ami. N'est-ce pas ce que l'on peut dire de mieux ? Je me réjouis de te voir, ma bonne Kitty, et de te dire tout ce que j'ai dans le cœur. Je t'assure qu'il y aura à dire, car ce cœur est bien plein... Adieu, ma bonne, ma véritable amie... Je suis contente, très contente. J'aime plus que je n'aimais il y a trois mois ; je suis des plus heureuses. Aimer, être aimée... Qu'il y a-t-il dans ce monde qui vaille cela ?

Après avoir rencontré pour la première fois sa future cousine Germaine Necker, bientôt Mme de Staël, elle écrit encore à Kitty :

J'en suis enchantée : cet air d'importance et de supériorité que je lui attribuais bêtement n'était que dans ma tête. Du naturel, de la gaîté, de l'esprit, du sentiment, en un mot tout ce qui rend aimable... Me disant de l'air le plus vrai les choses les plus flatteuses et presque les plus tendres... Mais tu me diras que je suis engouée. Ne dis rien Kitty, avant de l'avoir vue. Peut-être, au reste, serait-elle moins prévenante chez toi. Ici, c'était son rôle de l'être. J'aurai là la plus aimable des amies, si elle a les qualités propres à l'amitié. Tu sais, Kitty, qu'en amitié l'esprit est compté pour peu de chose, et que le cœur le plus sensible a toujours l'avantage. Jamais, non jamais je ne l'aimerai autant qu'une certaine amie à laquelle je pense. Kitty, devine qui c'est !

*
* *

Le fiancé, heureux et malheureux à la fois, se proposait bien de mettre tout en œuvre pour hâter le jour du mariage. Hélas ! Il ne comptait pas avec les intrigues de la diplomatie. Des bruits de guerre commencent à courir peu après le retour du jeune officier à sa garnison. Le moment serait mal choisi pour donner une démission qui ressemblerait à une fuite devant

le danger. Pris entre son immense désir de revoir Albertine et le sentiment de ce qu'exige de lui l'honneur, il hésite. Albertine, elle, n'hésite pas : preuve que l'estime et l'amitié cordiale qu'elle éprouve pour son fiancé ne sont pas vraiment de l'amour. Quoi qu'il en soit, voici la lettre un peu bien cornélienne qu'elle adresse à ce propos au jeune officier :

C'est avec bien du regret, Monsieur, que je me vois forcée d'entamer un sujet dont j'aurais voulu écarter jusqu'à la pensée, un sujet dont j'ai toujours différé de vous parler, dans l'espérance que ce que j'ai à vous dire deviendrait inutile. Mais puisque la position délicate où vous vous trouvez, la lettre que vous venez de recevoir de M. de Germany, l'attachement que vous avez pour moi, peuvent avoir ébranlé une résolution que je crois nécessaire, je vous donnerai un conseil dur à donner, dur à recevoir, dur à suivre. Mais les promesses qui nous unissent, le lien encore plus fort des sentiments qui nous lient, me donnent le droit de vous parler avec franchise. Je vous donnerai le même conseil que si des promesses indissolubles nous avaient déjà liés, et eussent rendu mon bonheur dépendant de vous seul. C'est en cette qualité que je puis vous dire que je ne crois point que ce moment-ci soit celui de quitter le service ; qu'aucune excuse ne peut suffire lorsqu'il s'agit de l'honneur... Que c'est au moment où on embrasse l'état d'officier qu'on doit réfléchir aux périls qui l'accompagnent ; mais qu'une fois cette carrière commencée, on doit la remplir quoi qu'il en coûte. Ce n'est pas de rester longtemps dans le service que je vous demande ; mon cœur se refuse à vous faire de la peine et souffre encore plus que vous. Mais c'est de ne quitter le service que lorsque vous le pourrez faire avec honneur : et je vous demande si c'est dans ce moment-ci ?

Je suis persuadée que ce que je vous dis est inutile, que le sentiment intime de votre devoir et de l'honneur vous l'aurait inspiré ; mais j'ai voulu vous faire connaître ma façon de penser, celle de papa, de maman, qui vous conseillent comme un fils, et qui, en qualité de parents les plus tendres, trouvent que la réputation va avant tout, et gémissent des sacrifices qu'elle exige.

Ici, nous aimons à nous représenter Albertine posant sa plume pour s'essuyer les yeux. Mais bientôt elle poursuit :

Ah ! Monsieur, si vous saviez combien il m'en coûte de vous parler comme je l'ai fait, combien les images que je vous ai présentées

sont horribles à mes yeux... Mais le moment où nous avons tous les deux besoin de notre courage n'est pas celui de nous attendrir. Qu'il vous suffise de savoir que, quelque parti que vous preniez, nos engagements ne seront point rompus ; qu'ils sont trop forts, trop volontaires pour l'être jamais ; mais que j'attends tout de votre courage, de votre honneur, de l'envie que vous avez de mériter l'estime publique et la mienne. Je vous donne l'exemple du courage, croyez, Monsieur, qu'il m'en faut plus qu'à vous.

Necker replia cette lettre trop belle, beaucoup trop belle, surtout à ses yeux, en versant quelques larmes, selon son habitude invétérée, et se résigna à rester au service « tout le temps que demandait l'honneur, et son envie de mériter l'estime publique et celle d'Albertine ».

* * *

Quant à Albertine elle-même, pour distraire le chagrin moins vif, mais pourtant réel qu'elle éprouve à être séparée de son fiancé, elle a recours aux remèdes que lui conseillait son père quelques années auparavant, lors de son exil à Chambésy : le travail et l'étude. De Saussure a su intéresser sa fille, dès l'enfance, à ses recherches scientifiques ; souvent même il l'y a associée. Que d'heures le père et la fille ont passées sur le lac, à prendre la température de l'eau à différentes profondeurs, que de promenades ils ont faites ensemble, inventoriant les cailloux qu'ils trouvaient ou cueillant les fleurs qui, séchées, allaient prendre place dans les herbiers du savant ! La botanique surtout, cette science de grand air, de soleil, de parfums, Albertine a pour elle une prédilection. La physique, la chimie l'intéressent aussi, et il lui arrive même de se livrer, pour son compte particulier, à de petites expériences qui ne sont pas toujours sans danger. Un jour qu'elle imagine de faire avec ses frères de « l'air d'éphlogistique », une explosion se produit et elle est assez gravement brûlée au visage. A l'instant

secourue, bien soignée, elle se rétablit promptement et peut au bout de quelques jours écrire à son fiancé bouleversé par la nouvelle de l'accident :

Je prends la plume pour la première fois, Monsieur, et c'est pour vous écrire, pour vous rassurer sur les suites d'un accident qui peut-être vous aura donné quelque inquiétude. Celles qu'il a causées à maman, à papa, à mes amies, ont été de tous mes maux les plus difficiles à supporter. Un peu de faiblesse dans les yeux, quelques taches sur le visage qui se dissipent d'un jour à l'autre, sont tout ce qui m'en reste, et bientôt je serai tout comme auparavant.

Ses futurs beaux-parents sont accourus à Genève pour voir et pour sermonner la jeune imprudente :

J'ai vu Monsieur et Madame de Germany, continue-t-elle. Monsieur de Germany m'a paru plus aimable, plus tendre que jamais. Il m'a cependant un peu grondée de faire des expériences dangereuses. Cela même m'a fait plaisir : je ne veux pas qu'il perde avec moi aucun des droits d'un père...

En dehors des occupations studieuses, la jeune apprentie savante continue à jouir des plaisirs du monde et de la société. L'absence de Necker ne l'empêche pas d'aller au bal, où il lui arrive de rencontrer la brillante Germaine Necker qui s'ennuie en Suisse et cherche, elle aussi, à se distraire en fréquentant les salons genevois. Un bal vient d'avoir lieu :

Votre cousine Mademoiselle Necker s'y amusa excessivement. Sa gaîté s'exprime si naturellement qu'elle se communique à tout le monde. Elle dîna le lendemain à la Boissière où elle fut charmante. Je l'ai vue quelquefois et nous nous sommes toujours plus liées ; elle est aussi aimable qu'on peut l'être.

Elle vint il y a quelques jours me demander à déjeuner ; Kitty était avec moi, et nous passâmes ensemble deux heures charmantes ; nous nous fîmes de grandes confidences. On dit un peu de mal de vous et de plusieurs autres personnes... Monsieur et Madame Necker sont partis ce matin pour Avignon ; leur fille est au désespoir de ne pas pouvoir passer l'hiver à Paris. Elle dit qu'après Paris ce serait Genève qu'elle préférerait.

*
* *

Par bonheur, la guerre que l'on redoutait n'éclata pas. Au bout de quelques mois, Jacques Necker pouvait, sans faillir à l'honneur, déposer son uniforme et revenir à Genève. L'épreuve de l'absence avait porté ses fruits : il trouva sa fiancée plus affectueuse, presque tendre, et moins résolue à ne se marier qu'après avoir accompli ses vingt ans. Son rôle de fiancée, objet de l'attention générale et de la curiosité de ses amies, commençait à lui peser. Elle avait dix-neuf ans quand, par une radieuse journée d'été, fut célébré son mariage.

Parmi les lettres de félicitations et de vœux que reçut la nouvelle mariée, il y en avait une de Germaine Necker. Albertine y releva ces mots, qui sonnent comme un pressentiment de la carrière tumultueuse où s'engagerait bientôt celle dont la vie intense l'avait séduite d'emblée, et qui deviendrait, à quelques années de là, son intime amie, admirée et aimée entre toutes :

Si vous avez du bonheur, ayez soin de le conserver. Retenez votre imagination dans sa première route. Heureuse, et trois fois heureuse celle qui n'a qu'un souvenir dans sa vie !

CHAPITRE VI

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, a-t-on dit. En serait-il de même des ménages heureux ? Certes, le bonheur ne se raconte pas. Cependant, si complet, si réel que soit ce bonheur, il est impossible qu'il ne soit traversé ici et là, sinon par des orages, du moins par des jours moins sereins et moins calmes. Jacques Necker était vif, un peu ombrageux quelquefois, et pas mal susceptible. Peut-être a-t-il le sentiment vague que son apport, en amour, au trésor du bonheur conjugal est supérieur à celui d'Albertine ? Certes sa femme ne lui donne pas le moindre prétexte à jalousie, selon le sens donné d'ordinaire à ce mot. Mais enfin il n'est pas son égal par l'intelligence, il le sent confusément, bien qu'Albertine, elle, n'ait pas l'air de s'en apercevoir. Et puis, s'il est vif, Albertine l'est aussi. Avec toute sa raison, tout son supérieur bon sens, et peut-être à cause de ce bon sens et de cette raison, elle se laisse emporter à certains moments par des mouvements d'impatience. Des escarmouches en résultent, qui ne dégénèrent cependant jamais en querelles proprement dites. Sur le terrain de la politique, en particulier, les époux ne sont guère d'accord. Jacques Necker conservateur-né, traditionnaliste dans les moelles, aurait souhaité que rien ne bougeât dans les institutions qui ont fait la grandeur de Genève : sa femme, au contraire, formée à l'école du grand et libre esprit qu'est Horace-Bénédict de Saussure, y voit pas mal à réformer. Les nouveautés ne la rebutent pas

d'emblée, elles plaisent plutôt, au contraire, à son active et ouverte intelligence. De là, entre le mari et la femme, des discussions fréquentes, parfois assez vives, auxquelles ils se livrent avec d'autant moins de scrupules qu'ils savent bien que ces joutes d'idées n'altèreront pas l'accord fondamental de leurs cœurs.

Désireux de se créer des occupations après avoir renoncé à la carrière militaire, Necker essaya de la politique. Tout l'y invitait : la place que sa famille occupait à Genève, sa fortune, la tournure de son esprit, ses goûts. Il n'eut en effet pas de peine à se faire élire, en 1786, membre du Conseil des Deux-Cents, ni à devenir « Auditeur » deux ans plus tard.

C'est avec beaucoup de conscience qu'il vaque aux affaires de la république, affaires qui sont loin, néanmoins, d'absorber tout son temps. Aussi est-ce avec plaisir qu'il accueille l'idée que lui suggèrent les parents de sa femme d'aller avec Albertine passer quelques mois à Paris pour donner un dernier coup de pinceau à leur instruction à tous deux. Les grands-parents de Saussure se chargeront volontiers du bébé qui leur est né il y a quelques mois, le petit Louis.

On est un peu surpris de voir celle qui devait se faire par la suite un nom comme éducatrice, abandonner si allégrement à d'autres le soin de son enfant. Mais elle le remettait à sa mère, plus expérimentée qu'elle, et cette mère elle-même la poussait au voyage. Mme de Saussure, comme son mari, ne voyait dans sa fille de vingt ans à peine qu'une grande fillette dont l'éducation n'était pas achevée. Les traditions genevoises exigeaient en ce temps des voyages comme complément d'instruction ; une jeune femme, un jeune homme ne sont pas tenus pour accomplis s'ils n'ont pas vu un ou deux pays étrangers ; et parmi ces pays la France, c'est-à-dire Paris, tient pour Genève une place d'honneur. Le couple de Saussure, nous l'avons vu, avait en son temps beaucoup voyagé : les parents et les grands-parents avaient fait de même. C'était là une de ces coutumes

dont le bien-fondé ne se discute pas. Albertine n'eut aucune peine à se soumettre à cet usage ancestral. Chez elle, le sens maternel destiné à devenir si puissant et à gouverner sa vie, sommeillait encore. Quelques larmes versées sans beaucoup de conviction au moment du départ n'empêchèrent pas le jeune ménage de s'embarquer, un jour d'automne de l'année 1786, pour passer les mois d'hiver chez M. et Mme Necker de Germany, fixés à Paris, et qui étaient tout heureux de recevoir leurs enfants.

*
* *

Le nom d'Horace-Bénédict de Saussure, universellement connu, ouvrait aux jeunes gens les portes du monde scientifique ; le nom de Necker leur ouvrait les portes du monde proprement dit. Leur séjour promet donc d'être aussi utile qu'intéressant, et même sans doute amusant. Mme de Saussure, à peine sait-elle sa fille arrivée à destination, prend sa meilleure plume pour lui donner de bons conseils. Elle lui prêche la simplicité, soin superflu, car Albertine a toujours été le naturel même, et l'on s'étonne que sa mère croie devoir l'encourager dans une voie où elle marche toute seule. « Ne cherche pas à devenir piquante... ton genre est la franchise, un air bon enfant, gai... » En vérité, la jeune femme n'a aucune envie d'adopter, parce qu'elle est au bord de la Seine et non sur les rives du Léman, une attitude différente de celle qu'elle a avec ses amis genevois. Voici l'amusant croquis d'un souper chez le grand Necker :

On n'ose parler. Madame Necker intimide les plus intrépides. Le souper fini, les invités se rangent d'un air contraint autour du feu. M. Necker, assis sur une haute chaise au coin de la cheminée, le nez en l'air, les jambes pendantes, ne disait mot. Madame Necker debout à l'autre coin, ayant un balancement continuel causé par des inquiétudes dans les jambes, cherchait à mettre sur le tapis

quelque belle dissertation. On dirait qu'elle s'est imposé un grand rôle dont elle ne sort jamais. Elle parle de vertu, de décence, de sentiment, non pas avec effusion de son propre cœur, mais par les idées qu'elle s'est formées de ce qui doit être. Je crois que son caractère à elle est parfaitement inconnu, et qu'elle n'a jamais eu, même avec son mari, un moment d'abandon... Lui serait naturellement fort gai, mais sa femme, je crois, ne trouverait pas convenable qu'on rie de bon cœur chez elle.

La jeune femme se réjouit à l'idée de revoir sa cousine, l'étincelante Germaine, mariée depuis quelques mois au baron de Staël-Holstein. Elle a gardé un si bon souvenir de cette spontanéité, de cette gaîté communicative, de l'attitude affectueuse, « presque tendre », que Germaine avait avec elle, de leurs causeries en arpentant, bras dessus, bras dessous, la belle terrasse de l'hôtel de Saussure, ou les allées ombreuses du parc de Coppet !

Là aussi, une déception l'attendait, et plus sensible que la première ; car, sans s'être véritablement liée avec sa cousine lors de ces entrevues genevoises, elle lui avait pourtant donné un peu de son cœur, et plus, peut-être, qu'elle ne croyait. Généreuse, elle saisissait avec joie les occasions d'admirer, et Germaine lui en offrait beaucoup. L'élan, la puissance de vie, la sincérité magnifique de Germaine, elle-même les possédait aussi, mais assourdis, et comme tenus en laisse par la constante habitude de domination de soi-même que lui avait donnée son éducation genevoise. Le contact de cette nature parente de la sienne, mais épanouie dans la libre atmosphère de Paris, lui faisait-il l'effet d'une libération ?

Quoi qu'il en soit, elle ne retrouve pas sa cousine telle qu'elle l'avait vue il y a à peine quelques mois. En changeant de nom, Germaine semble avoir changé de caractère. Albertine ne l'accuse point d'être distante, mais bien distraite, absorbée par une foule de gens, de choses qui constituent sa vie de Paris, et sa vie d'ambassadrice dont le salon ne désemplit pas. Venues

de toutes les parties d'Europe, les notabilités s'y pressaient, hommes de lettres, hommes politiques, grands seigneurs et femmes d'esprit tenant à faire leur cour à la jeune ambassadrice dont la renommée de femme auteur commençait à se répandre. Dût-elle s'y trouver un peu perdue, voilà des réunions où il plairait à Albertine d'être admise, car si elle ne songe nullement à briller, elle voudrait voir du nouveau... or sa cousine se borne à inviter à deux ou trois reprises le jeune ménage Jacques Necker avec un lot d'autres Genevois. Albertine en est vexée. Comme s'il ne lui suffisait pas de voir les Genevois à Genève ! En vérité, ce n'est pas pour cela qu'elle a fait le voyage de Paris. Un jour elle prend son grand courage, et gentiment s'en explique avec Germaine. Bonne enfant, Mme de Staël reconnaît volontiers qu'elle a eu tort, mais ce tort est très facilement réparable : et sur-le-champ elle invite le couple Jacques Necker à un grand dîner où seront des gens de la cour.

A ce dîner, Albertine ne s'amusa pas beaucoup mieux qu'aux réceptions précédentes. Décidément, elle n'a pas le pied parisien. Ce qu'elle voit de la société parisienne la séduit médiocrement et ne l'éblouit pas du tout. Peut-être lui faudrait-il un plus long séjour, plus d'habitude aussi qu'elle n'en a de cette causerie ailée dont Paris eut longtemps le secret, pour lui faire perdre tout à fait le sentiment de rester une étrangère dans le monde qui l'accueille ? D'avance, elle s'était promis tant de plaisir de cette mondanité spirituelle ! Elle y trouve, à l'usage, moins de quoi s'amuser franchement que d'occasions d'y exercer sa verve un peu caustique.

Jetons les yeux sur un des billets qu'elle écrit presque journellement à Mme de Saussure pour tenir ses parents au courant de la façon dont elle et son mari gouvernent leur petite barque parmi les bâtiments de haut bord qui évoluent sur l'océan parisien. Après avoir raconté à sa mère que Germaine attend un enfant, qu'elle en est outrée, et bien résolue, malgré

sa vénération pour Jean-Jacques, à ne pas le nourrir, elle ajoute d'un ton où l'on perçoit un peu de « pique » contre la jeune ambassadrice qui lui plaisait tant à Genève, et qu'elle aime moins à Paris : « Elle joua avec M. de Chabanon une scène de Zaïre. Elle avait les yeux, les bras et le ventre en l'air. Pour moi, j'avais beaucoup plus envie de rire que de pleurer. »

Mme Necker-Curchod fait à sa fille de longs discours, invoquant tour à tour l'exemple à donner, l'opinion, le devoir... Germaine, que ces grands mots exaspèrent, élève le ton :

— En vérité, cet acharnement des gens à faire de moi une nourrice est une chose inconcevable... Non, non, et non ! Surtout, qu'on ne m'en parle plus !

Albertine est scandalisée.

* * *

Elle va un soir au bal de la reine, dont on lui a dit monts et merveilles, et là aussi, elle est désappointée. D'avance, elle se représentait une éblouissante féerie où brillait, étoile de première grandeur parmi d'autres étoiles, la délicieuse Marie-Antoinette. Or, il faut en rabattre :

> Je ne trouvai pas la reine bien. Elle avait l'air bien Allemande, bien blanche, point de sourcils, quelque chose de fané dans le visage ; se tenant fort droite, mais n'ayant plus sa belle taille. Elle portait une robe violette à larges raies d'argent, un pouf de satin violet, avec des plumes blanches, un habillement en somme très germanique.

Ses visites chez les savants lui procurent plus de véritable plaisir que ses incursions dans le grand monde. Lavoisier, Berthollet, la reçoivent dans leurs laboratoires, et font en sa présence et en son honneur d'intéressantes expériences qu'elle conte en détail à son père, tout fier d'imaginer sa

petite Albertine, son élève chérie, accueillie dans le monde savant et y faisant son petit effet. Mais ce kaléidoscope, toutes ces images qui passent sous ses yeux en se chassant l'une l'autre, commencent à fatiguer la jeune femme. Salons, laboratoires, le grand Necker, sa femme et sa fille, la reine dans ses atours, chimistes, physiciens, rien de tout cela ne vaut une promenade sur la terrasse de la maison de Saussure où le petit Louis essaie ses premiers pas... Un enfant rencontré l'autre jour dans la rue ressemblait si fort au petit Louis que le cœur d'Albertine s'est presque arrêté de battre. Pourquoi s'est-elle laissé persuader qu'il fallait partir ? Pourquoi a-t-elle tourné le dos à ses trésors véritables, à son enfant, à ses parents, pour venir chercher d'incertains plaisirs qui ne méritent même pas d'être appelés plaisirs, si mêlés qu'ils sont de déceptions et d'ennui ? Elle tourne et retourne ces pensées dans sa jolie tête que naguère encore elle taxait de « trop réfléchissante ». En attendant impatiemment l'heure du retour qui n'a pas sonné encore, elle prend un soir sa plume dans un élan d'affection et écrit à sa mère :

Je ne pense pas à ce moment où je verrai maman, mon papa, mon petit, mes frères, mes tantes, tous ces êtres si chers, sans ressentir un bouleversement de plaisir. Maman, chère maman, vous que j'aime si tendrement, sentez-vous bien à quel point je serai heureuse ?

* * *

Et puis, elle a un autre motif encore de désirer, au milieu des siens, une vie plus tranquille et plus recueillie que celle qu'elle mène à Paris : un second bébé s'annonce. Elle en a fait par lettre la confidence à sa mère, qui l'a pris assez mal. Maintenant, c'est à son arrière-grand-mère Lullin qu'il faut avouer la chose. Un soir qu'il n'y a par hasard ni souper ni théâtre et qu'elle peut disposer de son temps, elle s'y décide.

Je suis inquiète, ma bonne-maman, écrit-elle, de la manière dont vous prendrez la nouvelle de cette malheureuse grossesse... Pour moi, je vous avoue que j'en suis toute consolée. Je pense déjà au plaisir d'avoir un autre petit enfant ; je pense que maman l'aimera aussi, malgré le petit chagrin qu'elle a eu de son arrivée. Une fois qu'il sera là, il aura aussi des droits à son cœur. Ma bonne-maman, c'est un plaisir d'être mère quand on a été heureuse fille. Vous m'avez donné une idée si douce de cette relation de mère et d'enfant, que je voudrais avoir une fille pour faire en sorte de la rendre aussi heureuse que je l'ai été avec maman...

A vingt et un ans à peine, Albertine a déjà un développement d'esprit et de cœur qui lui permet de mettre aux choses leur véritable prix. Celle qui a signé la lettre qu'on vient de lire saura être heureuse au milieu des vicissitudes inhérentes à l'existence humaine, et elle saura rendre heureux ceux dont le bonheur lui sera confié.

CHAPITRE VII

Souvent, de loin, l'attente d'un événement heureux remplit l'âme tout entière, n'y laissant de place pour aucun fâcheux pressentiment. Ce retour à Genève comble de joie Albertine ; elle voudrait aller vite, vite, en brûlant les étapes, afin d'être plus tôt au milieu des siens ; car ses expériences mondaines et parisiennes lui ont fait sentir, mieux qu'elle ne l'avait encore jamais senti, le prix des joies du cœur, celles qu'on trouve dans sa famille et auprès des véritables et vieux amis. Cependant, avant d'aborder au port si désiré, il va falloir se résoudre à une escale : le grand Necker en disgrâce, exilé à quarante lieues de Paris, et qui venait de se retirer avec les siens à La Rivière, priait son neveu de s'arrêter quelques jours chez lui avec sa jeune femme avant de poursuivre leur route sur Genève. Jacques Necker estime que son oncle dans l'infortune n'a pas droit à moins d'égards qu'aux jours de sa prospérité ; et Albertine, si grande que soit son impatience d'arriver, ne peut que lui donner raison. Même elle accorde à son Jacques un baiser de plus pour avoir eu cette pensée. Elle-même, d'ailleurs, aime beaucoup le grand Necker, qui s'est montré si bon pour elle, si paternel, pendant son séjour à Paris. Le souvenir de son accueil est le meilleur de ceux qui lui resteront du temps passé sur les bords de la Seine.

Donc, c'est entendu, on acceptera l'invitation ; mais pour peu de jours, juste de quoi marquer à l'exilé respect et sym-

pathie affectueuse : visite qui fut fort agréable, malgré les soucis du ministre en disgrâce et la hâte d'être chez elle que sa jolie nièce avait peine à dissimuler.

* * *

La joie du retour n'allait pas tarder à être mêlée, pour Albertine, d'une lancinante inquiétude. Son père, si admiré, si passionnément aimé, il lui semblait ne pas le retrouver tout à fait le même que lorsqu'elle l'avait quitté quelques mois auparavant. Affectueux et tendre, il l'était toujours ; mais il semblait préoccupé de quelque absorbante pensée qu'il n'avouait pas. Or, cette pensée, Albertine croit bien la deviner... Horace-Bénédict de Saussure devait méditer quelque ascension hardie particulièrement difficile ; et il n'en parlait pas pour épargner des inquiétudes aux siens. Car sa femme n'a jamais pris son parti de ces expéditions qu'elle juge dangereuses, et qui le sont en un temps où l'alpinisme n'était ni organisé ni pratiqué comme aujourd'hui.

Au retour, les récits du grimpeur donnaient à sa fille la chair de poule ; les dangers qu'il avait courus sans doute, et dont il se gardait bien de parler, hantaient ses nuits. L'horreur des abîmes se traduisait en affreux cauchemars. Et, le jour venu, le magnifique spectacle des sommets étincelant dans l'azur lui en était gâté. Ce Mont-Blanc, surtout, ce roi des Alpes revêtu de son manteau de neiges éternelles, elle en venait à le considérer comme un ennemi personnel. Son père n'avouait-il pas être obsédé du désir de découvrir une route pour en atteindre la cime, sur laquelle nul pied d'homme ne s'était encore posé ? Quelques tentatives faites les étés précédents, contrariées par les caprices atmosphériques ou par d'autres circonstances, n'avaient pas abouti. Mais, tant qu'il y avait possibilité de vaincre, Horace-Bénédict de Saussure n'était pas homme à

rendre les armes à l'adversaire, même à un adversaire de la taille de celui-ci. Et puis, le temps pressait : il allait atteindre sa quarante-septième année : bientôt serait révolue pour lui la saison de pareilles entreprises. Le besoin de gravir cette cime tournait chez lui à l'idée fixe. Il avouait ne pouvoir apercevoir la tête du géant, sortant des nuages, sans éprouver un saisissement douloureux.

La passion de la montagne est semblable à tout autre : l'homme qui en est atteint lui sacrifie tout. Pour de Saussure, cette passion se confondait avec le culte de la science. Rien ne peut le faire renoncer à l'idée des expériences auxquelles il se livrera là-haut, à l'espoir des découvertes qu'il y fera peut-être. « Ma tête est si pleine de mon projet, lisons-nous dans son journal, que c'est une fatigue et presque une maladie. Il me porte à la tête en me causant des émotions tout à fait pénibles, en sorte que c'est une épine qu'il faut absolument arracher de mon pied. »

* * *

Ce projet, il faut bien en venir à l'avouer à la famille. Mme de Saussure, qui sait que toute tentative d'opposition serait inutile, prend courageusement son parti, mais obtient de son mari la permission de l'accompagner jusqu'au pied de la montagne. « Nous sommes six à ce voyage, écrit de Saussure, ma femme, qui s'imagine qu'elle aura moins d'inquiétude à Chamonix, ses sœurs qui ne veulent pas la quitter, et mes deux fils. » Quant à Albertine, elle reste en arrière, et s'abstient même, le matin du départ, d'embrasser son père : elle redoute, non pas pour elle, mais pour le bébé dont la venue s'annonce, l'émotion que lui donnerait cet adieu. Le sens maternel est en progrès chez elle.

Le 1er août, de Saussure se met en route, accompagné de dix-huit guides. Sa femme lui écrit le lendemain par l'entremise d'un guide resté en arrière :

Je n'ai pas beaucoup dormi ; mes pauvres genoux sont un peu comme s'ils avaient grimpé Montenvers, à force d'avoir monté et descendu de mon lit. Ah ! que la nuit était belle ! quels vœux j'ai faits pour la continuation de ce temps ! Je t'assure que je suis fort bien, fort sage, aussi bien qu'il est possible de l'être quand tout son bonheur est sur le Mont-Blanc. Demande à mes sœurs si elles ne sont pas contentes de moi. Je te jure que je serais très fâchée si tu n'avais pas profité de ce temps, puisque ta satisfaction dépend de ce voyage. Enfin, te voilà en train, et dans quatre jours nous serons tous heureux, si tu te ménages bien. Je compte sur tes promesses...

De Chamonix, Mme de Saussure, ses sœurs et Théodore suivaient à l'aide du télescope les progrès de l'expédition. Tout se passa bien : les grimpeurs étaient de retour dans le délai prévu ; Albertine en recevait avec bonheur la nouvelle à Genève, et de Saussure lui-même, apaisé par son succès, pouvait désormais contempler sans fièvre l'altière silhouette du géant qu'il avait vaincu.

Parmi les nombreuses lettres de félicitations que reçut à son retour le conquérant du Mont-Blanc, citons ces lignes de Mme Necker-Curchod, la femme du ministre, qu'Albertine ne dut pas lire sans qu'un sourire malicieux vînt errer sur ses jolies lèvres :

Nous vous avons suivi en tremblant parmi les précipices et les dangers. Vous nous avez fait éprouver tous les sentiments d'espérance et de crainte qui rendent la vie du chasseur de chamois si délicieuse et si terrible ; nous avons cru jouir avec vous de ce magnifique aspect dont, nouvel Encelade, vous fûtes frappé quand vous escaladâtes le Mont-Blanc.

Vous avez élevé mon âme, Monsieur, en me faisant voir ces magasins du monde; et je gémis continuellement sur ma faiblesse qui ne me permet pas de marcher sur vos traces. Mais mon imagination supplée souvent à mon impuissance ; j'entends, en vous lisant,

le bruit sourd des avalanches et le frémissement de la matière électrique ; enfin, saisie de terreur et d'admiration, j'aperçois quelquefois, dans le lointain, la tombe d'un chasseur téméraire ; je vois son ombre errer paisiblement en ces lieux solitaires, et je sens que je lui porte envie : il me semble que je voudrais finir mes jours dans ces douces retraites et auprès de Monsieur Necker, afin d'y rendre un dernier hommage à la nature et à l'amour conjugal, qui nous restent seuls sur les débris des illusions de la vie.

*
*   *

D'autres soucis allaient remplacer bientôt, pour Albertine, les inquiétudes que lui avaient causées les expéditions de son père en haute montagne. La révolution approchait, précédée de mouvements populaires allant jusqu'à l'émeute. Le 28 janvier 1788, le pain ayant manqué dans les boulangeries, le peuple se souleva, pilla une voiture qui transportait des pains, et éleva des barricades sur tous les ponts. Premier son de cloche, important surtout par ce qu'il annonçait. La révolution était en marche. Ses progrès pourraient bien à différentes reprises être retardés, mais non plus arrêtés.

Les fonctions publiques qu'exerçait Jacques Necker lui étant rendues impossibles par les circonstances politiques, sa femme s'ingénia à lui ouvrir une autre sphère d'intérêt et à lui trouver d'autres occupations. Sans doute il gérait ses propriétés ; mais Albertine pensait qu'il pouvait faire plus et mieux que cela. Professeur, peut-être ? A Genève, les carrières de l'enseignement étaient en grand honneur : ses relations, son nom aidant, il ne serait sans doute pas impossible de lui obtenir un poste... Cet ancien officier mué soudain en professeur nous étonne un peu ; mais n'oublions pas ce qui séparait le temps d'alors du temps d'aujourd'hui. N'oublions pas non plus que le grand Horace-Bénédict de Saussure, lui-même professeur, était là pour épauler son gendre. Et songeons surtout que ce que femme veut...

« Elle entreprit d'en faire un homme distingué et elle y réussit, écrit Sismondi en parlant d'Albertine. Elle commença par faire pour lui tous ses ouvrages... Elle écrivit ses cours pour lui, se cachant soigneusement derrière son ombre. Mais en lui donnant la réputation avant le mérite, elle lui inspira aussi le désir d'acquérir celui-ci. Il finit par savoir ce qu'il enseignait, et par être un assez bon naturaliste. »

Albertine n'a pas d'ambition pour son mari, dans le sens que l'on donne d'ordinaire à ce mot ; c'est-à-dire que dans son désir de le mettre en valeur, la vanité et l'égoïsme ne tiennent guère de place. Elle le voudrait heureux : or, elle sait bien que pour être heureux, il faut sortir de soi, aérer son esprit, ouvrir son âme, donner, en un mot, autant qu'on reçoit ; plus même, s'il est possible. Jacques est si bon, il a le cœur si chaud ! Mais il se confine trop dans ses affections de famille. Elle-même, leurs enfants, ses parents, bornent son horizon. En dehors d'eux, une timidité, une retenue britannique ou genevoise l'empêche trop souvent de rien mettre au dehors et de faire valoir les belles qualités qu'elle connaît si bien, qu'elle aime de plus en plus, et qu'elle voudrait voir appréciées aussi par d'autres. Elle lui en a touché un mot quelquefois ; il n'a pas eu l'air de très bien comprendre. L'abandon, il est vrai, ne se commande pas. Elle avait cru son Jacques plus spontané ; mais il ne l'est guère qu'avec elle. Peu de chose suffirait, elle en est convaincue, pour faire tomber cette barrière qui le sépare des autres humains, pour avoir raison de cette froideur plus apparente que réelle. Un petit effort, un peu de bonne volonté... Peut-être saura-t-elle mieux s'expliquer par lettre ? Saisissant l'occasion d'un voyage que son mari fait à Paris, elle lui écrit :

Ecoute, mon ami, si tu es encore à Paris, quand tu recevras cette lettre, si tu dois voir encore ton oncle, je t'en conjure, tâche de te montrer à ton avantage. Je voudrais qu'il connût son neveu comme je connais mon ami. Je voudrais que tes idées, très claires, très agréables dans ta tête, ne s'embrouillent pas dans l'expression.

Je voudrais que moins occupé de ceux qui t'écoutent que de ce que tu veux dire, tu suives le fil de ton idée sans te laisser intimider par la pensée que tu parles à ton oncle, en présence de ton père et de ta tante ; je voudrais surtout que tu laisses parler ton cœur. Souvent, lorsqu'emporté par un sentiment de tendresse, tu me parles sans crainte et animé par ce que tu sens, j'admire tes expressions, ta grâce, la manière délicate et vraie dont tu exprimes tes sentiments. Je me dis : voilà mon ami ! Quel dommage qu'on ne le connaisse pas... Et ce mouvement, cette émotion, tu les éprouves — d'une manière différente, il est vrai, mais enfin tu les éprouves auprès de ton oncle ; mais muet, embarrassé. L'idée qu'il t'écoute te trouble ; et tu laisses passer sans qu'il s'en aperçoive un mouvement d'attendrissement qui, bien exprimé, ferait impression sur son âme sensible et l'attacherait à toi pour toujours. Je te conjure, mon bon ami, de penser à ce que je te dis-là quand tu prendras congé de ton oncle : ne pense point au contrôleur des finances, pense qu'il est bon, qu'il est tendre, que son cœur est ouvert au sentiment, et que tu peux te faire de ce même oncle, dont le génie et le talent t'effraient, un appui, un ami même : Ah ! si j'enviais quelque chose au monde, ce serait d'inspirer de l'amitié à un homme doué d'aussi hautes, d'aussi belles qualités. — Voici la mignonne qui fait un train épouvantable ; je finirai ma lettre après souper. (Le second bébé, une fille, est né peu de mois auparavant.)

Après le souper, en effet, Albertine reprend sa plume, et termine sa lettre avec ces mots :

Je viens de demander au petit qui est assis à côté de moi ce qu'il aimerait mieux : que tu ne reviennes jamais et que tu lui envoies un beau fusil, ou que tu reviennes ce soir sans rien apporter. Il a préféré te revoir ce soir, mais le fusil lui a arraché un bien gros soupir !

Le départ de Jacques Necker s'étant trouvé retardé, sa femme lui écrit des lettres qui permettent de mesurer la solidité du lien qu'avaient noué entre eux ces premières années de mariage :

Mon bon ami, toutes mes lettres disent la même chose : dans toutes, je ne sais que me réjouir de te revoir. C'est vrai, je ne puis m'en défendre, cette seule idée m'occupe. Tous les jours je me dis qu'il ne faut pas te presser de revenir, qu'une fois qu'on s'est séparé,

que ce cruel adieu a été prononcé, quelques jours de plus ou de moins ne sont pas grand'chose. Cela est vrai, je le pense ; je comprends que tu ne peux, que tu ne dois pas te presser. Et cependant... Quelquefois ta Minette est bien sotte ; ne la gronde pas, aime-la ; elle est à toi, à toi tout entière. Elle commandera toujours à sa conduite : jamais ses sentiments, quelque vifs qu'ils soient, n'influenceront ses actions. Jamais, quoi qu'il m'en coûte, je ne te donnerai un conseil faible ou intéressé. Mais ces sentiments que je sais combattre, je ne puis pas les détruire ; et ils se vengent sur mon propre cœur de n'avoir pas pu diriger mes lèvres. Cher ami, quel bonheur de s'aimer au point que quinze jours d'absence soient aussi durs, aussi cruels à passer ! Combien ce moment de chagrin relève le bonheur du reste de notre vie ! Ah ! pensons-y toujours dans ces moments — moments bien rares, il est vrai — où, plus frappés des défauts l'un de l'autre, il nous échappe des mouvements d'impatience, où nous croyons nous aimer moins... Pensons, au plus fort de la querelle, que si l'on nous ordonnait de nous séparer, des larmes de tendresse et de regret succéderaient toujours à celles de dépit et d'impatience. Je ne puis pas comprendre que nous n'ayons pas toujours employé à nous rendre heureux les moments que nous passions ensemble... Mais ne pensons plus à ces moments d'orage que la tendresse fait naître, que la tendresse abrège, et qui nous font sentir plus vivement notre bonheur.

Allons, Minette, taisez-vous. Si on vous laissait faire, vous rempliriez des pages entières de pareil verbiage, que votre ami n'a pas le temps de lire, et qui l'ennuie beaucoup. Pardon, tout gros, plus, plus...

Enfin le voyageur annonce son retour. Il revient ramenant son père, veuf depuis quelques mois. Sa charmante petite femme lui écrit :

Si tu savais le plaisir que me fait l'idée que nous nous verrons dans trois jours ! Une seule chose l'empoisonne, le chagrin de ton père. Si tu pouvais prendre les devants d'une demi-heure, nous n'aurions pas à nous contraindre... Mais il faut que ce soit ton père qui te le dise. S'il ne t'en parle pas, fais bien attention de ne pas trop te livrer à ton plaisir. Ne m'embrasse pas ; serre-moi la main, mais bien fort. Adieu, ami chéri.

CHAPITRE VIII

Les événements qui se préparaient dans le creuset du destin des peuples commençaient à troubler l'atmosphère. Genève en avait sa part. On y avait suivi avec le vif intérêt que l'on porte aux affaires de famille les péripéties qui amenèrent la chute du grand Necker. La nouvelle de sa rentrée en grâce n'excita pas moins de sympathie dans son petit pays : l'écho des acclamations populaires accompagnant le retour de l'exilé retentissait à Genève et y soulevait autant d'enthousiasme qu'à Paris. Triomphe de courte durée. Les intrigues se multipliaient contre le ministre qui faisait d'inutiles efforts pour reconquérir la confiance du souverain, confiance qu'auraient méritée sa loyauté et son désir ardent de servir la couronne en même temps que le peuple. Le grand Necker allait éprouver ce qu'ont expérimenté depuis que le monde est monde tous les hommes publics qui ont mis l'intérêt général au-dessus des intérêts particuliers : c'est-à-dire qu'abnégation et droiture ne sont pas des vertus politiques. Le 8 septembre 1790 il tombait de nouveau en disgrâce, et cette fois définitivement. Peu de jours après il arrivait à Coppet, l'âme ulcérée, et bien résolu, quoi qu'il advînt, à ne plus sortir de l'ombre.

A Genève comme à Paris, la fermentation des esprits se faisant plus intense, amenait des troubles qui ne s'apaisaient en apparence que pour renaître plus menaçants. Nombre de citoyens de la petite république, inquiets de la tournure que

prenaient les événements, envoyaient leurs familles au pays de Vaud, y jugeant les leurs moins exposés qu'à Genève. Jacques Necker, tenu pour aristocrate, établit à Germany femme et enfants, tandis que lui-même restait dans la ville où l'on s'attendait à être assiégé par les troupes françaises. Albertine lui écrit, cornélienne comme au temps de ses fiançailles : « Si tu t'exposes, sur les remparts, j'en mourrai peut-être, mais je ne ferai rien pour t'en empêcher. »

* * *

Dans la solitude de Germany, les journées passent lentement. Albertine a tout le temps de se recueillir, de méditer, de songer à tout ce que la vie lui a déjà donné de bonheur. Son mari l'aime autant qu'autrefois. Elle-même, à présent, lui est indissolublement attachée par tout ce que sept années vécues ensemble apportent à deux êtres de confiance et d'affection réciproques. Durant ces sept années, quatre enfants lui sont nés : les deux plus jeunes, Suzanne et Théodore, bébés encore au berceau. Les aînés, Louis et sa sœur Albertine, commencent à montrer leurs petites personnalités : Albertine les suit avec la sollicitude d'une mère et les observe avec la sagacité d'une éducatrice-née. Quoi de plus captivant, de plus passionnant, que de surprendre l'éclosion d'une âme, de suivre pas à pas le développement d'un caractère et d'une intelligence ! Les deux cadets, dont la vie se compte par mois, sont déjà pour elle une source inépuisable d'intérêt, l'occasion d'observations dont elle regretterait de perdre le souvenir. Or, elle a mauvaise mémoire ; son père, dans le temps qu'il suivait ses études, lui a souvent reproché d'exercer trop peu cette faculté précieuse, qui s'augmente par la culture, tandis qu'elle s'appauvrit si on la laisse en friche. Que n'a-t-elle mieux suivi ces excellents conseils !

Va-t-elle oublier l'enfance de ses enfants ? En vérité ce serait trop triste ; et grand dommage aussi, car les observations qu'elle fait à leur propos lui seront précieuses plus tard au cours de leur éducation, et qui sait ? elles seront peut-être utiles à d'autres mères. Prompte comme toujours à traduire ses pensées en actes, elle ouvre un beau cahier de papier blanc, relié, et prend sa plume :

Ce livre que je commence le 23 novembre 1791 et que j'aurais dû entreprendre plus tôt, est destiné à devenir le registre exact de tout ce qui m'occupe. Je ne veux pas que tant d'années de bonheur s'écoulent sans laisser de traces, je ne veux pas confier seulement à ma mémoire incertaine les doux souvenirs des premières années de mes enfants. C'est eux surtout qui rempliront les pages de ce livre, comme ils remplissent ma pensée. Leurs progrès, le développement de leurs caractères seront marqués exactement, et si jamais l'absence ou une séparation plus cruelle encore vient à me séparer d'eux, je pourrai du moins recommencer leur vie, je pourrai revivre avec eux et revoir dans le passé un bonheur fini pour moi. Ce motif seul aurait pu m'engager à tenir ce registre ; mais j'y joins encore celui de pouvoir comparer leurs progrès, leurs connaissances, de mieux connaître leurs caractères en rapprochant les traits épars qui les distinguent ; de pouvoir suivre dès l'origine le germe de leurs défauts pour l'arracher s'il est possible, et cultiver les qualités heureuses dont je vois avec tant de plaisir les doux commencements.

Ce n'est cependant pas uniquement de mes enfants que je compte parler ici. J'y mettrai mes autres pensées, les idées qui me paraîtront neuves ou consolantes, et que je croirai pouvoir retrouver avec plaisir. Si jamais il me prend envie d'écrire sur quelque sujet que ce soit, je trouverai ici des matériaux qui me sont propres, et cet amusement que je ne puis envisager que dans un avenir éloigné me consolera lorsque la douce occupation d'élever mes enfants ne remplira plus tous mes moments.

Je vais commencer par tracer le caractère de chacun d'eux. Ils sont dans un âge trop tendre pour que les traits de leurs caractères soient bien saillants, mais il existe déjà des différences, et je pourrai plutôt les comparer que les définir. Sans doute ces portraits seront flattés ; mon extrême tendresse me fera sans doute illusion ; mais l'on risque moins à s'exagérer les qualités naturelles que les

talents acquis, et en montrant les qualités que je crois leur avoir été données par la nature je me rends responsable de leur caractère et je saurai les défauts dont je dois m'accuser. Je ne chercherai point à diminuer ma tâche et à rendre moins rigoureux l'examen de l'éducation que je leur donnerai.

Mon fils aîné, Louis, actuellement âgé de cinq ans et huit mois, donne certainement toutes les espérances qu'on peut donner à cet âge. Il est tout à la fois très vif et très appliqué. Il se fixe complètement lorsqu'il étudie et se rend maître de son objet. Et lorsqu'il joue il s'occupe avec ardeur de son amusement. Toujours en activité, toujours entraîné par ce qu'il fait, la vivacité prodigieuse de ses passions me fait trembler pour un âge plus avancé. Lorsqu'il voit passer un régiment avec la musique militaire, il tremble et pâlit de plaisir. Je l'ai vu suer à grosses gouttes de l'attention qu'il prêtait aux sons d'une belle voix. Naturellement gourmand, il néglige ce qu'il aime le mieux lorsqu'une passion plus vive se développe en lui. Et ses passions enfantines s'allument à chaque instant. Il est très doux, très obéissant. S'il résiste quelquefois à un ordre, un coup d'œil sévère le fait rentrer dans le devoir. Son caractère n'est pas très ferme, ses nerfs sont très mobiles ; j'espère que quand sa constitution se sera fortifiée il aura dans le caractère l'énergie qu'il montre dans les passions. Il est parfaitement bon, son désir est que tout le monde soit heureux ; un air triste et mécontent le désole, et souvent il cède ses joujoux à ses sœurs plutôt par amour de la paix et pour voir tout gai autour de lui que par véritable complaisance. Une légère teinte d'égoïsme se montre dans son caractère, mais si son premier mouvement est de tout garder pour lui, on le détermine bien facilement au partage. Il est, comme je l'ai dit, très bon et compatissant. Je ne m'étendrai pas davantage sur ces idées qui seraient susceptibles de bien plus de développement, et je passe au caractère de ma fille aînée.

Moins vive, moins avancée que son frère, son caractère a plus de force et de sensibilité. Elle oppose aux châtiments une résistance invincible, et cède facilement aux prières. Elle est tendre, caressante ; adroite pour parvenir à son but, elle n'épargne ni les caresses ni les flatteries lorsqu'elle en croit voir l'utilité. Peu curieuse, peu active, je ne puis la porter à apprendre que par le désir de me faire plaisir qui est très actif en elle. Elle est bonne, raisonnable ; mais lorsqu'elle n'aime pas ceux qui veulent exiger quelque chose d'elle, elle résiste opiniâtrement. Sa mémoire est bonne, elle retient parfaitement et apprend sans de grandes difficultés. Dans tout ce qu'elle

apprend les commencements sont lents et pénibles, mais sitôt qu'on les a passés tout réussit à merveille.

Qu'allait-il advenir des projets esquissés ce jour-là, et du beau livre de papier blanc solidement relié ? Après ces premières pages, aucune page, hélas ! n'en devait plus être tournée. Comme il arrive souvent, mille soins absorbants, une foule d'exigences minuscules mais impérieuses détournèrent la jeune mère de famille de ses résolutions qu'elle croyait pourtant si fermement prises. Et puis, bien souvent, au lieu de s'asseoir à son bureau pour continuer l'analyse du caractère de ses enfants, elle mettait son chapeau pour une promenade solitaire dans la campagne. Après une punition légère infligée à Louis ou à sa petite sœur, une observation à un domestique, des lettres reçues et répondues, quelques-uns de ces mille riens dont est tissée la journée d'une femme, elle aimait à se ressaisir et à se recueillir en pleine nature.

Dans ces promenades sur les coteaux de Mont sur Rolle, un des plus beaux pays qui soient au monde, ses pensées s'enveloppent de douceur, comme les champs et les bois, autour d'elle, s'enveloppent de la brume du soir. Elle songe à ceux qu'elle aime, à ses enfants, à son mari, à ses parents. Et elle songe aussi à Genève, sa petite patrie, ardemment aimée, et dont le sort est en ce moment si incertain. Là-bas, à l'ouest, elle croit distinguer les tours de Saint-Pierre... Les négociations en cours entre les Genevois et la France viennent de se terminer à l'amiable, et la paix est maintenant assurée, lui affirme-t-on. Mais ce résultat n'a été obtenu que sous conditions du départ des troupes suisses. Or Albertine tient les Suisses pour les défenseurs de Genève et ses meilleurs amis. Cette clause du départ des Suisses la laisse inquiète, bien qu'elle fasse effort pour repousser l'assaut des mauvais pressentiments. Fidèle à son habitude de contrôler ses impressions, elle écrit : « Je ne veux pas être insensible à ce que j'ai tant souhaité, l'éloigne-

ment d'un danger pressant. » Et, courageusement, elle entreprend de faire un herbier, moins pour ne pas oublier sa botanique que pour diriger ses pensées ailleurs que du côté des soucis.

*
* *

Cependant, les événements suivent leur cours, prouvant que, malgré l'opinion des optimistes, le danger n'était pas écarté pour Genève. A l'instar de Paris, les clubs s'organisaient partout. Celui des *Egaliseurs* réussit à faire passer l'édit d'Egalité qui institue le suffrage universel et supprime le Petit Conseil. Une assemblée dont Horace-Bénédict de Saussure fait partie est élue pour élaborer une nouvelle constitution. Mais la raison, la modération perdent du terrain de jour en jour, malgré tous les efforts des bons citoyens, et on assiste bientôt à l'installation de Soulavie, proche parent de Robespierre, comme Résident Général de France.

Et c'est la Terreur, avec tous ses excès. Un tribunal révolutionnaire est institué ; le peuple, transformé en exécuteur, massacre les prisonniers. Quelques-uns des meilleurs citoyens de Genève perdent la vie dans la déplorable Journée des Bastions.

Autant d'événements qui n'étaient pas sans avoir sur les fortunes, sur les situations acquises, une répercussion désastreuse. Les de Saussure ont quitté Genève, leur bel hôtel de la Cité, pour s'établir dans les environs, à Conches, où M. de Saussure possédait une propriété campagnarde. Ce sacrifice serait peu de chose, en vérité, sans les inquiétudes que donne à sa famille la santé du savant : il maigrit à vue d'œil, ses forces diminuent. Les siens ont obtenu qu'il fasse faire son portrait, et il pose tous les jours une heure ou deux pour le peintre Saint-Ours ; mais ces séances le fatiguent beaucoup.

*
* *

Petite conséquence de graves événements, Albertine avait retrouvé sa cousine de Staël, venue, elle aussi, se réfugier à Coppet. On sait combien lui pesait, malgré la splendeur du paysage, la demi-solitude de la campagne ; aussi l'ambassadrice ne perdait-elle pas une occasion de venir se promener à Genève. La société genevoise ressemblait peu au monde brillant qu'elle voyait à Paris ; mais tout valait mieux que la solitude du parc de Coppet, que le silencieux désert du grand salon, de la bibliothèque, des vastes corridors.

Je revins de bonne heure recevoir ta cousine, écrit Albertine à son mari qui faisait une cure à Aix. Nous fûmes seules ensemble ; nous nous promenâmes toute la soirée au clair de la lune. Le temps était ravissant. Elle était tout étonnée de se trouver si tard et si bien en plein air. Elle ne se doute ni de la lune ni de la nature dans son château de Coppet. Nous causâmes beaucoup. Demain je vais à Coppet... Tu trouves peut-être que je mène une vie bien agitée ; c'est malgré moi, je t'assure, et sans ta cousine qui me pousse, je serais bien tranquille et bien paresseuse.

Autre lettre :

Il y a eu un bal de souscription. Ta cousine y était ; elle ne s'y est point amusée. J'étais hier invitée chez elle pour un souper de beaux esprits, les frères Pictet, Maurice le fils, etc. je ne me trouvai point assez en esprit pour cela ; je crois que ta cousine se détache un peu de moi. Je ne mets pas assez d'agrément dans sa vie, et elle est meilleure pour avoir pitié d'un moment de vive douleur que pour s'associer à une longue peine. C'est là le commun. Que ceux qui en sortent se rendent chers à nos cœurs ! Il est vrai que je suis bien peu aimable, et j'en suis pénétrée.

« Elle est meilleure pour avoir pitié d'un moment de vive douleur que pour s'associer à une longue peine... » Ces mots un peu injustes, échappés à la plume d'Albertine, ont trait peut-être aux démarches qu'avait faites à Paris Mme de Staël

pour obtenir à Horace-Bénédict de Saussure le poste de directeur de la section de physique à l'Académie des Sciences. Le savant n'avait pas cru pouvoir accepter ces fonctions et s'établir à Paris au moment où tant de nuages menaçants s'accumulaient à l'horizon politique. Depuis lors, contredisant le jugement trop précipité d'Albertine, le zèle de Mme de Staël pour venir en aide au père de son amie dans ses embarras financiers ne se ralentissait aucunement. Elle écrit à Henri Meister qui, ayant succédé à Grimm comme directeur de la *Correspondance Littéraire*, avait de ce fait un pied dans toutes les cours d'Europe :

Je veux traiter avec vous d'un intérêt d'une très grande importance pour mon cœur. Vous connaissez M. de Saussure par sa réputation, et, aussi, je crois, par ses excellentes qualités. Il est absolument ruiné par les affaires de Genève, et obligé de quitter cette terre de proscription. Il a le courage et l'obligation de se vouer, à cinquante ans, à un usage quelconque de ses connaissances et de ses talents qui assure son indépendance et celle de sa femme. Il a pensé à la Russie. Serait-il possible que l'impératrice l'admît à donner des cours publics, ou l'intéressât dans l'éducation des fils du grand duc ? Ou qu'un grand seigneur, séduit par l'éclat du nom d'un tel précepteur, lui confiât son fils ? C'est entre ces diverses idées qu'on pourrait errer. Grimm ne se ferait-il pas honneur de proposer un homme aussi célèbre ? En se gardant bien de lui rappeler *(à l'impératrice Catherine)* ses rapports avec nous. Il en a un qui m'est bien cher : il est le père de mon amie intime, de la plus aimable et de la plus spirituelle personne du monde, que l'état de son père accable au delà de toute expression. Elle vous écrira quelques mots dans cette lettre. M. de Saussure a pensé à l'impératrice, comme à la souveraine dont le caractère et les richesses promettent le plus d'appui pour les savants ; mais si vous avez une autre idée pour un autre pays, il est décidé à tout ce qui le sauvera honorablement de sa triste situation. J'en ai l'âme déchirée, et je sens que je partage tout ce que son excellente fille éprouve de douloureux.

Elle passe la plume à sa cousine, qui ajoute ces mots :

Il n'y a que ce titre de fille qui puisse ajouter quelque force à ce qu'a dit Mme de Staël. Elle vous a dépeint nos malheurs comme

elle les sent, et sans doute elle a fait passer dans votre cœur le désir de les soulager. Sans doute, il m'eût paru autrefois douloureux de voir mon père, sur le déclin de sa vie, s'éloigner de sa famille, employer pour sa subsistance des talents destinés à sa gloire ; mais à présent ces idées de malheur ont été dépassées par d'autres, et tout ce qui le tirera de cette horrible option entre le danger et la misère me paraîtra du bonheur. Ne croyez-vous pas, Monsieur, que l'Europe soit réduite au point de barbarie pour qu'un homme qui a consacré trente ans de sa vie à des études glorieuses, qui est de toutes les académies de sciences, et dans le malheur, ne puisse trouver quelque moyen de vivre, lorsqu'il n'en refuse aucun d'honorable ? Le troisième volume de ses ouvrages, qui est sous presse, va faire parler de lui parmi les savants, et servira peut-être à nos desseins. Je vous remercie d'avance de ce que vous allez faire pour nous, et l'opinion que j'ai de votre cœur me fait anticiper une reconnaissance qu'il me sera doux de vous devoir.

Et Mme de Staël ajoute pour terminer, avant de fermer son enveloppe :

Vous voyez que ce n'est pas une personne ordinaire que cette cousine. Elle est bien loin de vous avoir montré la moitié de son malheur : mais c'est plus qu'il n'en faut pour mettre en mouvement votre âme.

On voit que plus rien ne subsistait du refroidissement survenu entre les deux cousines pendant le séjour que peu d'années auparavant Albertine avait fait à Paris. Le rapprochement s'était opéré peu à peu ; il y avait eu des hauts et des bas dans l'amitié des deux jeunes femmes l'une pour l'autre. A présent leur affection réciproque ayant survécu à ces éclipses, est inébranlable ; rien ne l'altérera plus. L'admiration généreuse que chacune des amies éprouve pour les qualités de l'autre en constitue la base, et comme ces qualités sont réelles, cette base est solide. Albertine est fascinée par le génie de Germaine, autant que séduite par cette bonté, cette chaleur de cœur dont elle a eu plus d'une occasion de faire l'expérience ; et Germaine, de son côté, admire avec une sorte d'impétueuse

tendresse l'équilibre, la maîtrise de soi qui constituent le fond du caractère d'Albertine, et qui lui manquent tant à elle-même, elle le sent bien, dans la conduite de sa vie. On a nié la réalité des fortes amitiés entre femmes : nous en avons ici un très bel exemple.

* * *

La plupart des Genevois de l'aristocratie avaient perdu leur fortune, mais tous ne prenaient pas leur pauvreté avec autant de philosophie que les de Saussure. Après avoir multiplié les efforts pour sauver son pays de la destruction où il le voyait entraîné par les démagogues, Horace-Bénédict, refusant de faire partie d'une administration souillée de sang, avait définitivement abandonné la politique et s'était, comme nous l'avons vu, retiré à Conches. Il quittait sa malheureuse patrie, disait-il, dans l'espoir que le jour viendrait où la punition des coupables serait déclarée par ceux qui n'avaient pas participé à leurs crimes. Jusque-là, il était bien décidé à ne prendre aucune part à la politique. Sa charmante et vaillante femme, souriant malgré tout aux revers, écrit à leur fils Théodore, après l'échec de plusieurs tentatives faites par son mari pour améliorer leur situation :

> Nous vivrons dans nos vieux damas et nos vieilles tapisseries de verdures avec une petite servante à barrette noire. Mais il faut y vivre contents, penser que c'est parce qu'on a choisi ce genre de vie, et ne point faire de comparaisons entre ce qu'on a eu et ce qu'on a été. Tu as eu le choix, mon bon ami : vois si tu peux t'accommoder à une grande simplicité, au moins pour un long temps. Nous n'en serons peut-être pas plus malheureux...

Que de gens, aujourd'hui, pourraient imiter avec profit la courageuse bonne humeur de la grande dame genevoise !

De Saussure lui-même n'avait pas moins de force d'âme, mais ses forces physiques le trahissaient. Quelques lentes pro-

menades au bord de l'Arve, au bras de sa femme, c'est tout ce qu'il peut faire. A deux reprises, de légères attaques se produisent, mais les effets s'en dissipent assez vite, faisant succéder une tranquillité relative aux vives inquiétudes des siens. Albertine étant rentrée à Genève avec sa famille après la tourmente révolutionnaire, on obtient du malade qu'il vienne avec sa femme s'établir chez leurs enfants pendant l'hiver de 1798. Ils y étaient arrivés depuis peu quand survient chez Horace-Bénédict une nouvelle attaque, mortelle celle-ci. Jacques Necker se trouvait à Paris pour affaires. Sa femme lui écrit au moment du triste événement :

Mon bon ami, j'ai perdu mon père... Tu sais à quel point je l'aimais. Il était changé, mais c'est tel qu'il était autrefois que je le pleure à présent. La fin a été douce ; hélas ! je ne l'ai point veillé la dernière nuit. Ne t'afflige pas, mon bon ami, de n'être pas auprès de moi... je pleure et les larmes me soulagent. Ma pauvre mère est bien plus concentrée dans sa douleur et les suites en sont bien plus à craindre. Mes enfants ont été bien sensibles et bien peinés. Le pauvre Louis surtout. Je te donnerai des détails.

Ne reviens pas, mon cher ami, ne t'afflige pas trop de ma douleur. Ton père te remplacera pour les soins de ta famille ; il est excellent, il est comme toujours. Adieu, adieu.

Jeudi.

Quel temps douloureux, mon bon ami ! que la mort est horrible, même lorsqu'une longue attente vous y a préparé ! Hélas ! Je ne la connaissais pas, elle n'avait jamais frappé un objet qui me fût cher ; à présent elle erre autour de moi, je la vois menacer tout ce que j'aime. Cette journée si lugubre sera-t-elle unique dans ma vie ? Puisse-t-elle revenir pour moi avant de se lever pour les objets de mes affections !

Jamais je n'avais eu moins de craintes. Le soir ma mère me dit qu'elle avait envoyé chercher Butini, qu'elle trouvait mon père plus faible. Je n'en fus point frappée ; il dormait paisiblement dans son fauteuil. Je restai même auprès d'eux moins de temps qu'à l'ordinaire, et je n'y passai que deux heures le soir. Le lendemain à dix heures je m'arrangeais les cheveux pour rester longtemps, quand je vois entrer Alphonse le visage bien abattu. Il me dit de

descendre, que mon père était moins bien, terme qui ne m'éclaira pas. Je ne sais comment mon imagination, si prompte à se porter au dernier terme, ne m'éclaira point ; ce ne fut que lorsque je vis son embarras à me laisser descendre sans m'avoir tout à fait éclairée que je fus frappée de cet horrible coup. Mon bon ami, je ne t'affligerai point par plus de détails ; sache seulement que ma santé n'a pas souffert d'une manière grave, que passé le premier moment, je n'ai eu aucun mouvement nerveux, que des larmes intarissables ont toujours soulagé ma douleur. Hélas ! mon bon ami, je les ai répandues seule ou avec ma mère, qui, plus occupée de son état que du mien, n'a pas pu me soutenir. Mais l'idée de lui être utile est l'appui le plus ferme, l'avenir que je vois avec le plus de satisfaction, parce que lui seul porte l'empreinte d'un devoir sacré, du devoir filial, que je ne peux plus remplir qu'auprès d'elle.

Elle-même ne se doutait pas que le moment fût si prochain. Elle l'entendit se plaindre dans la nuit ; il le faisait souvent. Louise, qu'elle appela, n'y trouva aucun changement. A sept heures du matin, le même bruit la frappa davantage ; elle sonna. Marion fut très effrayée de sa pâleur, de son changement. Maman se leva, inquiète, envoya chercher Théodore, Thérèse Odier, Butini. Théodore seul eut le bonheur de revoir mon père. Il lui donna de l'éther et il expira dans ses bras. Dieux ! que je lui envie ce triste moment ! Il me semble que je le méritais.

Je ne te décrirai point mon entrevue avec ma mère. Après avoir sangloté longtemps dans les bras l'une de l'autre, après nous être un peu calmées je me dérobai pour revoir... Ah ! mon ami, quel spectacle ! La nuit je le revois, je revois ces traits chers encore, revêtus d'une teinte livide. Je revois cette physionomie jadis si belle qui semblait dans les derniers temps avoir repris quelque chose de sa vive intelligence, quelque chose d'élancé vers le ciel. Je l'embrassai, je me jetai à ses pieds, je le remerciai du soin de ma jeunesse, de l'éducation que je rends à mes enfants, du bonheur sans mélange qu'il m'a si longtemps procuré.

Les larmes m'ont forcée d'interrompre. Aujourd'hui quelque chose de solennel, une cérémonie auguste et déchirante... Ah ! mon ami, je n'ai pas la force d'écrire. Si le respect, si les témoignages les plus éclatants étaient une consolation, à quel point nous devrions l'éprouver ! Cinq députations des cinq principaux corps de l'Etat, que mes frères ont reçues, — dont je n'ai pu soutenir la solennité et les discours, bien touchants à ce qu'ils m'ont dit. Une pompe funèbre telle que jamais on n'en a vu, tout le Gouvernement, l'Aca-

démie entière, le collège, toute cette jeunesse dont mon père s'est tant occupé et qui accompagnait le cercueil de son protecteur ! Louis y était à ta place. Le pauvre enfant, quelle sensibilité, quelle piété il a montrées, quelle physionomie angélique sous ses habits lugubres — je voulais, à cause de son ébranlement, de sa pâleur, qu'on l'en dispensât. Il a désiré remplir ce devoir. Je l'ai envoyé passer la soirée chez son cousin, pour qu'il ne vît plus de larmes. Je suis obligée d'écarter mes enfants, ils sont tous trop sensibles ; nous nous déchirons réciproquement. Non, mon ami, n'aie pas trop de regrets, accomplis le but de ton voyage, n'en écarte pas les distractions, n'en abrège pas la durée. — Mon état est si naturel... il suivra le cours de la nature. Ce n'est pas de ces douleurs que le temps ne fait qu'augmenter. Elle sera longue sans doute, mais la tendresse de ceux que j'aime pourra en adoucir l'amertume. Déjà j'ai senti le bien qu'elle pourrait faire...

CHAPITRE IX

Le premier contact *réel* avec la mort est une révélation. Il semble que l'on aperçoive tout à coup dans leur vraie perspective et sous leur véritable lumière les choses de ce monde qui jusqu'alors étaient imprécises, comme enveloppées de brume. Sont-elles changées pour nous ? Est-ce nous qui sommes changés pour elles ? Quoi qu'il en soit, le rapport entre elle et nous n'est plus le même ; pour les natures profondes, ce rapport est modifié dans ce qu'il a de plus essentiel. Tant qu'elle conservait son père, même affaibli, même diminué, Albertine avait le sentiment très doux de n'être pas livrée sans défense aux cruautés du sort. Son père, c'était le refuge, l'abri. Rien de définitivement mauvais ne pouvait l'atteindre, puisque son père était là... Que cet abri dût lui manquer un jour, c'était une de ces idées que l'on refuse d'envisager, que l'on repousse instinctivement, tant on se sent incapable d'en supporter l'horreur : et tout à coup l'affreux malheur avait fondu sur elle ; et il fallait continuer à vivre, il fallait, à son tour, devenir un abri et un refuge... Il lui fallait, surtout, faire face à sa grande tâche de mère de famille, à des responsabilités que jusqu'alors, lui semblait-il, elle n'avait pas vraiment comprises et senties.

Certes elle conservait sa mère, et son amour filial lui devenait soudain un trésor tout nouveau, un trésor sans prix. Mais cette mère qui, comme elle, lui semblait maintenant orpheline, ce serait à elle à l'entourer désormais, à la protéger : jusqu'au

jour où, elle aussi, s'en irait par le chemin de toute la terre. Déjà, puisque sa mère partirait, n'était-elle pas presque partie ?

Et elle avait son mari, son Jacques, si affectueux, si bon, mais qui jamais ne lui avait donné ce sentiment d'absolue sécurité qu'elle avait auprès de son père. Parfois elle se surprenait à penser à son Jacques non pas comme à un mari, mais comme à l'aîné de ses enfants.

Elle avait atteint l'âge de trente-deux ans sans avoir trempé ses lèvres dans la coupe amère du deuil. Cette coupe qui lui était soudain présentée, il fallait la vider jusqu'au fond. Où trouver la force dont elle avait besoin ? Dieu seul, elle le pressentait, pouvait venir à son aide. Mais Dieu était surtout pour elle, comme pour son père lui-même, une grande idée poétique. C'était un Dieu lointain, non pas l'ami de tous les jours, et des plus mauvais jours. Ah ! combien impuissant à consoler, ce Dieu, à l'heure terrible où vous est soudain révélée l'impassible cruauté de la nature !

Malgré son empire sur elle-même, elle se sentait désemparée et près de perdre pied. Mais un secours très efficace allait lui être apporté par cette cousine à laquelle elle ne pensait plus comme à une cousine, mais comme à la meilleure et à la plus fidèle des amies. Mme de Staël était au moment le plus critique de ses différends avec son mari, et en pleine crise sentimentale. Mais rien ne pouvait étouffer chez elle la voix de la bonté. Son amie souffrait, son amie était frappée de ce coup qui l'atteindrait un jour, elle aussi, la mort d'un père tendrement aimé. Ne savait-elle pas, par sa propre expérience, ce qu'il peut tenir de tendresse passionnée dans cette relation de fille à père et de père à fille ? Aussi les angoisses d'Albertine à propos des revers de fortune essuyés par Horace-Bénédict de Saussure, et, plus récemment, à propos du déclin de ses forces, avaient-elles retenti au plus profond de son cœur. Si absorbée qu'elle fût par ses affaires sentimentales, par ses affaires de famille, et par son rôle politique, jamais les inquiétudes d'Albertine

n'avaient trouvé sa cousine distraite : la phrase de la jeune femme, se plaignant dans une lettre à son mari que « Germaine fût meilleure pour avoir pitié d'un moment de vive douleur que pour s'associer à une longue peine » n'était, nous l'avons vu, qu'une boutade sans conséquence. Le cœur de Germaine, en réalité, était toujours prêt à la sympathie, son esprit jamais à court de projets pour venir en aide au savant qui n'était pas seulement le père de sa cousine, mais un homme qu'elle admirait et aimait. Albertine savait qu'à toute heure elle pouvait faire appel à celle qui était maintenant pour elle une véritable sœur. « N'êtes-vous pas moi perfectionnée ? » lui disait quelquefois Mme de Staël. Aussi est-ce en sœurs qu'aux jours de deuil les deux amies pleuraient dans les bras l'une de l'autre.

*
* *

Si douce que soit la sympathie, elle n'est bienfaisante qu'en raison des forces qu'elle nous donne pour dominer notre douleur et recommencer à vivre. Albertine n'était pas de celles qui restent prostrées : une tâche trop pressante était devant elle, l'éducation de ses quatre enfants, tâche dont chaque jour elle mesurait mieux l'intérêt et aussi les difficultés. Si les parents élèvent leurs enfants, a-t-on dit, ceux-ci le leur rendent bien. Que de vérité dans cette parole ! Aux prises avec les problèmes que lui posaient vingt fois par jour ces quatre natures très différentes et dont aucune ne lui ressemblait, elle se demandait souvent comment elle viendrait à bout de cette grande entreprise : faire de ces jeunes êtres plastiques, amorphes, que Dieu avait mis entre ses mains, des hommes et des femmes.

Les règles, les principes avaient bien moins d'utilité qu'elle ne croyait lorsque, il y avait à peine quelques années, elle allait avec une si belle confiance au-devant de ses devoirs de mère. Confiance faite surtout d'ignorance et d'inexpérience, songeait-

elle. A tout moment, la réalité infligeait quelque cinglant démenti aux théories qu'elle croyait le mieux assises. Elle était trop sincère, trop intelligente aussi, pour ne pas sentir que l'éducation, ce grand art, veut surtout, comme tous les arts, l'oubli de soi, c'est-à-dire l'humilité et l'amour. Aimer ses enfants non pas pour soi, mais pour eux ; aimer en eux l'image de ce que, bien conduits, ils pourront devenir : et ne pas trop les chicaner pour des détails. Oui ; mais qu'elle était faible en face de ce programme dont les résultats, à mettre tout au mieux, ne se constateraient qu'à lointaine échéance ! Elle était si impatiente ! Il lui semblait toujours qu'en intervenant à propos elle hâterait ces progrès qu'elle désirait tant. A d'autres heures, elle se jugeait absurde. Un jardinier laisse en paix ses boutures ; il ne les soulève pas à tout moment pour voir si, oui ou non, les racines se fortifient.

Louis, son fils aîné, était déjà un adolescent. De santé délicate, il avait surtout besoin d'être fortifié. Bien doué pour les études, surtout pour l'étude des sciences naturelles, qui sait s'il ne marcherait pas sur les traces de son grand-père de Saussure ? Cette pensée de voir son père renaître dans son fils était très douce au cœur d'Albertine. Mais il fallait beaucoup de doigté pour diriger ce garçon dont la nature était bien loin d'avoir la simplicité et l'allant qui caractérisaient celle d'Horace-Bénédict. Renfermé en lui-même, ombrageux, un peu triste, une réprimande trop vive le cabrait. Un professeur, au collège, lui infligeait-il une mauvaise note ? Ce professeur, pensait l'enfant, était injuste, il avait contre lui un parti pris manifeste... Louis chérissait sa mère et ne le lui disait pas. En tout il était l'opposé du petit Théodore, joyeux luron de douze ans, plus ami du jeu que du travail, et qui manquait ses examens avec la plus déconcertante sérénité. Tandis qu'un mot de reproche, mérité ou non, bouleversait Louis, les châtiments les plus sévères n'avaient guère de prise sur Théodore. Tout glissait sur lui ; on ne savait comment l'atteindre.

Etant donnée la plus grande complexité — ou complication — de la nature féminine, Albertine trouvait sa tâche, en ce qui concernait ses filles, plus difficile encore. Non pas il est vrai à l'égard de la petite Suzanne, très douce, un peu faible, qui avait surtout besoin d'être stimulée, mais ne donnait pas grand souci. Il en allait autrement de l'aînée, qui portait comme sa mère le nom d'Albertine. Mme Necker ne voyait pas sans inquiétude certains défauts, orgueil, égoïsme, grandir de jour en jour chez cette fillette de quinze ans.

Ces défauts, comment réussir à les extirper ? Il y fallait, de toute nécessité, le concours de l'enfant. Mais c'est ce concours, précisément, qu'il était difficile d'obtenir. En se reportant à sa propre enfance, Mme Necker croyait se souvenir que le désir d'améliorer son caractère ne lui serait peut-être jamais venu sans un autre désir bien plus vif, celui d'obtenir l'approbation de ses parents, surtout l'approbation de son père. Son excellent mari n'avait sans doute jamais songé à inspirer pareil désir à ses enfants. Elle-même... Que ne savait-elle offrir à sa fille un exemple plus entraînant ! Assurément, ces défauts qui risquaient de compromettre le bonheur futur de cette petite, et qui l'empêchaient déjà d'être tout à fait heureuse, elle-même devait s'en accuser pour une grande part. Que faire ? User peut-être d'une plus complète franchise, avouer à l'enfant ses perplexités, se confesser à elle ? Mais elle y perdrait son prestige, pensait-elle son autorité en souffrirait. Or, en éducation, de quel prix inestimable n'est pas l'autorité !

Autre chose encore : Mme Necker, ne l'oublions pas, était Genevoise. Elle souffrait de cette retenue, de cette difficulté à exprimer un sentiment intime qui donnent aux Genevois plus de ressemblance avec les Anglo-Saxons qu'avec les Français dont cependant ils parlent la langue. Pudeur ? Timidité plutôt, soupirait-elle, et timidité qu'il faudrait savoir vaincre avant de prétendre réformer autrui. Par écrit il lui serait peut-être moins difficile de s'expliquer que dans une conversation

où l'on se regarde les yeux dans les yeux. La plume, dès sa petite enfance, avait été son amie. Et puis, en écrivant, on dirige mieux sa pensée, on choisit mieux ses mots, on évite ceux qui blesseraient l'amour-propre... L'idée était bonne ; elle écrirait, si bizarre que pût paraître le procédé à la petite Albertine.

Après avoir donné quelques instants encore à la réflexion, elle s'assied à son petit secrétaire, profitant d'une de ces heures de la matinée où la maison est plus tranquille et l'esprit plus lucide :

Ne sois pas étonnée, ma chère Albertine, de recevoir une lettre de moi. Toujours et tendrement occupée de toi, de ton bonheur, de ton caractère, de ton avenir, il est impossible que je n'aie pas beaucoup de choses à te dire. L'émotion que j'ai le malheur d'éprouver en traitant des sujets d'un si grand intérêt, me fait redouter les conversations, et m'empêche souvent de les diriger comme je le voudrais. Je prends donc le parti de t'écrire, ma chère petite ; ce moyen plus calme est aussi plus durable, et peut-être désireras-tu quelquefois relire les avis que me dicte mon cœur.

Tu es dans l'âge où la raison nous éclaire déjà, où l'on désire se bien conduire, se corriger de ses défauts, et où ils ne sont point encore assez enracinés pour que cette tâche soit difficile. Il n'est point de grand défaut avec de la bonté, une véracité parfaite dans le caractère, de la tendresse pour ses parents et d'excellents sentiments religieux. Tu as tout cela, ma chère enfant ; je te rends avec joie cette justice ; et avec cela il n'est rien que l'on ne puisse entreprendre et rien à quoi on ne puisse réussir. A toi seule, et à plus forte raison, à nous deux il sera sans doute accordé d'effacer les taches légères de ton caractère. Mais pour cela il faut d'abord les bien connaître et que nos amours-propres — car le mien y est bien plus compromis que le tien, et je dois, ayant dirigé ton éducation, me reprocher tes défauts — ne cherchent pas à les dissimuler lorsqu'elles nous seront bien connues. Il ne faudra qu'une volonté ferme et constante de ta part à les effacer, et de la mienne à ne rien te passer qui y ait rapport, pour que nous en venions à bout.

Le premier de ces défauts, qui je l'avoue vient souvent d'inattention et de trop de promptitude à céder à tes premiers mouvements, est un trop grand attachement à tes propres convenances. Tu ne

souffres que difficilement ce qui les contrarie, et cependant, comme ces petites contradictions reviennent sans cesse, il est de la plus grande nécessité de s'y accoutumer. La facilité à les faire céder à celles des autres sans résistance et sans se faire valoir est ce qu'on nomme la douceur : qualité précieuse qui ôte toutes les épines de la vie, qui est d'un usage plus habituel que la bonté même, qui contribue extrêmement au bonheur de ceux qui vivent avec nous, et plus encore au nôtre ; puisqu'elle maintient dans l'âme cette disposition calme qui seule rend heureux. Lorsque la douceur est accompagnée de ce mouvement animé qui nous fait percevoir les désirs des autres, puis va au-devant de ce qui peut leur faire plaisir, et loin de montrer qu'on leur fait un sacrifice, a l'air de les remercier de ce qu'ils veulent bien recevoir quelque chose de nous, elle est une qualité adorable, irrésistible, qui est sûre de produire les sentiments les plus tendres, et qui trouve tout de suite sa récompense dans l'heureuse disposition où elle laisse notre propre cœur.

Ici, la mère pose sa plume et réfléchit un moment. L'enfant ne va-t-elle pas trouver qu'on lui en demande trop ? Au lieu de la stimuler, un si bel idéal ne risque-t-il pas de décourager son effort ? Après quelques minutes de méditation, elle continue :

Chère Albertine, ce n'est pas par une qualité active qu'on peut espérer commencer. Seule une longue habitude de réprimer ces mouvements personnels nous les fait oublier assez complètement pour pouvoir acquérir cette grâce obligeante que peut-être tu posséderas une fois. Hélas ! tu es bien loin de là ! Quand je suis forcée de te demander le moindre dérangement dans tes heures de récréation, ce que je fais toujours avec peine, je puis dire avec une sorte de timidité qui vient de ma crainte excessive de te contrarier, tu m'en punis en faisant la chose incomplètement, ou de mauvaise grâce, ou après une lutte odieuse pour moi. J'ai renoncé à jouir de ton talent de musique hors des heures de tes leçons ; souvent, lorsque j'aurais du plaisir à t'entendre, lorsque le bruit et les paroles des autres me fatiguent, j'y ai renoncé parce que dix fois j'ai souffert à cette occasion, parce que je ne suis jamais sûre que tu ne me blesseras pas... Te dirai-je que j'aurais peut-être quelque droit à jouir de tes talents ? Non, tu le sais trop bien. D'ailleurs, ce n'est pas pour moi que je parle ; je renoncerais à toute jouissance, que je ne consentirais pas à te voir privée de cette première qualité d'une femme, la *douceur*.

Ici, nouvelle pause. Ne soyons pas rude en parlant de douceur... Il faut trouver le moyen de ne pas blesser en disant la vérité, mais cette vérité, il faut la dire pourtant. On ne mérite pas d'être mère si on se dérobe à pareil devoir. Que de choses peuvent dépendre, dans l'avenir, du plus ou moins de courage que l'on a de parler franc à un moment donné ! La plume recommence à courir, sans hésitations cette fois :

La douceur ! Hélas ! entrerai-je dans d'autres détails pour te montrer que tu en manques ? De tes frères, de ta sœur, des domestiques, qui ne se lèverait pas en témoignage ? Chère enfant, je ne veux pas t'humilier, te décourager, au contraire. Je te l'ai dit en commençant : il y a là dedans beaucoup d'irréflexion. Si avant de commencer cette résistance aux désirs des autres, ou ces plaintes amères de ce qu'ils ne font pas pour toi, tu te disais : *Ceci est de la personnalité, ceci est causé par la préférence que je donne à mes convenances sur celles des autres*, tu aurais honte de ce mouvement et tu le réprimerais. L'idée du plaisir que tu leur ferais en cédant, celle bien douce qu'ils t'en sauraient gré, qu'ils t'en aimeraient davantage, se présenterait à toi ; et bientôt ton âme, accoutumée aux jouissances de la bienveillance, laisserait de côté celles de la personnalité. Ne sent-on pas soi-même à l'instant ce regret, cette tristesse de l'avoir emporté, cette sécheresse de cœur, quand on n'a rien fait pour les autres ? On a besoin de se distraire de cette impression pénible, et on a écarté tous ceux qui pourraient vous fournir des distractions.

Chère Albertine, ce n'est d'abord que par une observation minutieuse de toi-même, en te gouvernant toi-même d'une main sûre, que tu te corrigeras du manque de douceur. Il est de mon devoir de t'aider là dedans, et je le ferai ; mais que pourrais-je seule que m'ébranler moi-même, que me faire du mal dans une lutte à laquelle mes forces ne suffiraient pas si ton intention à toi n'y est pas tout entière ? Au nom du ciel, qu'elle y soit ! Aide-toi des sentiments religieux ; de cet examen journalier que j'espérais que tu ferais de toi-même. Bientôt la religion, après t'avoir aidée à te réprimer, remplira ton âme d'un esprit de douceur ; et sans effort, de toi-même, tu iras au-devant de mes vœux.

Tu ne sais pas comme il m'est douloureux de t'affliger, quelles larmes je verse en t'écrivant ; mais je te dois de t'éclairer sur toi-même. Ce n'est pas seulement pour t'instruire, pour te parer de talents, de connaissances, que je suis ta mère. C'est pour pénétrer

jusqu'au fond de ton cœur et en arracher les défauts ; c'est pour cultiver et mettre au grand jour les qualités qui y existent et que ces défauts offusquent.

Après avoir reproché à sa fille la manière peu amicale dont elle se comporte souvent à l'égard de son frère Louis, la mère continue :

Pourquoi se mettre en opposition, pourquoi ne pas se faire valoir l'un l'autre ? Louis est-il jaloux de tes succès ? Peux-tu l'être des siens ? Pourquoi ne profites-tu pas de sa bonté, ne jouis-tu pas de son amitié qui existe, et qu'avec quelques soins tu rendrais certainement tendre ? Ne vois-tu pas que tu gagnerais en bonheur bien plus que tu ne perdrais en gaîté en supprimant des plaisanteries qui finissent toujours mal parce que Louis est gauche à y répondre ? Tu le mets mal à son aise avec lui-même et vis-à-vis des autres, il en prend un peu d'irritation contre toi, et à la longue ces choses-là altèrent l'amitié et nuisent au bonheur.

Combien tu as plus de torts à l'égard de Suzanne ! Tu l'humilies habituellement sur les choses qui lui font le plus de peine à elle-même, sur son manque de mémoire, sa difficulté à retenir, sa lenteur. Hélas ! elle les sent bien assez. Elle s'attriste souvent de voir que son instruction n'avance pas suffisamment. Ses maux de tête qu'elle dissimule pour qu'ils ne soient pas un prétexte de retard lui rendent tout plus difficile et répandent souvent un nuage sur son existence. Outre cela, tu l'opprimes, tu l'humilies, et je crains souvent que cette pauvre enfant pleine de zèle et de douceur ne soit pas heureuse. Quelquefois aussi je crains que son caractère ne s'aigrisse, et alors quels reproches n'aurions-nous pas à nous faire ! Car je m'en fais aussi de ne pas la soutenir assez. Ton père lui-même m'en a fait qui m'ont bien affligée. Suzanne est aimante et zélée, elle pourrait être aimable si, bien souvent, tu n'arrêtais pas l'expression de ses sentiments par des plaisanteries qui la déconcertent. Est-ce là la conduite de la vraie supériorité ? Celle-ci ne consiste-t-elle pas plutôt à voiler les défauts des autres qu'à les faire ressortir d'une manière piquante ? Je te demande donc en grâce premièrement de demander à Suzanne beaucoup moins de petits services, ce que tu fais souvent assez impérieusement, et ce qui devient une source d'altercations et d'aigreur ; ensuite, de ne plus lui faire une seule plaisanterie sur ses défauts, ou bien, si tu lui en fais une, que le fond en soit tout obligeant pour elle, et ne roule que sur ses qualités.

Ensuite, que tu m'aides par tous les moyens possibles à la rendre heureuse, à la relever à ses propres yeux et aux yeux des autres. Enfin, d'avoir pour elle cette tendresse un peu maternelle et charmante d'une sœur aînée dont nous vîmes l'autre jour un exemple intéressant dans Louise Saladin. Tu joues du clavecin bien mieux que Louise, et cependant combien j'enviais sa mère ! Que de talents j'aurais donnés pour cette tendre union entre mes filles !

. . . .

Il y a un argument que la mère hésite à faire valoir : celui d'un mariage possible, et des qualités qui, dans une jeune fille, fixent le choix d'un homme de valeur. Elle n'aime guère à aborder ce sujet-là ; cependant, il importe de ne négliger aucune chance de réussite.

Il ne faut pas se le dissimuler, poursuit-elle, la vocation naturelle des femmes est le mariage. On peut être heureuse hors de ce lien, et si tu ne le prends pas j'espère que tu en feras l'expérience ; mais on a une existence plus complète, plus utile, moins sujette à déchoir, quand on a uni son sort à celui d'un honnête homme et qu'on le rend heureux. Crois-tu de bonne foi que ce qui détermine le choix de cet homme ne soit pas la certitude d'un intérieur doux et paisible ? Crois-tu que tous les talents du monde vaillent à la longue l'idée d'une douce paix, et cette idée la donneras-tu si on te croit hautaine et impérieuse d'après le ton que tu as avec tes frères et ta sœur ? Si tu étais capable de dissimulation, je te dirais de cacher ce défaut avec le plus grand soin. Heureusement, tu n'en es pas capable ; et le seul moyen que tu aies de cacher un défaut, c'est de le chasser de ton cœur.

Je te conjure donc de le faire, mon enfant. Ce ne sera pas difficile : il n'est point profond, c'est plus une mauvaise habitude qu'un mauvais sentiment. Tu es bonne, tu aimes ta famille. Ecoute plus souvent ton cœur, avoue des torts légers, supporte quelques contrariétés, surmonte quelques répugnances. Avec cela et tes aimables qualités, avec ce cœur bon dans le fond qui perce souvent à travers tout le reste, tu te feras chérir des autres comme de moi. Hélas ! je ne me reproche que de trop t'aimer, et avec moins d'indulgence tout ceci n'eût pas été nécessaire. N'en fais pas pour moi un sujet éternel de remords, mon enfant, ma fille chérie ; et en te corrigeant

toi-même de tes défauts, lave-moi du seul reproche que je puisse me faire vis-à-vis de toi.

Cette lettre a été écrite pendant ton séjour à Genthod, à plusieurs reprises, et après une conversation où j'ai vu que ton père commençait à s'alarmer sur ces mêmes défauts. Je ne lui communique pas le moyen dont je me sers ; cache bien cette lettre et ne m'en parle pas, je crains trop les émotions. Relis-la à ta première communion, et qu'elle soit le sujet d'un sévère examen.

Je ne veux pas troubler le plaisir du retour en te donnant ceci tout de suite. Je te le remettrai à la première occasion nécessaire. Puisse-t-elle ne pas se présenter !

Peut-être n'y a-t-il pas de mère consciente de la grandeur de sa mission qui n'ait passé par des perplexités analogues à celles de Mme Necker au moment où elle fermait et cachetait sa lettre. Le cœur de la rieuse adolescente à qui elle se proposait de remettre ces lignes écrites en pesant chaque mot et en versant des larmes en serait-il touché ? Avant d'écrire, la mère avait prié. Elle pria encore après avoir écrit. Jamais elle n'avait senti pareillement de quelle nécessité absolue lui était le secours de Dieu pour accomplir sa tâche, et la vanité du pauvre effort humain en face de cette entreprise immense : « élever » véritablement un enfant.

CHAPITRE X

Sous l'impression de la lettre que nous venons de lire, ne pensons pas que le ton qui régnait dans la famille Necker fût d'un sérieux trop soutenu et d'une constante austérité. Mme Necker discernait d'un œil très sûr les défauts de ses enfants ; elle les eût voulus parfaits, et en maintes occasions elle constatait avec chagrin combien ils étaient loin de cette perfection rêvée, sans même avoir, comme elle l'avait à leur âge, l'ambition de l'atteindre jamais. Moins exigeant pour sa progéniture, le père avait aussi moins de peine à prendre son parti de ce que ses enfants n'étaient que des enfants comme tous les autres. Sa femme, pensait-il, habitait les sommets : elle admettait difficilement que tous les poumons ne fussent pas faits pour respirer cet air-là. Leurs enfants étaient droits et honnêtes, tous quatre avaient bon cœur. Leurs défauts s'atténueraient peu à peu, ils finiraient par disparaître, et tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Sans donner complètement raison à ce commode optimisme, Mme Necker ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre qu'elle était un peu trop sévère. Nombreux étaient les jours où elle mettait de côté, joyeusement, son rôle d'éducatrice pour se faire l'amie et presque la camarade de ses enfants. A trente et quelques années elle était assez jeune pour y aller de tout son cœur sans le moindre effort. Belles promenades, jeux, charades, comédies, égayaient les vacances et les heures

de récréation. Un des plus grands plaisirs était les courses en famille au château de Coppet, quand les vicissitudes de la vie politique y ramenaient contre son gré Mme de Staël. La plus étroite intimité régnait maintenant entre les deux cousines, et rien ne subsistait des légers nuages qui parfois s'étaient élevés entre elles au début de leurs relations. Entourée comme elle l'était d'hommes d'esprit, la châtelaine de Coppet ne pouvait néanmoins se passer longtemps de cette amie si différente d'elle-même, mais en qui elle reconnaissait une égale. Moins d'éclat, sans doute, moins de puissance de vie ; mais une plus ferme raison, et plus de vraie force de volonté enveloppées de ce charme féminin, de cette grâce souveraine que *Corinne* n'avait jamais eus.

Quant à Mme Necker, elle admirait de toute son âme les dons magnifiques de sa cousine ; mais surtout, en la connaissant mieux, elle avait appris à la chérir. « Tout vient du cœur chez elle, même la pensée », avait-elle coutume de dire à ceux qui lui parlaient de Mme de Staël ; ou encore : « rien de ce qui vient d'elle ne peut être comparé à elle-même ».

Aussi pour la mère comme pour les enfants la fête était grande les jours — et ces jours revenaient souvent — où le cocher du « grand Necker », sautant à bas de son siège, sonnait à leur porte, apportant une invitation. On partait joyeusement pour passer la journée à Coppet, ou la semaine si les collégiens étaient en vacances. Parfois on versait en route, au grand amusement des jeunes voyageurs. C'est ce qui arriva un soir d'automne où les chemins étaient rendus glissants par la pluie. Ecoutons Mme Necker nous conter l'aventure : nous y verrons sa cousine au naturel.

« Aucun de nous ne se fit de mal, mais on perdit du temps à relever la voiture, et il était tard quand nous arrivâmes. Nous trouvâmes Mme de Staël seule au salon. Elle était assez inquiète de nous ; mais lorsque je commençai à lui raconter notre accident, elle m'interrompit tout à coup pour me demander : — Comment

êtes-vous venus ? — Dans la voiture de votre père. — Oui, je le sais ; mais qui est-ce qui vous menait ? — Eh ! mais, son cocher, sans doute. — Comment, son cocher, Richel ? — Oui, Richel. — Ah ! bon Dieu, s'écria-t-elle, il aurait pu verser mon père ! Aussitôt elle s'élance sur la sonnette, ordonnant qu'on fasse venir Richel. Richel dételait ; il fallut attendre.

» Pendant ce temps, Mme de Staël, en proie à la plus violente agitation, parcourait à grands pas la chambre. — Quoi ! mon père, mon pauvre père, disait-elle, on l'aurait versé ! A votre âge, à celui de vos enfants, ce n'est rien ; mais avec sa taille, sa grosse taille !... dans un fossé, et il aurait pu y rester longtemps ; et il aurait appelé, appelé inutilement peut-être... Alors, vaincue par son émotion, elle était obligée de s'arrêter, jusqu'à ce que la colère lui eût redonné des forces.

» Enfin, Richel entre. J'étais extrêmement curieuse d'entendre ce qu'elle lui dirait, parce que chez cette personne, ordinairement très indulgente avec ses gens, un sentiment si vif devait s'exhaler de la manière la plus originale. Elle s'avance vers lui avec solennité, et d'une voix d'abord étouffée, mais qui grossissait peu à peu et finit par de grands éclats : — Richel, vous a-t-on dit que j'avais de l'esprit ? — L'homme ouvre de grands yeux. — Savez-vous que j'ai de l'esprit, vous dis-je ? — L'homme reste encore muet. — Apprenez donc que j'ai de l'esprit, beaucoup d'esprit, prodigieusement d'esprit ; eh ! bien, tout l'esprit que j'ai, je l'emploierai à vous faire passer le reste de vos jours dans un cachot, si jamais vous versez mon père.

» J'ai souvent, par la suite, continue Mme Necker, essayé de l'amuser en lui peignant cette scène dans laquelle elle menaçait un cocher de son esprit. Mais elle, si facile à égayer à ses propres dépens, n'a jamais pu seulement songer à cette aventure sans être de nouveau saisie par la colère et l'émotion. — Et de quoi, obtenais-je d'elle tout au plus, de quoi voulez-vous donc que je le menace, si ce n'est de mon pauvre esprit ? »

*
* *

Ces visites à Coppet étaient pour Mme Necker une joie du cœur, et aussi un grand, un immense plaisir de l'ordre intellectuel. Au milieu des amis de sa cousine, elle s'épanouissait; elle avait l'impression d'une plongée dans l'atmosphère qui lui convenait, l'impression d'avoir trouvé la patrie de son esprit. Narbonne, Talleyrand, Schlegel, Sismondi, Benjamin Constant, n'étaient pas moins sensibles à l'étendue et à la hauteur de sa pensée qu'au charme de sa beauté. Elle-même ressentait cette griserie légère que procure une causerie nuancée et brillante entre hommes et femmes d'intelligence supérieure. Combien on souhaiterait que les murs du grand salon de Coppet aient eu le pouvoir de conserver, pour nous les restituer, quelques échos de ces joutes de l'esprit ! Ecoutons du moins ce qu'un des familiers de Coppet, Pictet de Rochemont, nous dit de la place que tenait Mme Necker de Saussure dans ce monde si brillant :

« Depuis longtemps elle aurait acquis une grande et juste célébrité si elle n'eût mis à s'effacer autant de soin qu'on en met d'ordinaire à paraître. Fortement pénétrée de cette idée que les femmes doivent se renfermer dans les devoirs de leur carrière naturelle, et qu'elles perdent en bonheur ce qu'elles gagnent en illustration, Mme Necker a redouté l'éclat et fui la renommée.

» En présence de Mme de Staël, elle n'a jamais eu d'infériorité. Les genres étaient différents, les forces étaient égales. Rien de plus admirable à la fois et de plus piquant, pour ceux qui avaient le bonheur d'y être admis, que ces conversations dans lesquelles les deux cousines déployaient tour à tour et faisaient réciproquement valoir leur esprit en discutant les sujets les plus intéressants. Mme de Staël prenait d'ordinaire l'attaque et toujours sans projet, ne sachant jamais ce qu'elle allait dire, mais disant toujours le mieux possible, et augmentant la vivacité quand le sujet y prêtait, à mesure que la raison, le sang-froid et la

parfaite justesse de Mme Necker rendaient plus nécessaire le développement des grands moyens. Mais alors Mme Necker s'animait, elle aussi, évoquait les ressources d'une dialectique serrée et d'une raison supérieure. C'était un combat corps à corps où les coups pressés et rapides se succédaient sans intervalles. Si d'un côté le feu de l'esprit jaillissait avec plus d'abondance, de l'autre une argumentation plus ferme en contenait les écarts. Le plus souvent une saillie imprévue terminait en gaîté une discussion vive et profonde.

» Aucun sujet n'était étranger aux deux amies, et, en émulation l'une de l'autre, elles se plaisaient à entrer dans les idées, à analyser les théories, à mettre en action toutes leurs facultés morales. Si Mme de Staël s'engageait dans une fausse voie, sa cousine ne lui faisait point de grâce, elle ne lui passait pas un sophisme, pas un raisonnement hasardé : il n'y avait adresse qui tînt, il fallait en venir à reconnaître qu'on avait fait fausse route, et cet aveu se faisait toujours avec une candeur pleine de charme. Entraînée par son imagination, Mme de Staël se laissait jeter quelquefois par l'opposition même dans une sorte d'exagération qu'aurait démentie son jugement plus calme. Usant de sa miraculeuse facilité d'expression et de ses inépuisables moyens, elle jouait de la conversation et parlait pour la galerie. Mme Necker jamais. Les yeux fixés sur le véritable point de la question, ne donnant rien à l'effet, dédaignant un succès d'amour-propre, ne se détournant point de la ligne du vrai par la gaîté à laquelle pourtant elle se prêtait en passant, elle arrivait toujours à un résultat qui était celui de la raison.

» Mme de Staël rendait hommage à cet ascendant. Il est bien vrai que ses défaites lui valaient des victoires, mais elle ne se montrait jamais plus gaie que quand elle avait été battue ; elle semblait redoubler de tendresse comme d'admiration envers cette personne qui était à sa hauteur pour l'esprit et qui lui en imposait par le caractère. Et qu'on ne se représente pas qu'il y eût dans la conversation de Mme Necker une teinte ou seule-

ment une nuance de sérieux de trop. Avec un tact parfait et une merveilleuse flexibilité de talent, elle prenait toujours le ton de la chose, et se mettait d'accord pour la plaisanterie sans jamais sacrifier à celle-ci le moindre argument. »

Un autre habitué du salon de Coppet, Doudan, parle, lui aussi, de la passion sérieuse, exempte de toute aigreur et qui excitait fortement l'intérêt, que mettait Mme Necker dans les discussions. « On se sentait bientôt à l'aise auprès d'elle, dit-il, à voir l'extrême intérêt que les pensées des autres et leurs impressions lui inspiraient ; si, pendant qu'on causait autour d'elle, elle tombait tout à coup dans la rêverie, c'est qu'un mot dit en passant l'avait saisie, et elle sortait de cette apparente distraction en étendant et fécondant ce qui avait passé inaperçu. C'est un grand charme que la curiosité bienveillante pour les idées d'autrui ; elle excite à penser, et c'est par là seulement que la conversation devient réellement un plaisir. Mme Necker cherchait à se mettre en accord avec les autres, à nouer tous les fils épars, pour ainsi dire, à concilier tout dans la vérité. Cependant cette disposition était compensée par une indomptable franchise ; dès que, de près ou de loin, les questions prenaient à ses yeux une importance morale, aucune puissance humaine ne l'eût empêchée de soutenir ce qu'elle croyait ; mais, à travers cette véhémence, les sentiments bienveillants restaient inébranlables, et nulle amertume contre les personnes ne se mêlait à cet entraînement pour la vérité. »

Il est superflu de le dire, Mme Necker n'éprouvait pas une égale sympathie pour tous les hommes distingués qui gravitaient autour de sa cousine. Quelques-uns même lui étaient franchement antipathiques, tel ce Benjamin Constant dont Mme de Staël goûtait l'esprit si peu semblable au sien, au point de ne plus pouvoir se passer de sa société. Mme Necker, au contraire, éprouvait pour le Vaudois aux cheveux roux, malgré l'étendue et l'originalité de son intelligence, une sorte de répulsion que Benjamin lui rendait avec usure. D'une manière générale,

Constant n'aimait guère les Genevois ; moins encore les Genevoises, surtout pas les Genevoises lettrées, qu'il rangeait sommairement dans la catégorie des pédantes. A l'égard de certaines d'entre elles, il se montrait d'une injustice flagrante, comme en témoigne ce jugement sur Mme Necker-de Saussure consigné dans son *Journal intime* : « Elle ne voit dans les autres que le plus ou moins d'attention qu'ils font à elle. C'est une personne divertissante à oublier par l'étonnement et la colère que cet oubli lui cause... Néanmoins, cela ne la rend pas ridicule, parce qu'elle a un caractère noble quoique personnel, un esprit fin quoique alambiqué, et une figure distinguée quoique flétrie... »

Appréciation dépourvue d'aménité, qui fait comprendre qu'entre Mme Necker et Benjamin Constant les escarmouches ne devaient pas être rares.

Il en allait tout autrement avec Mathieu de Montmorency, le doux Mathieu, comme on l'appelait parmi ses intimes. Au début de leurs relations, il avait été, comme tant d'autres, fort épris de Mme de Staël ; mais devenu bon chrétien et catholique dévot, il s'efforçait de ne plus voir en elle, malgré « l'étincelle cachée sous la cendre » qu'il avouait lui-même, qu'une âme très chère à gagner pour le ciel ; nous pourrions dire une ouaille à ramener au bercail. Comme le prouve leur correspondance, le grand seigneur français catholique, et la Genevoise huguenote se trouvaient parfaitement d'accord pour travailler ensemble sur le terrain d'un christianisme authentique et d'une commune amitié. Réfugié pendant la révolution à Gléresse, sur le lac de Bienne, Mathieu écrivait à Mme Necker :

« Vous surtout, vous, la seule personne avec qui je puisse toujours penser tout haut sur notre amie, soit pour détailler ses qualités précieuses du cœur et de l'esprit, que vous êtes si digne d'apprécier par sympathie, soit par hasard lorsqu'un regret vient nous affliger en commun... » ou encore :

« Oui, vous avez raison ; il n'y a que nous deux qui sachions bien la comprendre et l'apprécier ; aussi je vous l'ai dit souvent,

il n'y a que vous avec qui je puisse parler d'elle tout à fait. »

Ensemble, ils s'efforçaient d'écarter les dangers, d'éloigner s'il était possible leur impétueuse amie des sentiers peu sûrs où l'engageait sans cesse sa généreuse imprudence, aussi bien en politique qu'en ce qui concernait sa vie sentimentale. Le résultat, par malheur, ne répondait guère à toute la peine qu'ils se donnaient. En vain ces vrais amis mettaient tout en œuvre pour défendre leur amie contre elle-même : qui prêta jamais l'oreille aux conseils de la sagesse quand la passion a parlé ? Mme de Staël en était plus incapable que toute autre femme. Son cœur était touché de la sollicitude de Mathieu de Montmorency, plus encore de la sollicitude de sa cousine, parce qu'elle la chérissait davantage. Elle n'en suivait pas moins sa voie, insoucieuse des précipices où cette voie aboutissait.

Les orages qui bouleversaient son existence ne l'empêchaient cependant pas de prendre part, très tendrement, à tout ce qui touchait son amie, en particulier aux embarras financiers où la révolution l'avait jetée avec tous les siens. Comment lui venir en aide ? Peut-être pourrait-on obtenir pour Jacques Necker, qui avait su acquérir une vraie compétence en matière de sciences naturelles, un poste rémunérateur à Paris ? Elle s'y employait de tout son pouvoir. En attendant, pourquoi sa cousine ne se mettrait-elle pas à écrire ? Le travail intellectuel serait un puissant intérêt pour elle, en même temps qu'il apporterait quelques ressources au ménage. Albertine en était certes capable, avec son intelligence si brillante et sa forte culture. Pourquoi, pensait Mme de Staël, Albertine n'essaierait-elle pas, pour commencer, de quelque traduction ? Faire passer dans sa propre langue la pensée d'un écrivain étranger est un exercice des plus profitables à qui ambitionne d'écrire. Mme Necker savait plusieurs langues, sinon pour les parler, du moins pour en bien saisir l'esprit. Schlegel ne demanderait pas mieux que de l'aider au besoin. Le magister qui sommeille en tout Allemand serait enchanté, Mme de Staël en était sûre, d'exercer ses talents

pédagogiques sur une élève de cette qualité. On pourrait aussi compter sur leur vieil ami Bonstetten, avec qui Mme Necker n'en finissait pas de discuter éducation, sujet qui les passionnait l'un et l'autre. Si jamais sa cousine consentait à mettre noir sur blanc les observations ingénieuses et fines qu'elle avait faites sur ses enfants et sur les enfants de ses amis, nul doute que pour les rédiger avec méthode Bonstetten, auteur lui-même d'un gros livre sur *L'Imagination*, ne lui fût d'un précieux secours.

— Vous ne vous doutez pas, chère amie, continuait Mme de Staël, de l'admiration que, sans y penser, vous avez su inspirer à ce vieux Bonstetten, si jeune d'esprit et de cœur à quatre-vingts ans... Hier encore ne me disait-il pas, tout glorieux :

— J'ai passé ce matin une bonne heure avec Mme Necker. Quel excellent esprit que cette femme délicieuse ! Je lui ai communiqué mon manuscrit ; elle m'en a fait quelques critiques fort pertinentes dont je ne manquerai pas de tenir compte. Mais dans l'ensemble elle s'en déclare satisfaite, ce qui me comble de joie...

— Ecrire... répondait Mme Necker, rêveuse. Si j'avais vos dons, j'essaierais peut-être. Même sans vos dons, je vous avoue qu'il m'est arrivé d'y penser.

Ainsi devisaient les deux cousines aux heures de tête à tête, en suivant bras dessus, bras dessous les allées du parc où Mme Necker aimait à entraîner son amie ; ou bien dans leurs promenades sur la grève, le soir, quand Mme de Staël n'était pas trop tyrannisée par le souvenir du ruisseau de la rue du Bac pour devenir insensible à la féerie du soleil s'abîmant, à l'occident, dans la gloire empourprée des nuages.

Car toute la journée ne se passait pas, à Coppet, en discussions brillantes entre Mme de Staël, ses hôtes à demeure et ses hôtes de passage. Mieux encore que ces passes d'armes, Mme Necker aimait les causeries à deux qui lui donnaient l'occasion de catéchiser gentiment sa cousine, de lui rappeler, peut-être, le conseil qu'elle en avait reçu au moment de son mariage : « Si

vous avez du bonheur, ayez soin de le conserver. Retenez votre imagination dans sa première route. Heureuse et trois fois heureuse celle qui n'a qu'un souvenir dans sa vie ! »

« Si vous avez du bonheur... » En avait-elle ? Ah ! oui, un bonheur fait de volontaire sagesse, et d'affection solide pour le loyal compagnon de sa vie depuis déjà seize années, pour le père de ses enfants. Auprès de pareils titres à son affection, que pesaient les plaisirs de l'intelligence qu'elle trouvait ici, à Coppet, et que certes elle savait goûter, tout en les mettant à leur rang ? Aussi son mérite n'était pas grand, pensait-elle, d'avoir su conserver son bonheur... D'autant moins que le vagabondage sentimental n'avait jamais été pour elle une tentation. Dès le début de son mariage elle l'avait compris : le bonheur véritable est celui que l'on donne, bien plus que celui qu'on reçoit. Aujourd'hui, avec ses quatre enfants et l'inébranlable affection de son Jacques, elle était moins portée que jamais à se laisser éblouir par les mirages de l'amour-passion. Pourtant, ces mirages, elle comprenait, tout en le déplorant, que Germaine ne leur eût pas résisté. Cette fougue qu'avait sa cousine et qu'elle-même ignorait, cette incroyable puissance vitale, exerçaient sur les autres, et sur Germaine la première, un irrésistible entraînement. Douée de ce pouvoir de séduction plus dangereux pour celle qui le possède que pour ceux qui le subissent, aurait-elle été capable, elle-même, de « retenir son imagination dans sa première route ? » Sans doute il ne fallait pas approuver Germaine ; mais il fallait lui pardonner beaucoup, il fallait lui pardonner presque tout. Et il fallait aussi la plaindre : elle avait tant souffert ! Elle souffrait tant ! Peu importe que ce fût ou non par sa faute. « Jamais, avait-elle chuchoté dans une heure d'abandon à l'oreille de son amie, jamais je n'ai été aimée comme j'aime. » C'était vrai. Toujours elle avait donné bien plus, cent fois plus qu'elle n'avait reçu...

*
* *

A pas lents, les deux jeunes femmes regagnaient le château. De Nyon, de Genève, de Morges et même de Lausanne les équipages commençaient d'arriver, car il y avait, ce soir-là, représentation théâtrale. On jouerait une petite comédie, *Le Capitaine Kernadec*, que Mme de Staël avait écrite pour divertir la jeunesse, son fils Auguste, les enfants Necker, et en s'y amusant elle-même de tout son cœur. Ensuite, on interpréterait quelques scènes de *Phèdre*...

Perdue au milieu des spectateurs, Mme Necker ne se lassait pas d'admirer sa cousine. « Elle n'avait pas sans doute un talent d'artiste, devait-elle dire plus tard en se reportant à ces belles soirées, mais son jeu était spirituel et pathétique au dernier point ; elle faisait verser beaucoup de larmes, et la vérité de son expression remuait le fond du cœur. Sa troupe était électrisée par elle, un assemblage un peu hétérogène se mettait en harmonie sous son influence ; et de même que dans la conversation elle faisait de tous ses interlocuteurs des gens d'esprit, sur son petit théâtre elle changeait en héros tous ses amis... Elle repoussait souvent dans l'ombre ces mots fameux qui sont regardés comme l'épreuve du talent, et puis elle relevait avec tant d'éclat telle autre expression jusqu'alors peu remarquée, qu'elle la faisait paraître sublime. S'éloignant à chaque instant par là des routines théâtrales, elle trouvait moyen d'être originale avec ce que tout le monde savait par cœur. »[1]

[1] Notice sur le caractère et les écrits de Mme de Staël.

CHAPITRE XI

Mme de Staël, à ce moment-là, semblait prendre plaisir à irriter le premier Consul, et la tâche n'était pas facile, pour ses amis, de parer à ses nombreuses imprudences. Elle avait poussé son père à faire paraître ses *Dernières vues de politique et de finances*, sorte de réquisitoire contre Bonaparte ; elle-même venait de publier *Delphine*, qui peut-être déplaisait plus encore au dictateur. Il était en train de faire la guerre aux Anglais, que Mme de Staël portait aux nues ; il venait de signer le Concordat, et Mme de Staël semblait lui répondre par une véhémente apologie du protestantisme, du divorce et des droits de la passion.

Montmorency, dans des lettres éplorées, faisait part à Mme Necker de ses craintes à propos des dangers auxquels il voyait leur amie s'exposer pour des causes que lui-même était loin d'approuver. Celle-ci, hors d'état de supporter plus longtemps son exil, venait, par un coup d'audace, de s'établir à Mafliers, à dix lieues de Paris, dans le voisinage de son amie Mme Récamier. Bientôt l'ordre l'y atteignait d'avoir à repartir dans les vingt-quatre heures. C'est alors que sur le conseil de ses meilleurs amis, sur celui de son père lui-même, elle se décida à entreprendre le grand voyage en Allemagne auquel elle songeait depuis longtemps.

« Je pense à vous dans la peine, écrivait à Mme Necker le

fidèle Mathieu. « Votre cousine pourra-t-elle jamais connaître quelque chose de paisible comme votre vie ? »

En Allemagne, cependant, Mme de Staël allait de triomphes en triomphes. Il n'en fallait pas moins pour conjurer les pressentiments, les soucis et presque les remords qui l'assaillaient à l'idée d'avoir mis tant d'espace entre elle et son père, dont la santé avait fléchi depuis quelques mois, mais qui n'en préférait pas moins de beaucoup voir sa fille accueillie, entourée, portée aux nues en Allemagne, plutôt que se rongeant d'ennui à Coppet ; de sorte qu'il avait tout mis en œuvre pour la décider au départ. Mme de Staël n'avait pu s'y résoudre qu'à la condition qu'Albertine la remplacerait auprès du vieillard, et à la moindre alerte la rappellerait.

« Que j'ai bien fait, écrivait-elle à sa cousine, de vous donner uniquement et exclusivement tout le sentiment qu'une femme peut inspirer à une autre femme ! » Et un peu plus tard : « Ah ! comme je me confie dans vos promesses sur la santé de mon père ! Je ne crois pas que je puisse survivre à sa perte. »

*
* *

Mme de Staël emmenait dans son voyage son fils aîné, Auguste, sa fille Albertine, âgée de six ans, et elle était accompagnée de Benjamin Constant que, depuis la mort du baron de Staël elle songeait à épouser, mais en mettant au mariage des conditions auxquelles Constant ne pouvait souscrire. Celui-ci, d'autre part, las des scènes violentes que lui faisait son amie, tirait sur sa chaîne.

Il venait de dire adieu à ses compagnons de route et de rentrer en Suisse, quand une nouvelle terrible atteignit à Weimar Mme de Staël : une lettre de Mme Necker lui apprenait que son père était dangereusement malade. Bientôt une

seconde lettre annonçait sa mort. Le vieillard avait expiré dans les bras de Mme Necker, l'adjurant de consoler sa fille, de lui dire et de lui redire que lui-même avait désiré son départ pour l'Allemagne, qu'elle n'eût par conséquent à s'en faire aucun remords...

Benjamin Constant, ayant appris la douloureuse nouvelle, revint aussitôt sur ses pas pour rejoindre son amie. Il la trouva en proie à un affreux désespoir. De crises violentes elle passait à un abattement morne, plus effrayant peut-être pour ceux qui l'entouraient. Dans un de ces moments d'accalmie, elle écrit à Mme Necker : « Tout ce que je puis vous dire, mon amie, c'est que je vis, et que la destruction de tout bonheur, de toute existence, de tout avenir, de tout repos, me laisse malgré moi la vie physique... Je vous écrirai pour vous prier de venir au-devant de moi à Berne. J'ai besoin de vous pour entrer dans son tombeau qui sera le mien. Adieu, je n'en puis plus. Adieu ! vous l'avez vu cinq mois de plus que moi, cinq mois que j'ai perdus... Ah ! si je pouvais mourir de ces paroles ! Adieu. »

Et Montmorency, à la même date :

« Parlez-moi de vous, et mêlons nos peines. Vous rappelez-vous ce dernier entretien où elle vous confiait son pauvre père ? Vos soins ont été ceux d'une fille, et en le perdant vous avez rappelé d'autres douleurs. »

Oui, Mme Necker revivait, en ces jours de deuil, la douleur poignante éprouvée à la mort de son père. Aussi est-ce avec une émotion profonde qu'elle s'associait, à distance, à tout ce que ressentait sa cousine. « Mon Dieu ! où se réfugier ? » lui écrivait encore Mathieu. « Dans l'amitié pour le voyage, et bientôt au seul terme véritable... » Là, pensait Albertine, « au seul terme véritable » était bien l'unique refuge. Mais la religion-poésie, comme Germaine, jusqu'alors, l'avait comprise, comme elle l'avait sentie, lui serait-elle, dans la douleur, un secours efficace ? Elle-même était plus avancée. A elle d'aider son amie désespérée à transformer son désespoir en acceptation. Elle s'y

efforcerait. L'affection vraie entre deux amies ne consiste-t-elle pas surtout à se tendre la main tour à tour pour gravir ensemble le sentier difficile qui conduit à la Vérité ?

*
* *

« Je voudrais pouvoir donner l'idée des lettres qu'elle écrivait d'Allemagne, dit Mme Necker, au moment où elle se préparait à revenir parce qu'elle avait conçu des craintes pour son père. Il en est une surtout qui dépasse toute imagination par sa force effrayante, terrible, et pourtant profondément touchante ; c'est la lettre de douze pages qu'elle m'adressa trois jours après avoir reçu la fatale nouvelle. Il n'est rien là qui doive rester secret. Mais cet épanchement d'un cœur si déchiré, cette nature dévoilée tout entière, dans l'abandon du désespoir, c'est ce que je ne puis me résoudre à livrer...

» Mme de Staël était déjà en route pour Coppet lorsqu'elle apprit son malheur, continue-t-elle. Nous allâmes à sa rencontre, mon mari et moi, emmenant avec nous son second fils ; et l'ayant rencontrée à Zurich, nous revînmes tous ensemble.

» J'avais eu la douloureuse satisfaction d'assister aux derniers moments de M. Necker, j'avais contemplé cette mort du juste, du chrétien, du plus tendre père ; j'avais vu ses lèvres déjà pâles, ses mains toutes tremblantes, implorer le ciel pour sa fille, pour la France et pour lui ; et jamais le ciel n'a reçu des vœux plus purs. Depuis ce moment, mes liens avec Mme de Staël ont encore été resserrés ; je suis devenue la sœur de ma cousine, et un caractère plus sacré et plus intime a été imprimé à notre amitié.

» Je ne décrirai point les scènes cruelles qui se succédèrent pour nous. Ce n'est pas quand la douleur se déploie dans toute sa violence que le génie est reconnaissable. Les convulsions, les

horribles angoisses d'un cœur désolé sont les mêmes chez toute la pauvre race humaine, et il n'y a pas place pour la distinction dans les grands accès des souffrances morales. C'est dans les intervalles un peu calmes que je retrouve Mme de Staël, et c'est dans ceux-là que je la peindrai.

» Il y eut quelques-uns de ces moments de trêve durant notre sinistre voyage, et jamais peut-être ce qu'il y avait de merveilleux en elle ne m'a-t-il frappée davantage. Lorsque l'abattement de la douleur en avait remplacé les grands éclats, Mme de Staël nous priait de causer dans la voiture, apparemment parce que le bruit des paroles l'aidait à se maîtriser. Elle amenait avec elle M. Schlegel, et comme pour peu qu'elle fût maîtresse d'elle-même on la voyait occupée des autres, elle désirait qu'il se montrât à son avantage, et lui indiquait en deux mots les sujets qu'il devait traiter. En conséquence, M. Schlegel nous développait une grande quantité d'idées nouvelles ; et quand l'entretien s'animait, il arrivait quelquefois que Mme de Staël, reprise par son talent, se lançait tout à coup dans la conversation. Alors, racontant l'Allemagne, les hommes, les systèmes, la société, elle déployait un feu, une beauté d'expression extraordinaires. Mille tableaux éclatants se succédaient ; jusqu'à ce que, ressaisie comme par une griffe meurtrière, elle retombât sous l'empire de la douleur. On eût dit de ces feux d'artifice tirés un jour d'orage, dans lesquels une explosion subite fait jaillir des gerbes d'étincelles que des bourrasques de vent et de pluie viennent éteindre aussitôt.

» Il ne faut pas supposer, toutefois, que sa distraction fût complète ; un tremblement presque imperceptible, une légère contraction dans les lèvres montraient qu'elle n'avait pas cessé de souffrir et qu'elle parlait, si l'on peut dire, par-dessus sa douleur.

» Au milieu de la désolation de notre arrivée, les singularités de son imagination se firent bientôt sentir ; une sorte de vertige s'empara d'elle. Croyant avoir perdu le gardien de tout ce qui

lui était nécessaire, le lien général des choses lui semblait dissous. Elle s'imagina que sa fortune s'en irait, que ses enfants ne seraient pas élevés, que ses gens ne lui obéiraient pas, que rien ne marcherait, ne se ferait sans son père. Des inquiétudes puériles étaient une des formes de son chagrin, et, lorsque la voyant tourmentée par des minuties jusqu'alors étrangères à ses pensées, je lui disais : Qu'est-ce que cela vous fait ? *C'est que je n'ai plus mon père, me répondait-elle.* »[1]

[1] *Notice.*

CHAPITRE XII

Dans la société genevoise, nombreuses étaient les personnes qui s'étonnaient de voir une femme comme Mme Necker, de conduite irréprochable et d'une indiscutable valeur morale, aussi étroitement liée avec une amie que les plus indulgents ne pouvaient défendre ; et peut-être ne sommes-nous pas éloignés de partager cet étonnement. Mieux qu'une longue analyse reposant sur des données incertaines, une lettre de Mme Necker à Mme Pictet de Rochemont nous aidera à éclairer ce délicat problème.

Je la connus, écrit Mme Necker, dans un temps où j'étais fort malheureuse. En 1792, bannie malgré moi de Genève et de ma famille, lorsque tout ce qui m'était cher était exposé, affaiblie par les émotions que j'avais éprouvées, je ne trouvai qu'elle qui entendît la langue du sentiment et de la douleur. Elle me montra un intérêt si animé, si tendre, si différent de celui que j'inspirais à ceux qui m'entouraient, que j'en fus extrêmement touchée. Je le lui témoignai d'une manière que je ne croyais pas devoir me lier à elle, mais qui la lia beaucoup à moi. Elle était alors bien différente de ce que nous l'avons vue depuis. Ses torts assurément étaient bien des torts, mais de ceux qui ne repoussent pas la sympathie, et qui excitent toujours une indulgente pitié. Absorbée par un sentiment unique et malheureux, exempte de toute espèce de coquetterie, opprimée par une mère impérieuse à qui elle montrait la plus parfaite douceur, je la vis sous un point de vue qui, je l'avoue, a beaucoup changé. J'ai vu passer devant moi trois ou quatre personnes très différentes, et qui, sûrement, ne m'auraient pas inspiré ce que je sentis d'abord.

Mais c'était toujours la même vivacité d'amitié pour moi, comme la même bonté de cœur ; toujours mon éloignement eût été un chagrin sensible pour elle. Je crus que je pourrais lui être utile, et cette idée, quoique sans doute il n'y paraisse guère, n'a pas toujours été dénuée de fondement. Je croyais à sa parfaite confiance en moi ; et longtemps je ne me suis pas trompée. A présent je suis revenue de cette idée et de celle de pouvoir influer sur les sentiments qui y étaient liés ; je la vois plus impartialement, et votre mari a contribué à m'éclairer. Cependant je ne m'éloignerai pas d'elle, je l'affligerais toujours. L'excessive injustice des autres, les calomnies atroces auxquelles elle est en butte, seraient seules un lien qui me retiendrait. Je la défendrai toujours autant qu'il sera en moi, et je repousserai la pensée lâche et égoïste que je pourrais par là faire mal juger de moi-même.

... Il faut voir cette femme comme un phénomène éclatant et penser que tout ce qui sort des proportions si justement calculées par l'auteur de la nature a droit à notre indulgence pour les défauts, comme à notre admiration pour les beautés qui naissent d'une organisation particulière. On n'exige pas d'une rose double de mûrir ses semences, du faible arbrisseau qui donne de si beaux fruits, abrité par nos espaliers, de braver les vents comme le pêcher des vignes. Toutes les fois que la sève qui devait tout animer prend une direction particulière, on voit naître des contrastes, des disparités. Pour que les brillantes qualités de l'esprit prennent leur entier développement, il faut qu'elles brisent des entraves qui, à d'autres égards étaient des liens salutaires. Tout cela est bien dans l'ordre général, et ces grands talents qui paient de leur bonheur et souvent de notre estime leurs facultés extraordinaires, nous procurent des clartés nouvelles, des jouissances inattendues, et souvent nous font avancer dans la route de la moralité par les réflexions qu'ils nous inspirent comme par leurs propres découvertes [1]...

Aux motifs si nobles qu'avait Mme Necker de conserver à sa cousine, malgré ses fautes, toute son affection, se joignaient d'autres raisons plus personnelles, mais nobles aussi. Elle éprouvait à l'égard de Mme de Staël une reconnaissance très vive de lui avoir ouvert les portes de ce monde de la vie intellectuelle

[1] M. Pierre Kohler, qui cite cette lettre dans son beau livre *Mme de Staël et la Suisse* (Payot) l'indique comme tirée des archives Pictet de Sergy.

intense et de la beauté littéraire auquel son propre milieu, malgré une réelle et forte culture, surtout scientifique, était passablement étranger. L'individualisme genevois s'accommodait fort bien d'une vie où les hommes de valeur restaient chacun chez soi, cantonné dans sa bibliothèque ou dans son laboratoire. Quant aux femmes, absorbées par leurs devoirs de famille, de ménage ou de société dans le sens mondain du mot, elles ne jouaient, en dehors de ces trois domaines, qu'un rôle effacé. Si une femme te parle, souris et passe ton chemin : ce conseil d'un sage chinois exprime assez bien l'attitude, à l'égard des femmes, qui étaient celle des Genevois d'alors, sinon celle des Genevois d'aujourd'hui. A Coppet, en revanche, Mme Necker avait éprouvé pour la première fois le bienfait du contact entre esprits différents mais de valeur égale. Cette sociabilité qui pour Mme de Staël était un besoin aussi impérieux que celui de l'air ou du pain, cette sociabilité qu'à défaut de Paris, son vrai et incomparable foyer, elle ressuscitait tant bien que mal partout où elle passait plus de huit jours, c'est Coppet qui l'avait révélée à Mme Necker. Le grand Necker avait coutume de dire que sa fille, pour briller dans la conversation de tout son éclat, avait besoin d'un premier mot : ce premier mot était l'étincelle qui allumait le feu d'artifice. Albertine le lui fournissait souvent. Moins prompte que sa cousine à prendre feu, il lui fallait, à elle, un peu plus qu'un premier mot ; mais une fois allumée, la flamme, plus concentrée, répandait peut-être une plus pénétrante et plus durable chaleur. Donner dans la mesure où l'on reçoit ; donner parfois, royalement, bien au delà de cette mesure ; joie que Mme Necker n'avait encore jamais éprouvée, et qu'ici, à Coppet, elle goûtait très profondément. Coppet éveillait les virtualités qui sommeillaient en elle, et dont elle-même n'avait que vaguement conscience.

Et puis, au contact des amis de sa cousine, au contact de Mme de Staël, qui, grande improvisatrice qu'elle était pour son propre compte, jugeait fort bien les qualités et les défauts des

œuvres d'autrui, elle entrevoyait pour la première fois ce que c'est qu'écrire. Sans doute elle ne deviendra pas un grand écrivain : il faut pour cela un don de naissance, un magnifique cadeau du ciel qu'elle n'a pas reçu ; mais tout ce que peuvent enseigner dans ce domaine une entière bonne foi, le respect scrupuleux de la vérité et un travail opiniâtre, elle le possédera par la suite. Et comme *à celui qui a déjà il sera donné encore davantage*, selon la parole de l'Evangile, il lui arrivera quelquefois, à force de sincérité et d'abnégation personnelle, de rencontrer le mot pittoresque et coloré qu'elle n'avait pas cherché. Dès lors l'expression, dont jusqu'ici elle s'était peu préoccupée, deviendra pour elle un intérêt de premier plan, et un intérêt que la surdité qui devait bientôt l'atteindre augmentera, bien loin de le diminuer, du fait du recueillement forcé qu'elle lui imposera de plus en plus. « Le mépris de la forme n'enferme-t-il pas secrètement le mépris de la pensée ? » Ce mot de Vinet, Mme Necker de Saussure aurait pu le prononcer après l'initiation de Coppet. Elle sent maintenant que la forme d'un sentiment ou d'une idée n'est pas seulement le vêtement plus ou moins brillant, plus ou moins étroitement ajusté que revêt cette idée ou ce sentiment, mais son visage même ; et que rien n'est fait, en matière littéraire, tant que ce visage n'est pas sorti des limbes.

C'est à sa cousine qu'Albertine doit cette révélation qui va donner à sa vie intellectuelle une orientation nouvelle et la mettre en possession d'un instrument de travail destiné à enrichir toute son existence. Rien d'exagéré, croyons-nous, dans cette affirmation, malgré ce que pourront peut-être en penser quelques-uns. Mme Necker de Saussure portait en elle un monde d'expériences et d'idées que, faute de pouvoir d'expression, elle eût laissé mourir, et que le milieu salutairement excitant de Coppet devait appeler à la vie. La gratitude qu'elle en éprouverait à l'égard de ce milieu, et en tout premier lieu à l'égard de Mme de Staël, devait l'accompagner jusqu'à son dernier jour.

*
* *

C'est durant ces brillantes et fécondes années de Coppet que se préparait pour Mme Necker dans le creuset mystérieux où s'élaborent les destinées individuelles, une très dure épreuve : la surdité. Après la mort du grand Necker, voyant le désarroi de sa cousine, son grand besoin de consolation et d'appui moral, elle s'était mise sur le pied de passer à Coppet quarante-huit heures tous les quinze jours. Ni ses enfants déjà grands, ni son mari dont les journées étaient bien remplies par ses devoirs de propriétaire et de professeur, ne souffraient de ces absences. Elle-même ne se bornait pas à en jouir, elle en bénéficiait grandement, comme nous avons essayé de le montrer. Quant à Mme de Staël, qui, après une période de dépression, reprenait lentement son équilibre, elle éprouvait, à avoir sa cousine auprès d'elle, le sentiment d'une force bienfaisante, d'une protection tutélaire qui remplaçait en quelque mesure celle que venait de lui ravir la mort. Souvent elle s'était demandé, de bonne foi, si elle pourrait survivre à la perte de son père. Hélas ! on survit à tous les deuils. Mais qui dira jamais, dans les premières affres du dépouillement, le bienfait d'une présence vraiment amie, la consolation de sentir près de soi un être qu'a connu, aimé, compris celui que nous pleurons, et qui en a été lui aussi, aimé et compris ? C'est ce service inestimable que Mme Necker rendait à sa cousine, devenue sa sœur, comme elle l'a dit, à partir de ces jours de deuil. Les deux femmes n'étaient jamais lasses de repasser ensemble les souvenirs que leur avait laissés celui que leurs yeux ne voyaient plus, mais qui vivait ailleurs, elles en étaient l'une et l'autre certaines, d'une vie plus complète et plus haute. L'idée de l'immortalité individuelle, à laquelle il croyait, s'empara de plus en plus de l'âme de sa fille, et devint pour elle une foi. Mme Necker, elle non plus, ne la mettait nullement en doute, quoique n'en vivant pas encore,

comme elle en vivra plus tard. Et c'était, entre les deux amies, un échange constant de pensées sur leur espérance en l'éternel revoir...

Cependant le temps finit par émousser le tranchant des pires douleurs. Mme de Staël se reprenait peu à peu à vivre ; son goût passionné des idées lui revenait, et à certains jours le bruit des discussions ardentes et des belles causeries s'élevait comme autrefois entre les murs du grand salon de Coppet.

Mais, de ces causeries, de ces discussions, Mme Necker jouissait moins, parce qu'elle n'avait plus sa finesse d'ouïe des années précédentes. Dans les conversations générales, bien des choses lui échappent ; souvent elle laisse passer l'occasion d'une réplique heureuse faute d'avoir saisi à temps le propos qui l'appellerait. Son ouïe baisse, décidément... Inutile de vouloir se faire illusion. Des rhumes de cerveau dont elle souffre depuis longtemps, et qu'elle ne traitait que par le mépris, ont fini par altérer le fonctionnement de l'appareil auditif. Peut-être y a-t-il à cela un remède ? Genève ne manque pas de médecins habiles. Consultés, ceux-ci évitent de se prononcer nettement. On peut, dans tous les cas, faire l'essai de différents traitements qui ne la guériront peut-être pas tout à fait, mais du moins empêcheront le mal de s'aggraver. On applique l'un d'entre eux, puis un second, puis un troisième. A certains jours, s'il fait plus ou moins humide ou plus ou moins sec, la malade croit constater quelques progrès. Elle se rassure un peu : la menace qui planait sur son avenir, comme un grand oiseau noir, s'éloigne, se dissipe ; par moments, elle serait tentée d'en rire. Sourde, en vérité ! Comment a-t-elle pu craindre de devenir sourde, âgée à peine d'un peu plus de trente ans ? Non, ce grand malheur lui sera épargné. Et elle reprend ses habitudes, elle sort, elle va et vient, elle reçoit, elle va passer à Coppet les quarante-huit heures qui apportent à son esprit une nourriture plus substantielle que le *little talk* dont le reste du temps force lui est bien de se contenter. Puis tout à coup, sans avertissement, la menace est là de nouveau. La

pendule du salon serait-elle arrêtée ? Elle n'en perçoit pas le tic-tac. Vivement elle se lève, court vérifier le mouvement du balancier : indifférent à son angoisse, le balancier oscille avec une régularité impitoyable et silencieuse. La pendule marche ; si elle ne l'entend pas, ce sont ses oreilles qui ont tort. Mon Dieu ! et elle se croyait guérie !

Inutile de vouloir se leurrer. Mme Necker en vient à devoir s'avouer qu'elle perd progressivement l'ouïe, et que d'ici à peu d'années, d'ici peut-être à quelques mois, elle sera complètement sourde. La solitude que crée la surdité autour de ceux qui en sont atteints sera bientôt son partage. Elle essaie de s'habituer à cette idée ; mais à vouloir l'envisager en face, elle défaille presque. Les renoncements auxquels il va falloir consentir ne se comptent pas. Finies, les bonnes causeries avec son mari entre chien et loup, les projets vagues concernant les enfants, indiqués plutôt qu'exprimés, auxquelles une forme trop nette donneraient l'air absurde... Les enfants mêmes ne se rendraient pas compte des choses ; avec l'impatience naturelle à la jeunesse ils s'écarteraient, s'habitueraient à se passer d'elle... Et puis, Coppet ! Finies, les conversations générales, ces belles discussions où elle recevait et renvoyait la balle avec tant d'adresse, aux applaudissements de ses amis ; fini, cet échange de pensées si enrichissant, dont elle a si profondement joui ; tout cela va tomber dans le passé ; à tout cela il va falloir dire un adieu sans retour. Où trouver la force d'un tel renoncement, la force de consentir à être comme morte, alors qu'on se sent encore si vivante ?

Inexorable, la triste infirmité suit son cours que rien désormais ne parviendra à ralentir. Mme Necker fait l'apprentissage de son malheur sans rencontrer la sympathie qui l'aiderait à le supporter ; car bien rares sont autour d'elle ceux qui mesurent la grandeur du sacrifice qui lui est imposé.

« La cécité a eu ses poètes, devait-elle écrire plus tard, mais qui jamais a pu donner de la gloire à la surdité, à cette infirmité

pour ainsi dire intellectuelle, qui rompt la communication entre les esprits ? Rien ne la révèle au dehors, et un état d'isolement déplorable excite peu de pitié des autres, parce qu'ils l'oublient. Ah ! quand ce mal flétrit la fleur de la vie, quand le tendre bégaiement des enfants, quand les mots les plus chers ne sont plus entendus, le monde qu'on aimait encore devient un désert, et un désert peuplé d'ombres décevantes qui errent autour de nous sans nous aborder. Plus tard, cette mort partielle est une préparation à la grande mort. Dans le silence universel la voix de Dieu se fait entendre encore à l'âme affligée : *Je l'attirerai dans le désert et je lui parlerai selon son cœur*. Ah ! puisse-t-il en être ainsi lorsque descendront les dernières ombres ! »[1]

* * *

Ma surdité est augmentée, écrit-elle à son fils Louis absent de Genève pour ses études. J'en éprouve un sentiment fort pénible, et qui demande de grands égards de ceux de qui dépend mon bonheur. J'ai vu dernièrement mon ancien et excellent ami M. de Montmorency qui m'a dit là-dessus de bien bonnes choses.

Car à la mission que s'était donnée Mathieu de Montmorency de protéger Mme de Staël contre elle-même, s'ajoutait maintenant celle d'aider Mme Necker à supporter la dure épreuve qui la retranchait en quelque sorte du monde des vivants. Ce vrai chrétien, ce véritable ami parce que vrai chrétien, s'y attachait avec une assiduité et une douceur sans défaillance. Bien qu'appartenant à des Eglises différentes, Mme Necker et lui se rencontraient dans cette sphère supérieure aux Eglises où tous les chrétiens peuvent se tendre la main ; et jamais les questions de controverse ne vinrent en aucune façon troubler leur parfaite amitié.

[1] *Education progressive.*

*
* *

La révolte est à la portée du premier venu : *L'acceptation* réclame une force dont seuls sont capables les caractères bien trempés. Mme Necker résolut de tirer de la situation nouvelle où elle se trouvait le meilleur parti possible. Elle fit l'inventaire des biens qui demeuraient en sa possession, et dut reconnaître que malgré le renoncement douloureux que Dieu lui infligeait, elle était riche encore. Ne rien laisser perdre de ces richesses, en recueillir avec un soin jaloux les moindres miettes, c'est à quoi elle se résolut. Son mari, ses enfants, qu'elle suivait avec une sollicitude si attentive, elle se donnerait à eux encore plus complètement que par le passé. Peu d'années auparavant, elle avait marié sa fille aînée, Albertine, à un jeune homme qui était pour elle comme un troisième fils, Charles Turrettini ; à trente-neuf ans à peine, elle venait d'être pour la seconde fois grand-mère. La santé de la jeune femme, qui avait souffert pendant quelques années d'une affection des nerfs et restait délicate, lui était un souci ; mais à cela près le jeune ménage, parfaitement heureux, lui donnait beaucoup de joie. Louis, son fils aîné, poursuivait brillamment ses études ; il semblait avoir hérité en quelque mesure des dons de son grand-père de Saussure, et devoir se faire un nom dans le domaine des sciences naturelles. Mère et fils travaillaient ensemble quand Louis était à Genève ; souvent ils faisaient les mêmes lectures en physique, en botanique ou en minéralogie. Il y avait là, pour Mme Necker, une source d'intérêts variés et puissants, propres à la lier étroitement avec ce fils en qui elle retrouvait certains traits de caractère et d'esprit du père qu'elle avait tant aimé vivant et que, mort, elle chérissait toujours. Avec Théodore elle avait moins d'affinités naturelles mais non pas, pour lui, une moindre sollicitude. Un apprentissage d'affaires avait emmené de bonne heure le jeune homme à

St-Gall, puis ensuite à Trieste. Pour ne pas perdre avec ce fils un contact qu'elle lui sentait utile et dont son cœur maternel avait besoin, elle entretenait avec lui qui n'y mettait pas toujours tout le zèle souhaitable, une correspondance active et régulière. Enfin sa seconde fille, Suzanne, affectueuse, tendre, toujours prête à aider quiconque avait besoin de son secours, restait auprès d'elle, lui facilitant toutes choses, répandant douceur et agrément sur chacune de ses journées. Suzanne avait été un peu plus lente à se développer que sa sœur ; mais, devenue grande fille, elle paraissait devoir donner raison aux prévisions de sa grand'mère de Saussure, qui disait à son propos : « Suzanne réussira, non pas des grands succès de Madame sa mère, mais de ceux qui font les aimables femmes et les bonnes ménagères... » Née en 1787, elle avait dix-neuf ans à l'époque où nous sommes parvenus. Dans le monde, elle plaisait ; deux ou trois fois déjà, elle avait été demandée en mariage. Mais ses parents la jugeaient avec raison trop jeune encore de caractère, si ce n'est d'années, pour faire face aux devoirs d'une mère de famille. Père et mère espéraient la garder auprès d'eux quelques années encore, douce et charmante compagne dont le départ eût laissé la maison bien vide.

Au premier rang des biens que Dieu lui avait accordés, et qu'il lui laissait, Mme Necker comptait la solide, l'inaltérable affection de son mari pour elle, et d'elle-même pour son mari. Depuis près de vingt-cinq ans qu'ils étaient unis, jamais ne s'était élevé entre eux un différend grave. On peut, sans exagération aucune, dire que Jacques Necker adorait sa femme. Si Albertine, elle, n'adorait pas son mari, elle avait pour lui une estime entière et une affection profonde, teintée de reconnaissance.

Dans cette revue de ses biens, Mme Necker avait garde d'oublier sa mère, à qui, depuis son veuvage, elle faisait autant que possible des visites quotidiennes. A l'égard de cette mère aussi, elle avait des devoirs, et des devoirs qui méritaient à peine

ce nom, tant elle les remplissait avec bonheur. Enfin, elle avait ses amis, elle avait surtout sa cousine-sœur Mme de Staël, au cœur si généreux, si chaleureux, dont l'affection avait transformé et embelli sa vie, qui lui avait ouvert un monde... En vérité, elle était riche encore, elle était très riche. A elle de tirer parti de ces richesses pour son propre bonheur et pour le bonheur de ceux qui l'entouraient.

CHAPITRE XIII

Sans s'attarder à des regrets stériles sur tout ce que sa surdité la contraint à abandonner, Mme Necker se met à organiser avec courage l'existence plus retirée, mais encore active dans toute la mesure du possible, qui sera désormais la sienne. Après la Restauration genevoise, Jacques Necker, nommé au Conseil d'Etat, jouit d'une influence tout autre que celle qu'il avait jusqu'alors. Aidé de sa femme, qui a fait à Coppet son éducation politique avec Benjamin Constant, Etienne Dumont, et tant d'autres, il organise chez lui des réunions du soir, les « Petits Mardis » où tous les problèmes de l'heure sont discutés dans l'esprit le plus libre et souvent avec une verve que Coppet lui-même pourrait envier à l'hôtel de la Cité. Pictet de Rochemont, à qui un si grand rôle était réservé bientôt dans l'histoire de Genève, y était assidu. Gentilhomme campagnard, le plus clair de ses journées étant absorbé par la surveillance des travaux des champs auxquels souvent il mettait la main, il aimait à passer la soirée chez ses amis Necker, apportant par sa vaste culture et son esprit original le plus vif agrément aux réunions du Mardi. Pictet-Diodati, représentant à Paris de la République de Genève, venait beaucoup lui aussi chez les Necker, où il amusait et charmait tout le monde. « On voudrait à tout instant, disait Mme de Staël, secouer la cravate de Pictet pour en faire sortir tant de jolies choses qu'il y laisse tomber. »

*
* *

Mme Necker ne renonce donc pas à la société, au monde. Seulement, de la société et du monde, elle ne prend que ce qu'ils ont de meilleur et de plus substantiel. La solitude, malgré cela, n'en tient pas moins dans ses journées une place sans cesse accrue. Elle écrit à son fils Théodore :

J'ai une sorte de satisfaction à voir que mes journées peuvent s'écouler assez doucement dans la solitude. Elle est assez complète dans la matinée, hors les allées et venues de ton père et de ton frère ; mais je lis, j'écris, je m'exerce dans l'allemand ; j'étudie à fond ce livre d'astronomie que tu m'as donné, et qui n'est pas tout à fait aussi facile qu'on le croirait. Et le temps se passe. Je rends grâce au ciel et à mon bon père de m'avoir donné ce goût de l'étude, une certaine curiosité active pour les phénomènes de la nature qui commencent par frapper mon imagination, et un désir de m'en rendre compte qui me rend capable de me donner quelque peine pour en venir à bout. La comète a dernièrement réveillé ma curiosité, et de proche en proche, j'ai étudié le ciel. Le soir nous nous rassemblons nous trois : pour mettre de bonne humeur mes compagnons, je leur fais servir du thé, à quoi ils sont très sensibles ; puis Louis nous lit des morceaux choisis de son grand voyage de Humboldt qui nous intéressent ; moi je travaille pendant ce temps-là et la soirée passe assez vite. Je commence à trouver qu'il faut ou des plaisirs très vifs, ou une complète monotonie. La dernière vous berce assez doucement comme une musique uniforme, qui endort un peu, mais qui a pourtant quelque charme.

*
* *

Pendant ces paisibles étés passés au Grand Cologny, Mme Necker voit beaucoup moins de monde que par le passé, sa surdité lui faisant de la conversation une fatigue, tandis que ses interlocuteurs, elle s'en rend bien compte, en éprouvent souvent de la gêne ou de l'ennui. Or, ennuyer, c'est ce à quoi

elle se résigne difficilement. Alors elle songe aux travaux qu'elle pourrait faire dans le silence, sans avoir recours à autrui. Pendant l'enfance et l'adolescence de ses enfants, elle a accumulé les notes, les réflexions que lui inspiraient leurs caractères, le développement de leurs facultés et de leurs qualités morales. Elle garde là, en réserve, la matière d'un gros volume, peut-être davantage, résumé de son expérience de mère et aussi de son expérience de fillette, car elle est de ceux, assez rares, qui n'ont pas oublié les impressions de leur enfance.

Mais de tout cela faire un livre ! Classer toutes ces notes, conformément à un plan dont elle n'a pas la moindre idée et qu'il s'agirait d'établir, développer mille choses qui ne sont qu'indiquées ; enfin donner au tout une forme acceptable, polir ses phrases... Quel travail ! En viendrait-elle jamais à bout ? Elle n'a plus la belle assurance qu'elle avait à vingt ans : il lui semblait alors que pour faire un livre, on n'a qu'à s'asseoir à sa table de travail, à prendre sa plume, et que l'inspiration, descendue du ciel, la fait mouvoir toute seule.

Aujourd'hui, elle est mieux renseignée. Pour écrire, elle se rend compte qu'il y a un métier à apprendre, et que, de ce métier, elle ne sait pas le premier mot. Un bon moyen de s'initier, lui a souvent dit Mme de Staël, est de commencer par faire des traductions. A manipuler les ouvrages d'autrui, on acquiert un sens critique grandement utile quand il s'agit de produire à son tour.

Le conseil lui paraît bon. Il est moins difficile à suivre, dans tous les cas, moins ambitieux que celui de Schlegel, qui veut toujours lui persuader d'écrire pour son propre compte. Cependant Schlegel lui-même a fait dernièrement à Vienne, en 1808, un *Cours de Littérature dramatique* qu'elle serait assez disposée à traduire en français, ne fût-ce que pour se faire la main, pour s'habituer au maniement de la plume. Grand avantage, elle aura l'auteur à portée ; elle pourra, en cas de besoin, lui demander un conseil, s'il lui arrive d'hésiter sur le sens exact de sa pensée.

Et elle se met à l'œuvre. Ce gros travail — car c'est un gros travail qu'elle entreprend là, et elle en mesure pleinement la difficulté — aura l'avantage de mettre un peu d'huile dans les roues du ménage : le ménage en a besoin, les Necker, si ennemis qu'ils soient de toute ostentation, n'en étant pas moins sur un pied qui ne correspond plus à leurs ressources actuelles, grandement diminuées par des revers successifs. Si un acquéreur disposé à en donner un prix raisonnable se présentait pour le Grand Cologny, la sagesse serait de vendre cette propriété superbe, onéreuse d'entretien, et par les nombreux domestiques qu'elle exige, sans parler des chevaux, des voitures, tout un tra-la-la qui jusqu'ici ne semblait rien avoir d'excessif : mais les temps ont changé, et maintenant c'est un vrai luxe. Seulement, d'acquéreur, il ne s'en présente point pour l'instant, et force est bien de continuer à vivre sur le pied où l'on est. Voilà pourquoi les cinq mille francs qu'un éditeur parisien offre au traducteur du *Cours de Littérature dramatique* d'Auguste Schlegel tomberaient fort à point dans l'escarcelle de la traductrice.

Et puis, un travail absorbant comme celui-là lui sera une très salutaire distraction au souci rongeant qu'elle a de voir ses fils, tous les deux maintenant d'âge militaire, appelés par les grandes levées napoléoniennes. A Genève, département du Léman, comme dans le reste de la France, toutes les mères sont dans les transes. Mais toutes n'ont pas une imagination qui prend si facilement le mors aux dents quand il s'agit de ceux qu'elle aime...

Elle n'est pas tout à fait novice en matière littéraire, car elle a travaillé quelquefois pour la *Revue Britannique* fondée par son ami Pictet de Rochemont. Outre des comptes rendus, des extraits, elle a publié dans ce recueil une traduction de *Waverley*, une autre de l'ouvrage allemand de Moritz sur la mythologie, un sujet qui l'a intéressée depuis son adolescence.

Aujourd'hui, elle se sent plus maîtresse de sa plume. Elle

domine aussi mieux son sujet, dont elle fait la critique à mesure qu'elle avance dans son travail de traduction : les idées qu'elle rencontre, cent fois elle les a entendu discuter, elle-même les a discutées dans le cercle de Coppet, quand ses oreilles lui permettaient de prendre part aux discussions. Aussi ne peut-elle se résoudre à laisser passer sans rien dire, comme si elle y souscrivait, l'affirmation de Schlegel en vertu de laquelle le théâtre, en France, n'est qu'une imitation de celui des anciens Grecs. Elle écrira un avant-propos, où elle montrera que, cette thèse, elle ne la prend nullement à son compte :

« Pourquoi donc — lit-on dans ce morceau où l'on croit entendre l'écho des discussions de Coppet — pourquoi donc M. Schlegel ne fait-il aucune part au génie particulier des siècles tout à fait modernes ? pourquoi, sous le rapport de l'art dramatique, n'envisage-t-il les Français que comme des imitateurs des Grecs ? L'adoption d'une forme est-elle l'imitation d'une manière ? Et quand un esprit différent a réagi sur cette forme et l'a modifiée, que reste-t-il qui réponde à l'idée de copie ?... M. Schlegel prétend que le système dramatique des Français tient à la nature de leur langue et à l'ensemble de leur culture morale. Si cela est, on doit chercher quelle est la force cachée qui a développé, presque simultanément, en France, et la littérature, et toutes les branches des connaissances humaines ; il faut que ce soit un principe actif, puisque le mouvement prodigieux qui, depuis un siècle et demi, a sans cesse agité les esprits dans différents sens, ne permet pas d'en admettre un autre. Or, l'imitation est un principe mort et stérile, dont l'influence ne se serait d'ailleurs pas étendue hors des limites de l'art dramatique. Peut-être M. Schlegel se serait-il approché de la vérité si, en reconnaissant le pouvoir qu'a exercé en France la société, il l'avait envisagée autrement que sous le rapport de la gêne et de l'étiquette, s'il y avait vu un foyer d'activité qui multiplie les forces par le mouvement, et fait que les facultés de chacun s'augmentent de celles de tous. Le goût de la conversation, le

talent de répandre du charme sur les sujets les plus sérieux, comme de l'intérêt sur les plus frivoles, ont, à diverses époques, rendu la société française la première de toutes, non seulement pour l'agrément, mais pour les lumières, et pour la quantité d'idées qui y étaient en circulation. Elle a inspiré et dominé la littérature, parce que les hommes de lettres sentaient ce qu'ils lui devaient, et que leurs ouvrages les plus distingués n'étaient souvent que des interprétations heureuses des sentiments et des pensées de la nation... »

* * *

Ce travail, la tenue de sa maison, une correspondance très active avec ses fils quand ils sont absents, et avec quelques amis, n'absorbent pas tout le temps de Mme Necker ; il lui en reste pour la société, à laquelle elle ne renonce pas malgré la gêne de sa surdité croissante. Elle reçoit toujours ; c'est dans son salon que se réunissent le plus volontiers les artisans de l'indépendance genevoise. Les discussions politiques y sont nourries, toujours élevées et s'attachant essentiellement aux principes. Mme Necker a le don d'attirer autour d'elle et de retenir par sa conversation les hommes de valeur et les femmes qui, en dehors de la question chiffons, ont quelque chose à dire. Nombre des habitués de Coppet se retrouvent dans son salon, soit en ville, soit à la campagne. Bonstetten dit à son propos, non sans un peu d'exagération :

« C'est une charmante personne... Elle a autant de génie que sa cousine. C'est un ange d'intelligence. Nous sommes toujours enchantés de nous rencontrer, ainsi que Sismondi. Elle a écrit des choses remarquables en vers et en prose, mais seulement pour ses amis. Elle lit le grec, le latin, l'allemand, l'anglais et l'italien. C'était l'enfant chérie de de Saussure... »

Et Sismondi, la comparant à Mme de Staël :

« C'était aussi une grande figure que celle de Mme Necker-de Saussure. L'esprit était d'une tout autre nature, beaucoup plus sérieux, beaucoup plus « homme », mais nullement aussi brillant. »

Le duc de Broglie, futur gendre de Mme de Staël, est au nombre de ceux qui se réunissent le mardi chez les Necker. Il dit, parlant de Pictet de Rochemont :

« J'ignore pour quel motif il semblait tenir rigueur à Mme de Staël ; je ne l'ai guère vu que chez Mme Necker-de Saussure, où se réunissaient le mardi quelques-uns des principaux membres du gouvernement, dont M. Pictet de Rochemont était néanmoins l'un des adversaires les plus actifs et les plus autorisés... Mme Necker a porté dignement, disons mieux, elle a honoré les deux noms les plus illustres qui aient eux-mêmes honoré son temps et son pays. Après vingt ans de vie de famille, mon seul regret est de l'avoir trop peu connue. La surdité dont elle a été affligée de très bonne heure était devenue telle au temps dont je parle, qu'il était impossible d'entretenir avec elle plus d'une demi-heure de conversation sans une extrême fatigue pour elle-même et pour son interlocuteur. Cela rendait toute intimité nouvelle presque inaccessible, et je n'ai pu guère apprécier que par éclairs l'étendue et l'élévation de son esprit, la puissance et la finesse de son jugement ; mais plus j'ai vécu avec les personnes qui l'avaient connue dès sa jeunesse ou dès leur enfance, plus j'ai appris à la respecter et à l'admirer. »

Ainsi le temps s'écoule pendant quelques années, assez doucement à tout prendre, malgré les difficultés d'argent, la surdité, des malaises de santé trop fréquents. Mais les fils n'ont pas été enrôlés pour les guerres impériales, et à côté de ce malheur, tous les autres soucis paraissent peu de chose. Avec Théodore, à St-Gall, Mme Necker entretient une correspondance active, très affectueuse. Quelques extraits de cette correspondance nous mettront au courant de la vie qui est, à ce moment-là, la sienne :

20 janvier 1812.

Mon cher Théodore, je vois avec chagrin que je t'ai beaucoup attristé, en te parlant naturellement comme je l'ai fait. Je ne t'ai rien dit que de vrai, mais j'ai peut-être trop laissé voir une impression que j'aurais dû surmonter. Je t'assure, mon cher enfant, que j'y ai déjà réussi en grande partie. Deux choses ont contribué à m'en donner le pouvoir : une qui serait fort heureuse, mais qui est bien incertaine : une espérance de bien vendre le Grand Cologny ; l'autre qui est certaine, en cas du moins que j'en puisse venir à bout, c'est la conclusion de mon marché avec un libraire de Paris. Il me donne mille écus de France pour la traduction des trois gros volumes du *Cours de Littérature dramatique* de Schlegel. Ce travail, qui est très difficile, me prendra au moins une année en supposant que je me porte toujours bien et que je puisse toujours le continuer. — Enfin, si je réussis, ce sera un petit secours que la Providence nous enverra. J'espère qu'il n'arrivera rien qui doive nous y faire renoncer, et que je pourrai consacrer le tiers de cette somme au voyage de St-Gall l'année prochaine ; alors, cher enfant, j'aurai eu bien plus de plaisir que de peine. Quant à ton père, son heureux caractère a bien vite repris le dessus ; je t'assure qu'il n'est pas triste du tout. Je pense que tu ne t'inquiètes pas de ton frère, qui est sur ces choses-là d'une philosophie admirable. Tes raisonnements sont au fond parfaitement justes. Avec tes bonnes intentions de te tirer d'affaires, qui j'espère s'accompliront d'une manière ou d'une autre, et les bons établissements de tes sœurs, il n'y a que ton frère qui puisse être l'objet de quelque souci... Louis, certes, s'il est pauvre, doit savoir à qui s'en prendre. Pour nous, dans quelque situation que nous soyons, je serai contente dès que nous nous serons mis au niveau de cette situation. En attendant, je cherche à me distraire de ces idées. Je travaille beaucoup, sans malheureusement avancer à proportion, mais enfin, c'est une distraction utile et par conséquent plus efficace que celles qui ne font que détourner un moment les yeux d'un sujet de peine, pour les y laisser retomber ensuite.

... Il faisait hier soir un verglas si affreux que tout le monde était par terre à quatre pattes ou ôtait ses souliers au milieu de la rue. Auguste de Staël s'en fut sur son postérieur du Grand Mézel jusqu'au milieu de la Cité ; ce passage offrait un spectacle tragi-comique qu'on allait voir par curiosité...

16 juillet 1812.

Mon cher enfant, nous ne voulons que ton bonheur, partager avec toi notre dernier morceau de pain, mettre en commun la bonne et la mauvaise fortune... Le ciel nous est contraire en ce qui touche aux choses de fortune. Mais il nous a donné de nous aimer tendrement, d'avoir une confiance parfaite les uns dans les autres, et il faut encore le remercier.

4 septembre 1812.

Tu me demandes, cher enfant, des conseils qui sont difficiles non pas à donner, mais à suivre. Cette habitude de penser à soi et de désirer de petits succès est d'abord fort générale, elle date ensuite de ta plus tendre enfance. Comment la déraciner en laissant subsister plusieurs bonnes choses dont elle a été la source ? Tu trouveras peut-être que je prends la chose bien sérieusement si je te dis que je n'y connais qu'un seul remède : la religion. C'est en se plongeant dans le sein de la divinité qu'on vient à relâcher tous ces liens de la personnalité qui nous captivent ; c'est là qu'on apprend à aimer les autres pour eux-mêmes et à mépriser les petits succès, les petites vanités qui vous touchent non par le plaisir qu'elles peuvent procurer aux autres, mais par l'idée qu'elles leur donnent de vous. Mais il faut pour cela une religion sensible, expansive, qui ne se contente pas d'actes extérieurs, qui habite dans le fond du cœur, et le mette en communication avec l'Etre suprême. Il faut souvent penser à lui sans lui rien demander, car la demande n'est qu'une des parties de la prière ; l'invocation, c'est-à-dire cette élévation de l'âme qui la dilate, qui la perd dans l'idée de l'essence infinie est bien plus propre à produire l'effet dont je parle, parce que la demande ramène à soi et à ses besoins. Lors donc que tu as fait ta prière ordinaire et l'oraison dominicale, qui les contient toutes, essaie de ce que je te dis. — Essaies-en à la promenade, même dans la société lorsque quelque mécompte te serre le cœur. On prend l'habitude d'avoir Dieu près de soi et de le trouver promptement au besoin. Le croirais-tu ? C'est aussi là un remède à cette espèce de stérilité de la conversation dont tu me parles, parce que, lorsqu'on n'est pas une bête, elle vient d'un rétrécissement causé par un amour-propre à demi souffrant, à demi avide de pâture et que la gêne même tient sur les épines. Lorsque le cœur est bien ouvert, un rien, une mouche qui vole, l'herbe sur laquelle on marche, les occurrences de la vie, fournissent de quoi parler avec grâce, avec abandon, avec gaîté. Il ne faut pas même craindre de parler un peu de soi lorsqu'on le

fait par expansion, sans but de se faire valoir ; car ce but est affreux, il se sent d'une lieue et refroidit tout. Il n'en faut pas dire de mal non plus, car c'est le même but retourné, et souvent on vous croit beaucoup trop ; mais lorsque, laissant là le blâme ou la louange, on dépeint tout naïvement ses impressions, même celles qui sont un peu bizarres ou qu'on croit individuelles, on intéresse les autres. Je l'ai toujours fait et je m'en suis bien trouvée. — Si on se retranche ces sujets-là, on tombe dans la contrainte. Il est vrai qu'il ne faut pas se répéter, ni en conversation ni par écrit, et il n'y a rien qui affadisse et ennuie les autres à ce point ; mais c'est un effet de la stérilité même, et si l'on n'en parlait que de mouvement, on verrait qu'on n'en a que pour dire une chose la première fois, et non pour la répéter. Il faut surtout y veiller dans les lettres, parce que la distraction des autres nous avertit dans la conversation lorsqu'on devient ennuyeux ; au lieu que le papier laisse faire. C'est là seulement qu'il faut un peu d'attention, et penser que le changement de termes ne trompe personne. C'est ce qui fait, cher enfant, que je finis après avoir bâclé ces cinq pages avec une extrême rapidité.

23 octobre 1812.

... L'impératrice est partie, elle a gagné tous les cœurs. Celui de ton oncle au point que ta tante en a été jalouse. Il y a eu de belles plaisanteries. Aujourd'hui la petite Albertine te fait dire qu'elle t'aime et qu'elle te pince le nez : voilà sa commission. Ton pauvre père s'ennuie assez, et hier il retourna tristement passer la soirée seul à Cologny, pendant que toute sa famille allait au bal. Les d'Hauteville se sont tellement persuadés qu'ils sont de l'âge de leurs enfants qu'ils oublient un peu leurs contemporains. On dit que Mme Victoire commence à se consoler un peu d'avoir un petit-fils, mais le chagrin qu'elle en a eu, surtout après des inquiétudes aussi vives sur sa fille, était bien extraordinaire. Tout leur arrive tellement à point nommé qu'ils n'en reviennent pas quand la Providence prend quelques petites libertés avec eux, et il faut convenir que celle-là était bien douce. Les dames se coiffent-elles à la chinoise? Avertis-les qu'il ne faut plus qu'elles se fassent leur chou derrière la tête, mais dessus, comme une petite torche de laitière ; que la guirlande ou demi-guirlande doit suivre ce chou et ne plus descendre sur les oreilles ; que, de plus, il faut qu'elles mettent au bas de leurs robes et jusqu'aux genoux d'immenses garnitures bien bouffantes. Albertine alla hier au bal mise de la sorte, elle avait l'air des petites

dames que ma mère dessine sur les écrans ; mais d'ailleurs elle était assez belle. Mme du Pan s'est crue obligée de donner une belle fête à l'impératrice ; nous n'y avons point été pour diverses raisons. Cet automne a été brillant pour ceux qui se sont mis de tout cela.

Les Necker, peu de temps auparavant, ont marié leur fille cadette. Mariage d'amour. Suzanne s'est vivement éprise d'un homme à vrai dire très séduisant, qu'elle a rencontré dans le monde, M. de la Rive. Il est notablement plus âgé qu'elle, et passe pour avoir pas mal vécu ; d'où hésitation des parents, tout d'abord, à donner leur consentement. Mais la jeune Suzanne tient bon ; et comme on n'a rien de très positif ni de très grave à alléguer contre le prétendant, ils cèdent, et remettent entre ces mains pas très sûres le bonheur de leur chère enfant si jeunette encore, si remplie d'illusions.

J'ai bien peu de chose à te raconter, écrit Mme Necker à son fils. Les de la Rive sont venus passer à Cologny deux fois vingt-quatre heures, du dimanche matin au mardi après dîner. Suzanne était toute bonne et tendre pour nous, et j'ai aussi été fort contente de son mari. Il a l'air de l'aimer extrêmement, ne la chicane point, ne la reprend sur rien, ne *l'élève* point. J'en suis charmée et un peu étonnée, vu la grande différence des âges, vu que la petite dame, avec les meilleures intentions, est sujette à bien des petits manquements de détail, et que ton père et moi le sentions tout le jour ; vu encore que Charles Turrettini *élève* tout autour de lui, femme et enfants, père et mère, et que nous sommes accoutumés à tous nous *élever* les uns les autres. Je suis bien contente de cette disposition, car Suzanne est bonne et aimable à prendre telle qu'elle est, mais son peu de mémoire lui fait oublier tout ce qu'on lui recommande et les avis amènent avec elle des motifs d'impatience qui n'existent point sans eux. Je veux me mettre sur le même pied, et ne point donner l'idée à de la Rive qu'il y ait en elle la moindre chose à reprendre. Si elle est gâtable, elle sera bien gâtée, car toute cette famille la chérit avec faible et prévention. Vois ce que c'est que les jugements : on avait cru que c'était des loups-garous, et ce sont, avec de petits défauts — pas plus forts que ceux des autres — les meilleures gens du monde. Je suis bien satisfaite à cet égard-là, et mon repos d'esprit devient de jour en jour plus parfait.

D'ailleurs ma vie est assez triste ; il me semble que je n'ai point d'établissement depuis que je n'ai plus de compagne pour lire et travailler avec moi. Ton père et ton frère sont toujours en l'air. Il est vrai que les Turrettini sont parfaits pour moi ; Albertine est charmante, elle me persuade que je lui suis nécessaire tout autant qu'elle me l'est ; tant que la Providence ne me séparera pas de cette excellente et charmante fille, et que mes autres enfants ne me donneront que des sujets de satisfaction, j'aurais le plus grand tort de me trouver à plaindre. Cher enfant, je suis bien sûre que pour ta part tu me donneras toujours tout le bonheur que ta situation comportera.

Théodore est comme beaucoup d'autres ; s'il aime fort à recevoir des lettres, et en particulier des lettres aussi intéressantes que celles que lui écrit sa mère, il aime moins à y répondre. Mais Mme Necker, de son côté, a besoin d'être encouragée à prendre la plume ; d'où un peu de ralentissement, par moments, dans la correspondance entre la mère et le fils. Mme Necker écrit le 5 février 1813 :

Je ne me suis pas plainte de manquer de sujets, mon cher Théodore, mais bien de manquer un peu d'entrain pour les traiter quand tu m'écris toi-même trop brièvement. Depuis que j'ai entrepris, et cela uniquement pour être utile à ma famille, ces longues traductions, je me fatigue à écrire, mon estomac en souffre souvent, et il est rare que quand j'entreprends une lettre, je ne sois pas déjà sur les dents. Cela fait que lorsque je ne suis pas animée par la lettre à laquelle je dois répondre, je m'occupe plus de ce qu'il y a d'essentiel à te dire que de ce qui pourrait t'amuser, et que je ne prolonge pas mes lettres. Avec cela, cher enfant, je suis fâchée que ma correspondance ne soit plus aussi intéressante, et je le serais surtout si, en la comparant à ce qu'elle était il y a deux ans, tu croyais que je me suis le moins du monde refroidie pour toi...

CHAPITRE XIV

Depuis la lettre que nous venons de transcrire, deux ans à peu près allaient s'écouler, pour Mme Necker et pour les siens, dans la tranquillité et le calme ; pour autant du moins que calme et tranquillité sont compatibles avec l'existence d'une nombreuse famille. Les fils poursuivaient leurs carrières, Louis souvent en voyage pour ses études ou selon les exigences de ses travaux scientifiques ; Théodore fixé à Trieste par ses affaires. Les Necker gardaient heureusement leurs deux filles à Genève, bien mariées, et ces jeunes ménages, réjouis déjà par la naissance de plusieurs enfants, leur étaient, à eux aussi, une grande joie et un intérêt de tous les jours.

Une ombre au tableau, cependant : la santé précaire de la jeune Mme Turrettini, qui donne par moments de vives inquiétudes. Puis, pour Mme Necker, sa surdité, devenue maintenant presque complète, lui est une tristesse permanente qu'elle s'efforce de surmonter pour ne pas assombrir son entourage, mais sans y réussir aussi bien qu'elle le souhaiterait. Les plaisirs de la société et de l'échange intellectuel qu'elle a si vivement goûtés, n'existent presque plus pour elle. Aussi reçoit-elle moins qu'autrefois et va-t-elle beaucoup moins dans le monde, même à Coppet, où cependant elle est toujours reçue à bras ouverts, soit par sa cousine, soit par les amis qui se pressent autour d'elle.

Dans la famille aussi, avec ses petits-enfants surtout, cette surdité lui est une gêne perpétuelle et un constant crève-cœur.

Elle voudrait tant pouvoir suivre pas à pas le développement de ces petits êtres, s'associer à leurs jeux, donner aux aînés de petites leçons ! Tout cela lui est interdit. A cette date, il y a déjà trois fillettes et un garçon dans le ménage Turrettini ; Suzanne de la Rive, elle, a deux filles, la cadette âgée seulement de quelques mois. Et ce petit peuple grandit, étranger en quelque sorte à la jeune grand-mère que tourmente la crainte d'ennuyer ceux qu'elle aime tant, et qui, de ce fait, se retire et s'isole un peu trop...

*
* *

Un jour du mois de février 1815, Albertine venait de rentrer chez elle après avoir passé la matinée auprès de sa fille Turrettini sérieusement malade, quand retentit la sonnette de la porte d'entrée, tirée d'une main impatiente. Un messager vient en toute hâte avertir qu'un accident est arrivé à Suzanne. Que sa mère vienne tout de suite rue de l'Hôtel-de-Ville, où habite le ménage de la Rive. Plus morte que vive, Mme Necker suit le messager, l'interroge, mais lui-même ne sait pas bien ce qui s'est passé. Suzanne était seule au salon. Comme il faisait froid, on avait allumé du feu... Elle se sera trop approchée de la cheminée... De la maison en face, un voisin l'a vue qui cherchait à ouvrir la fenêtre, ses vêtements en flamme... Alertés, les domestiques l'ont roulée dans des couvertures... Peut-être que ce ne sera pas grand-chose... Le médecin est déjà là.

Mme Necker, en effet, trouva sa fille entre les mains du docteur Butini qui se préparait à la plonger dans un bain d'huile. Le mari est absent : il est parti de grand matin pour leur propriété de Genthod, d'où il ne reviendra que tard dans l'après-midi.

Vouloir décrire le martyre qu'allaient souffrir la jeune femme et sa malheureuse mère serait tentative inutile. Pendant quinze jours tout fut essayé pour arracher à la mort sa proie. Mme Necker saisie d'un tremblement nerveux qu'elle devait conserver

pendant des années, ne quittait le chevet de sa fille cadette que pour se rendre au chevet de sa fille aînée, qu'il fallait à tout prix tenir dans l'ignorance du drame, crainte d'une émotion qu'elle n'aurait pas supportée : et cette comédie atroce achevait d'écraser la mère suppliciée. Suppliciée par le spectacle des souffrances de sa fille bien-aimée, suppliciée par le sentiment du rôle de spectatrice inutile auquel la condamnait son infirmité. Que n'eût-elle pas donné pour entendre les recommandations que lui aurait sans doute faites la mourante à propos de ses filles, sans le mur inexorable que sa surdité dressait entre elles !

Pendant ce long martyre, la douceur, la patience de Suzanne ne se démentirent pas un instant. Sans un geste de protestation, sans un cri, elle se soumettait à tout ce qu'on essayait pour la sauver. Le docteur Butini, pensant que des enveloppements dans des peaux de moutons fraîchement tués pourraient être efficaces, on installa dans la cour une boucherie où furent sacrifiés quatre-vingt moutons sans que la mort, impitoyable, reculât d'un pas. Au bout de quinze interminables journées, le mari et les parents, désespérés, couchaient dans son cercueil cette belle jeune femme de vingt-six ans ; et la mère, changeant contre d'autres vêtements ses vêtements noirs, essuyait ses larmes pour se rendre au lit de sa fille aînée, que l'on n'était pas sûr de pouvoir conserver à la vie.

*
* *

La désolation d'un second deuil lui fut épargnée. Lentement, sa fille Turrettini entra en convalescence, et bientôt mère et fille partaient ensemble pour Nice, où l'on espérait que la malade retrouverait ses forces.

Mais la mère n'était plus celle qu'elle était quelques semaines encore auparavant. En mettant sa fille cadette au tombeau, elle avait enterré sa propre jeunesse. Agée de quarante-neuf ans

à peine, elle se sent une très vieille femme, qui, au point de vue du bonheur personnel, n'a plus rien à attendre de la vie. Elle s'efforce de n'être pas une compagne trop triste pour sa fille convalescente, et cet effort, sans doute, lui est salutaire ; mais dès qu'elle se trouve seule, elle se plonge dans ses regrets et dans ses souvenirs. Elle revoit Suzanne enfant, si affectueuse, si câline ; elle la revoit jeune fille, parée pour le bal ; elle la revoit fiancée... Elle a pris avec elle un livre à serrure, de ceux où les jeunes femmes de jadis notaient leurs impressions et leurs pensées, que Suzanne avait reçu en cadeau, un peu avant son mariage, d'une de leurs amies, la princesse ***. Avant de gagner le lit où, elle le devine, elle ne dormira guère, elle ouvre le volume dont les premières pages, seulement, sont couvertes de l'écriture encore presque enfantine de sa Suzanne, et lit en refoulant ses larmes :

Cologny, 17 août 1811.

C'est hier que j'ai reçu ce joli petit livre. Avec quelle grâce cette charmante princesse me l'a donné ! Les vœux qu'elle a formés pour mon bonheur seront j'espère entendus du ciel ; elle avait l'air d'un ange de bon augure en me les adressant. Je me hâte de faire de son présent l'usage qu'elle m'a demandé, et je prie le bon Dieu de veiller sur les jours inconnus dont je veux conserver le souvenir. Ce qui sera écrit sur ces pages blanches, lui seul le connaît ; c'est aussi à lui que je confie mon sort, et je ne m'inquiète point sur l'avenir ; mon âme se repose dans le sein de cet Etre tout bon. Je lui remets aussi le soin de garder celle de l'ami auquel je vais me lier pour la vie. Nous allons commencer ensemble une nouvelle vie. Puisse-t-elle être heureuse ! S'il était en mon pouvoir de la lui rendre telle, je serais contente ; c'est là toute mon ambition.

Tournant quelques pages, la mère tombe sur ces lignes qui la remplissent d'un étonnement douloureux :

Je me sens dans un état bien singulier : il me semble que toutes les facultés de mon âme se sont éteintes ; tout ce qui m'entoure me paraît un songe. Rien ne me paraît avoir de réalité que la tristesse, et le vide qui est dans mon cœur. Personne que le bon Dieu ne pourra

me sortir d'un état aussi cruel. Si c'est en me rappelant à lui qu'il doit m'en sortir, je lui demande en grâce de bénir mes chères enfants, et mon bon mari ; c'est là le vœu le plus ardent que je forme... Mes chères filles, sachez que j'ai toujours aimé la religion et la vertu. Si j'ai négligé quelques devoirs dans ces derniers temps, c'est que je suis malade et qu'un esprit d'erreur s'est rendu maître de moi, tellement que tout semble trouble à mes yeux. Oh ! Dieu, aie pitié de moi ! Sors-moi du labyrinthe où je suis plongée ! Ou du moins, si je dois être la victime de quelque malheur, que mes enfants soient préservées, qu'elles ne soient pas punies de la faute de leur mère ! Mon Dieu, je te le demande avec ardeur, bénis ce que j'ai de plus précieux en ce monde, mes enfants, mon mari et mes parents !

Frappée de stupeur, elle relit ces mots, écrits la veille du terrible accident, et dont elle ne parvient pas à pénétrer le sens. Elle qui croyait sa fille parfaitement heureuse ! Comment avait-elle pu ne se douter de rien ? Sa pauvre Suzanne avait donc le pressentiment de l'affreux malheur qui planait sur ses jours en apparence si lumineux ?

*
* *

Du sombre gouffre de douleur au fond duquel la mère dut descendre pendant ce séjour à Nice nous ne savons rien, ou presque rien, et nous nous garderons bien de vouloir le sonder. « Seul le silence est grand » a dit un poète profane ; et le poète sacré : *Voici, je me suis tu, car c'est Toi qui l'as fait.*

La mère, elle aussi, s'est tue. Respecter son silence en nous taisant comme elle est, croyons-nous, ce qu'à de mieux à faire le biographe qui essaie de raconter son histoire ; et mieux vaut prendre son parti d'une lacune que de vouloir à tout prix la combler par des efforts d'imagination.

Toutefois, ce qui est certain, c'est qu'à dater de cet affreux malheur, une phase nouvelle s'ouvre dans la vie de Mme Necker. Tout, en elle et autour d'elle, lui paraissait changé. Il lui semblait

n'avoir pas, jusqu'à cette révélation terrible, donné aux êtres et aux choses leur véritable valeur ; elle ne les voyait pas sous leur vrai éclairage. Elle marchait dans un rêve : de ce rêve, un coup terrible venait de l'éveiller.

Et sa religion, jusqu'ici, avait-elle été autre chose qu'un rêve, plein de grandeur, de douceur et de poésie, mais un rêve ? Elle ne le connaissait pas, ce Dieu qui brusquement venait de lui montrer son visage ; elle ne savait pas QUI il était... Et dans peu d'années, dans peu de jours peut-être, elle le rencontrerait, comme sa Suzanne venait de le rencontrer. De quel secours lui serait alors cette poésie qu'elle avait prise pour de la religion ? Ce n'était pas de poésie qu'il s'agissait, il s'agissait d'obéissance, d'acceptation ; et il s'agissait d'amour ! Ce Dieu qu'elle avait cru adorer, cet Etre immense, inconsistant et vague, ce Dieu était un Père, son Père, à qui elle était tenue d'obéir, si terrible que fût sa volonté ; celui que malgré tout et par-dessus tout elle était tenue d'aimer ! Ah ! qu'elle en était loin ! Y parviendrait-elle jamais ?

*
* *

A partir de ce moment on peut dire de Mme Necker qu'elle entra dans la voie montante qu'elle allait suivre d'un pas plus ou moins rapide, mais sans défaillance, jusqu'à son dernier jour. Se rapprocher de Dieu toujours plus, apprendre à l'aimer toujours davantage, parvenir à identifier notre volonté à sa volonté lui apparut désormais comme le but de la vie humaine. La vie, une éducation de notre âme : c'est ainsi que maintenant elle envisage les choses de ce monde ; c'est sous ce jour qu'elle voudrait aussi les montrer à ceux dont elle a la charge, ses enfants, ses amis, le public plus étendu auquel elle s'adressera peut-être si la force lui en est donnée.

Il lui semble qu'à présent, éclairée par cette lumière nouvelle, elle aura peut-être le courage de se mettre à l'œuvre. Ses travaux de traduction, les nombreux articles qu'elle a faits pendant ces dernières années pour la *Revue Britannique* l'ont mise en possession de l'instrument indispensable. Peut-être sent-on toujours un peu l'effort dans ce qu'elle écrit ; peut-être n'a-t-elle pas, et n'acquerra-t-elle jamais la souveraine aisance des vrais écrivains ; mais enfin, ce qu'elle veut dire, elle le dit. Ses amis, Mme de Staël, Schlegel, Pictet de Rochemont, d'autres encore, ne cessent de lui conseiller de prendre son courage à deux mains et de commencer ce travail dont ils la savent si hautement capable. Ses amis aussi pensent qu'une œuvre absorbante comme celle qu'ils voudraient lui voir entreprendre serait un dérivatif à la douleur sous laquelle elle ploie sans lui rendre les armes. Le 31 décembre 1815, Schlegel lui écrit de Pise :

« J'ai toujours regret du temps et de la peine que vous donnez à des traductions. Vous devriez plutôt écrire pour être traduite. Pourquoi vous obstinez-vous à placer la lumière sous le boisseau ? Cela est contraire aux préceptes de l'Evangile. Vous réunissez à un degré bien rare la vigueur de la pensée avec les inspirations d'une sensibilité délicate et la finesse de l'observation avec une imagination idéale qui a grandi dans le recueillement. Vous possédez complètement tout ce qui compose le style. Vous n'avez qu'à vouloir, à fixer vos idées, à former un plan, pour être un auteur distingué ; et notre siècle, si stérile en même temps que si bavard, a grand besoin d'être enrichi par des productions originales et durables... »

« Vous n'avez qu'à vouloir » lui dit Schlegel. Serait-ce vrai ? Seule la volonté lui manquerait ? Mais alors elle serait très coupable, car ce qu'elle a à dire serait utile, aucune fausse modestie ne l'empêche de le sentir. L'idée de la notoriété, qui sait ? de la célébrité peut-être, a eu jadis pour elle quelque attrait ; mais aujourd'hui ce temps est bien passé. C'est là un espoir qui ne la touche plus guère après les expériences qu'elle

a faites, et qui serait impuissant à provoquer chez elle, au lieu de simples vélléités, une résolution véritable. Mais être utile dans la mesure où on en a le pouvoir, n'est-ce pas l'obligation stricte de toute créature humaine ?

Idée qui prend plus de force à mesure qu'elle l'examine de plus près. Et puis, songe-t-elle, comme discipline personnelle, un tel travail serait bon aussi. Sourde comme elle est, retranchée en quelque sorte du monde des vivants, elle court le risque de diriger trop ses pensées sur elle-même, de se confiner dans sa vie personnelle ; ou bien de tomber dans une léthargie qui ressemblerait à une mort anticipée. Que Dieu la préserve de cette momification de son être dont elle se sent quelquefois menacée !

Enfin, le sort en est jeté ; sa résolution est prise. Elle l'écrira, elle tentera du moins de l'écrire, ce livre auquel elle se prépare inconsciemment depuis sa jeunesse, depuis la petite enfance de ses enfants, qui existe déjà virtuellement dans son cerveau, bien mieux, dans son âme et dans son cœur...

Comme l'exécution, chez elle, suit toujours de près la pensée, elle allait se mettre à l'œuvre quand un nouveau coup, la mort de sa mère, lui fait tomber la plume des mains.

CHAPITRE XV

En perdant sa mère, très affaiblie mentalement depuis quelques années, et qu'elle entourait d'une sollicitude devenue protectrice, Mme Necker croit perdre son père une seconde fois. La blessure de jadis se rouvre et saigne de nouveau. Les souvenirs de sa lumineuse enfance, ceux de sa première jeunesse, brillante et choyée, lui reviennent en foule. C'est tout un monde qui s'effondre pour elle avec la disparition de cette femme si vraiment femme et si vraiment mère que fut Mme de Saussure ; de cette femme qui avait su joindre le sérieux à la grâce et monnayer, en quelque sorte, pour le bonheur de son mari et de ses enfants les plus solides vertus en humbles mérites de souplesse et d'amabilité. Autrefois, pensait Mme Necker, cette vie de famille harmonieuse, cette union des époux, ce dévoûment tendre des parents aux enfants, et des enfants aux parents, lui paraissaient tout simples et allant de soi. Elle comprend aujourd'hui à quel point, au contraire, ils sont rares. Avoir joui de ce privilège, même inconsciemment, comme elle l'a fait, constitue un de ces dons magnifiques par lesquels Dieu nous instruit et qu'il est souvent contraint de nous enlever, hélas ! pour que nous en sentions toute la valeur : afin que, par la reconnaissance, nous soyons conduits à l'amour. « Dieu nous avait élevés par le moyen de ce qu'il nous donnait ; il nous élève ensuite au moyen de ce qu'il nous ôte. » Cette pensée, que devait formuler plus tard Mme Necker, se présente à elle revêtue d'une force et d'une évidence toutes nouvelles.

*
* *

Cette route qu'elle suivait allait se faire plus sévère encore du fait d'un nouveau deuil. Le 14 juillet 1817, elle avait le cruel chagrin de perdre l'amie intime, la sœur d'élection qu'était pour elle Mme de Staël. Après une maladie de quelques mois, mais qui n'interdisait pas l'espoir, celle-ci venait d'expirer à Paris, à l'âge de cinquante et un ans.

Elle aussi, en s'en allant, emportait tout un monde. Mais, ce que son amie regrettait le plus amèrement, ce n'était pas les jours de Coppet, ces conversations étincelantes où se dépensait royalement tant d'esprit et tant de pensée, ni même l'élan que par sa seule présence Mme de Staël, cette femme géniale, donnait à toutes les facultés de ses interlocuteurs ; ce qu'elle p leure, c'est cette « bonté inépuisable » toujours prête à partager un souci, une déception ou une joie ; cette générosité jamais en défaut qui aimait autant que le sien propre le succès des autres. Elle se remémore ces attentions touchantes, dont elle-même a été l'objet pendant plus de vingt ans, et qui rehaussaient tant pour elle le goût de la vie. Un jour, c'est sa cousine qui vient la prendre pour l'emmener à Coppet où se prépare une représentation théâtrale, ou bien un dîner en l'honneur de quelque hôte de marque ; et Mme de Staël lui assure que sa présence est nécessaire à la réussite de la fête, indispensable, dans tous les cas, au plaisir qu'elle-même y prendra. Elle la revoit lors d'un séjour en famille à Paris ; Mme de Staël, convaincue que sa cousine, tout occupée de la toilette de ses filles, négligera la sienne, lui apporte un chapeau élégant, en harmonie, assure-t-elle, avec cette beauté qu'elle admire et qu'elle ne perd pas une occasion de louer et de mettre en valeur. Un autre souvenir de ce temps lui revient, et amène un sourire involontaire sur ses traits. C'est celui d'une lettre dans laquelle elle disait :

« Ma cousine est triste du départ d'Auguste pour l'Amérique, qui est à présent décidé. Elle l'accompagnera jusqu'à Lyon où elle verra Talma et peut-être l'amènera-t-elle à Coppet pour changer les larmes véritables en larmes de tragédie. Je ne dis point cela pour en faire une plaisanterie ; elle est décidée à souffrir le moins possible, et à se donner les distractions qui ont le plus de pouvoir sur elle ; et en vérité elle a bien raison... » Ou bien encore elles sont assises côte à côte sur un des bancs du parc de Coppet, se faisant part mutuellement des soucis et des espoirs que leur donnent leurs enfants. Aussi tendres mères l'une que l'autre, ce sujet de causeries n'est jamais épuisé.

« Ah ! qu'il est affreux d'avoir à souffrir sans elle ! » s'écrie-t-elle involontairement. « Que faire des sentiments qu'elle avait tous partagés ! Il y a presque un remords dans le chagrin de l'avoir perdue ; c'est que les regrets ne sont pas assez désintéressés. On se sent exilé d'une région délicieuse où l'on éprouvait des jouissances que l'on ne retrouvera plus. Elle était elle-même avec ses dons ravissants, et puis elle était encore le milieu à travers lequel on recevait tout ce qu'il y a de curieux, d'instructif, de digne d'attention sur la terre. On sent comme un rétrécissement, un appauvrissement de l'existence ; on se perd soi-même avec elle, et il y a de la personnalité à la pleurer ».

« Pour donner une idée de la manière dont elle sentait les peines des autres, devait plus tard écrire Mme Necker, je dirai un trait qui me concerne, parce que, comme il est naturel, rien ne m'a jamais autant frappée. On verra ce qu'elle était, même après avoir perdu la vivacité de la jeunesse.

» Dans l'année 1816, l'âme encore ébranlée par le plus affreux malheur, la perte d'une fille angélique, j'étais à Nice avec mon autre fille fort malade elle-même. Il survint une crise violente dans son état ; et durant ces heures décisives, ce que j'éprouvai fut si cruel, que ne voulant pas épouvanter ma famille par mes lettres, il n'y avait que Mme de Staël au monde à qui j'osasse ouvrir mon cœur. Elle ne me répondit point sur ce sujet, et

notre correspondance ordinaire ayant continué, je crus que ma lettre s'était perdue, et je n'y avais nul regret ; car je craignais, même après avoir été rassurée, que la réponse ne renouvelât mon émotion. Quelques mois après, je fus entièrement confirmée dans cette idée. Nous nous étions déjà revues plusieurs fois sans qu'elle m'eût parlé de ma lettre, quand un jour, à Coppet, comme nous causions depuis longtemps ensemble, elle cesse tout à coup de me répondre ; je la regarde, et la voyant pâle et troublée : *qu'avez-vous ?* lui dis-je avec effroi ; *c'est*, reprit-elle, *que je n'ai jamais pu vous écrire... vous dire...* Elle hésitait tellement qu'il m'était impossible de la comprendre. *Votre lettre*, s'écria-t-elle enfin, *n'en parlons pas*, *n'en parlons jamais...* et elle sortit de la chambre tout en larmes [1].»

[1] *Notice sur le caractère et les écrits de Madame de Staël.*

CHAPITRE XVI

Les détracteurs de Mme de Staël ne se sont jamais souciés d'expliquer un fait qui nous paraît grandement à sa louange : elle sut se faire non seulement adorer, mais *vénérer* de ses enfants. Ceux-ci chérissaient leur mère, refusant de s'arrêter à des défaillances de conduite qu'ils constataient sans doute, sans y ajouter d'importance fondamentale ; pas plus que l'adorateur du soleil n'est troublé par les taches que relèvent les astronomes sur le disque éblouissant de l'astre. C'est que leur mère avait été la plus dévouée, la plus tendre des mères. Abstraction faite du fâcheux exemple que leur donnaient les écarts de sa vie sentimentale, exemple que d'ailleurs ils ne suivirent en aucune façon, on eût vainement cherché, comme mère, un reproche à lui faire. Jamais elle n'épargna rien pour l'éducation de ses fils, qu'elle suivait avec une sollicitude sans défaillance ; et au plus fort de ses « peines » pour employer l'euphémisme dont se sert Mme Necker-de Saussure, ses intimes n'avaient pas le souvenir qu'elle eût jamais laissé tomber une seule des leçons qu'elle s'astreignait à donner elle-même quotidiennement à sa fille.

Toutefois, soit Auguste de Staël, soit Albertine de Broglie se rendaient bien compte qu'aux yeux du public leur idole apparaissait sous un jour différent, et ils redoutaient non sans raison les commentaires et appréciations de ceux qui bientôt sans doute entreprendraient d'écrire l'histoire de leur mère.

Il fallait donc de toute nécessité prévenir les indiscrétions

et les révélations malveillantes en fournissant au public une image de Mme de Staël qui non seulement ne déformât pas ses traits, mais reproduisît dans toute la mesure du possible le rayonnement incomparable dont ils gardaient et garderaient toujours le vivant souvenir.

A qui s'adresser pour cette mission délicate entre toutes, si belle, en même temps que si difficile ? La collection des œuvres complètes de Mme de Staël allait sous peu être publiée. Les éditeurs se disaient disposés à consacrer un premier volume à une biographie de l'auteur. Mais, précisément, une biographie ! Que de choses il faudrait taire ! Combien d'autres appelleraient une interprétation que le public ne comprendrait pas ! Où trouver la personne qui eût connu leur mère assez intimement, qui l'eût assez aimée surtout, et en même temps qui eût assez de talent pour pouvoir la peindre ? Dans tout leur cercle, ils n'en voyaient qu'une : Mme Necker-de Saussure.

* * *

Sans s'attarder un instant à supputer les difficultés de la tâche, Mme Necker dit oui. A ce travail, elle était d'emblée résolue à se donner tout entière, à y mettre toutes les forces de son intelligence et tout l'élan de son cœur. Le livre sur l'éducation attendrait encore, après avoir attendu si longtemps. Cela n'avait aucune importance. Ce qui avait au contraire à ses yeux une importance souveraine, c'était, puisque l'occasion lui en était offerte, de montrer sa cousine sous son véritable jour, telle, du moins, qu'une intimité d'un quart de siècle lui avait permis de la voir. Mettre les choses au point à propos de cette amie qu'elle chérissait malgré ses erreurs et ses fautes, parce que mieux que personne elle savait que ces erreurs et ces fautes étaient bien loin de tenir, dans la vie de son amie, la place que leur attribuait la malveillance, et parce qu'elle les savait aussi

rachetées par des qualités magnifiques de bonté et de générosité que nul autre n'avait eu l'occasion mieux qu'elle-même d'apprécier à leur juste valeur.

« Un sentiment supérieur à toute considération personnelle me détermina, dit Mme Necker-de Saussure au début de la *Notice*. Si l'amie, si la proche parente que Mme de Staël a honorée du titre de sœur réussit à la peindre telle qu'elle l'a vue, elle entourera son nom de plus d'amour ; et n'ayant jamais pu m'acquitter envers elle, ayant souvent dû me reconnaître vaincue dans les témoignages extérieurs d'attachement, je paierai du moins un faible tribut à sa mémoire.

» Rien de ce qui est venu d'elle ne peut être comparé à elle-même, poursuit-elle. Supérieure par son esprit à ses écrits les plus renommés, comme par son cœur à ses actions les plus généreuses, elle avait dans l'âme un foyer de chaleur et de lumière dont les rayons épars n'offrent que de faibles émanations... Tout partait du cœur chez elle, même la pensée... Quiconque l'a vue d'assez près pour la peindre a dû nécessairement l'aimer. »[1]

* * *

Tout un travail de documentation est nécessaire à Mme Necker avant de pouvoir se mettre réellement à l'œuvre. Elle écrit à son fils Théodore :

Je viens de passer quatre jours à Coppet avec Mme de Broglie, Mlle Randall et M. Schlegel, Auguste de Staël et M. de Broglie étant partis la veille pour Paris. Le but utile de ce séjour était de revoir le plus possible des manuscrits de ma cousine qu'on va imprimer, et de donner mes conseils aux éditeurs. C'est l'intérêt que je mets à tout cela qui m'a fait vaincre la tristesse affreuse que j'éprouve dans ce séjour, tristesse qui me fait mal à la lettre et m'ôte le sommeil.

[1] *Notice.*

Et quelques mois plus tard, après un autre séjour à Coppet :

Mon séjour a été triste et paisible. J'ai beaucoup erré avec mes souvenirs sous les épaisses ombres du parc de Coppet. C'est un lieu tout propre à embellir et à adoucir les regrets.

*
* *

Malgré sa tristesse, malgré la douleur des anciennes et récentes blessures toujours prête à se réveiller, Mme Necker ne s'abandonne pas ; dans l'intérêt de ses enfants, pour ne pas assombrir son mari et par hygiène personnelle, elle s'oblige à reprendre contact avec la société et à paraître quelquefois dans le monde où on ne l'avait pas revue depuis la tragédie terrible de la mort de Suzanne. Le 30 septembre 1818 elle écrit à Théodore :

Je fus mercredi au bal Favre, comme je te l'avais annoncé. C'était un peu par régime, pour m'aguérir, et revoir bien des choses et bien des gens dont j'avais perdu l'habitude. L'épreuve fut pourtant plus forte que je ne croyais. Je fus prise d'une émotion bien difficile à contenir, et sans les soins de Mme Boissier qui vit tout de suite ce que j'éprouvais et qui me soutint, je ne sais ce qu'il en eût été.

Ce bal était superbe ; Albertine était fort bien, et moi-même on prétend que j'étais encore belle...

Cela n'empêche pas la *Notice* de rester au premier rang de ses préoccupations. Elle écrit à la duchesse de Broglie, un jour de découragement :

J'ai des crampes d'estomac qui m'empêchent d'écrire assise et souvent d'écrire debout. Je dors extrêmement peu, et il me reste de mes nuits une faiblesse d'yeux et de tête extrême. Tout cela fait que je désespère complètement de remplir vos intentions. Je n'abandonne point ce travail pour aucun autre, mais je ne puis rien. Si je puis l'achever une fois, nous verrons ensemble ce qu'il y a à en faire, mais comme il n'est jamais continué avec suite, il n'a pas tout le mouvement que j'y aurais mis naturellement. Après chaque

interruption de quelques jours — et il vient d'y en avoir une de quinze — il y a en soi quelque chose de désorganisé pour écrire, les mots ne viennent pas, et les sentiments s'agitent sans issue dans le cœur. D'ailleurs je me mets trop tard à écrire pour imprimer. Ce n'est assurément pas la faute de votre mère ; elle m'a prédit que si je n'en prenais pas l'habitude il viendrait un temps où j'en serais incapable ; et la douleur affreuse de sa perte a avancé ce moment pour moi. Il est très vrai que je suis entrée dans la route de la mort de l'âme depuis que je ne l'ai plus. J'ai découvert que je ne faisais autre chose que recueillir pour elle des faits et des pensées, que mon rêve de distinction littéraire, tout fugitif qu'il était, n'avait pour objet que de lui plaire davantage. Ce que vous dites sur ses ouvrages est charmant et parfaitement juste. J'avais distingué trois périodes dans sa vie littéraire : une première fort courte avant la révolution, une autre depuis la révolution jusqu'à la mort de son père, et une dernière après cette grande douleur. Chère enfant, vous aussi m'offrez la preuve du grand développement qu'opère dans l'âme une grande et légitime affliction. Ce que vous me dites est d'une haute vérité et tout à fait digne d'elle. Chère Albertine, tenez-moi au fait de votre vie. Qui voyez-vous ? Y a-t-il pour vous quelque distraction momentanée à votre pensée dominante ? Vous savez combien elle en aurait été susceptible, quoique, dans le fond, elle n'ait jamais cessé de souffrir. Il est vrai que dans plusieurs de ses peines la fierté lui imposait la loi de la cacher, et que la vôtre ne trouve que de la sympathie. Elle avait acquis un grand pouvoir sur elle-même, à la surface...

J'ai vu une lettre de Benj. à son cousin, où il nie d'avoir rien écrit contre la Suisse. Il y a de la vanité déguisée dans toutes ses phrases, et il ne peut déjà plus porter sa célébrité de journaliste. Il me semble qu'il pourrait, sans trop d'effort, se montrer supérieur à sa gloire... Il ne faut jamais, chère enfant, rompre avec Benjamin, ce serait le moyen de monter son imagination et peut-être la vôtre sur votre ancienne amitié...

Mme Necker jouit avec intensité de sa correspondance avec Mme de Broglie, dont, depuis la mort de Mme de Staël, elle se rapproche plus étroitement chaque jour. Elle lui écrit en janvier 1818 :

Chère enfant, quand je suis un peu vive, répondez-moi vivement aussi ; ne me faites pas sentir la différence de nos âges, en me ména-

geant. Le malheur de l'âge où je vais entrer, c'est l'inégalité des relations avec tout ce qui a encore de l'espérance et par conséquent de la vie. On est dans la situation des princes qui ne doivent rien dire d'offensant ou même de vrai parce qu'on n'ose pas leur répondre, et, ce qu'il y a de pis, de princes dépossédés. Nous étions bien naturelles, bien impétueuses dans notre correspondance avec votre mère, j'en acquiers tous les jours la preuve en la relisant ; je vis du passé et avec une émotion extraordinaire. J'ai vu là dedans que votre grand'père m'avait aimée plus que je n'aurais jamais osé l'espérer moi-même, étant si près d'un lien plus cher. Je n'avais pas alors cet inconvénient affreux que me prive de faire aucun plaisir à tout ce qui est faible et souffrant, car c'était quand il était malade et ne pouvait s'occuper qu'il me voulait surtout auprès de lui.

*
* *

Ce n'est pas une biographie à proprement parler qu'entreprend Mme Necker, c'est bien plutôt un portrait, une esquisse morale de la physionomie de cette amie qu'elle ne cessera jamais de regretter. « Ah ! qu'il est affreux d'avoir à souffrir sans elle ! » Ce cri qui lui échappe en dit plus qu'une minutieuse analyse.

Mais, avant de nous parler d'elle, Mme Necker, puisqu'il s'agit d'introduire auprès du public l'œuvre de Mme de Staël, passe en revue ses écrits depuis la *Lettre sur Jean-Jacques Rousseau* jusqu'aux *Considérations sur la Révolution française.*

Parler de ses livres, il est vrai, c'est encore parler d'elle, car jamais auteur ne s'est moins séparé de ses ouvrages que Mme de Staël ne s'est séparée de ce qu'elle écrivait. Aussi cette revue nous fait-elle saisir maint trait que le portrait proprement dit précisera ou colorera mieux. Ce qui fait, à notre avis, le plus grand intérêt de ces pages, si pleines d'intelligente pénétration, c'est l'émotion que l'on sent palpiter sous la lucidité des jugements. Parfois l'auteur laisse tomber sa plume de critique, et dans une lettre à une amie, à la fille de la morte peut-être, elle fait une confession comme celle-ci :

Je relis *Corinne*. Les larmes remplissent mes yeux à chaque instant. Je n'ai pas assez dit à ma cousine ce que c'était que cet ouvrage, ce que c'était qu'elle-même. Il me semble que je ne lui ai rien dit, que je ne lui ai jamais fait assez de plaisir, que je ne lui ai jamais bien loué son père. Je ne sais quelle réserve, quel mélange de sentiments dans lequel il y en a peut-être de mauvais, est cause qu'on ne se livre jamais. On se retient avec les vivants, et on ne parle de cœur qu'à des ombres ! [1]

La première partie de la *Notice* s'achève sur un jugement d'ensemble :

« En tout, les ouvrages de Mme de Staël paraissent appartenir à des temps nouveaux, Ils annoncent comme ils tendent à amener une autre période dans la société et dans les lettres, l'âge des pensées fortes, généreuses, vivantes ; des sentiments venant du fond du cœur. Elle a donné l'idée d'une littérature en quelque sorte plus parlée qu'écrite, d'un genre dans lequel l'improvisation des assemblées nationales pour la politique, l'abandon des confidences pour l'expression de la passion, et les saillies de la conversation pour l'observation de la société, nous disent quelque chose de plus intime et de plus fort que ne l'a jamais fait la rhétorique étudiée... Mme de Staël veut faire avancer l'esprit humain ; elle veut ranimer chez ses contemporains, chez les Français surtout, ces mêmes puissances de l'âme qui sont si actives en elle. On l'aurait vue se dévouer, s'il l'eût fallu, pour les causes qu'elle a soutenues, et elle est peut-être, hors les lettres sacrées, le seul écrivain supérieur dont le but principal ait été plus noble que la gloire. »

* * *

C'est dans la seconde partie de la *Notice*, consacrée à l'étude non plus des œuvres, mais du caractère de Mme de Staël, que

[1] Feuillet trouvé par Mlle Emilie Trembley parmi les papiers qu'elle tient de Mme Necker-de Saussure.

l'on voit se dessiner et se colorer peu à peu un portrait qui semble tracé avec un pinceau trempé dans des larmes. Nous avons ici bien mieux que de la littérature : nous avons les palpitations d'un cœur tout débordant de regrets, d'admiration et d'amour.

« En commençant ce travail, dit Doudan, Mme Necker se souvenait que Mme de Staël l'avait souvent priée de s'appliquer à une œuvre suivie. Et la première fois qu'elle entreprenait d'écrire en vue du public, c'était pour rendre ses souvenirs sur l'amie qu'elle venait de perdre. Un sentiment particulier de découragement devait se mêler à cet abattement naturel aux premiers moments d'une grande douleur. Quand la mort emporte les êtres qui exerçaient une si grande puissance autour d'eux, on se prend d'un invincible ennui pour tout ce qui reste, et la vanité des choses humaines se montre dans tout son triste jour. L'auteur de la *Notice* l'a raconté avec une douloureuse émotion : dès que Mme de Staël ne fut plus là, pour ceux qui l'avaient connue, les idées, le mouvement de l'esprit, les événements perdirent d'abord tout leur intérêt. C'est qu'en effet une vie énergique rayonne sur tout ce qui l'environne : les âmes vives et fortes font voir le monde comme il se peint en elles, comme ce beau jour du midi qui donne à toutes les lignes plus de pureté, d'éclat et de douceur. Avec elles on est sous une influence vivifiante... »

* * *

La vie ! on en revient toujours à la vie quand il s'agit de Mme de Staël, et c'est bien d'une vie plus chaleureuse, plus haute, plus puissante, que l'auteur de la *Notice* donne à son lecteur la sensation plus encore que l'idée. A mesure qu'on tourne ces pages si pleines, où chaque mot porte parce que chaque mot a été profondément senti avant d'être écrit, on voit

surgir une figure qui palpite et respire, et l'on s'écrie comme en face de ces portraits de maître dont on croit reconnaître le modèle sans l'avoir jamais vu : c'est elle... oui, en vérité, c'est bien elle !

Après cela, il y aurait quelque mesquinerie et pas mal de pédanterie à chicaner l'auteur sur de petits défauts, un peu d'inexpérience de rédaction peut-être, taches légères qui disparaîtront dans ses autres écrits. Le but était atteint : Mme de Staël ressuscitait sous la plume de son amie. Ceux qui l'avaient connue la retrouvaient tout entière ; les autres croyaient l'avoir connue, et l'aimaient comme s'ils l'avaient connue en effet. Nous nous en voudrions de ne pas appuyer ces affirmations de quelques citations qui feront mieux comprendre, peut-être, l'intensité des regrets que la mort de son amie faisait éprouver à Mme Necker-de Saussure. Le lecteur sans doute ne se plaindra pas d'être mis en présence de la noble figure de la femme de génie que fut Mme de Staël, si mal connue encore malgré les bibliothèques entières que formeraient les ouvrages écrits sur son compte. Après tant de monuments de la sagacité intellectuelle, il trouvera là le témoignage de cette sympathie ardente qui est, elle aussi, et mieux peut-être que l'esprit le plus délié, un instrument de pénétration des âmes.

Comme je l'ai remarqué pour les auteurs qui lui plaisaient le plus, écrit Mme Necker, son enthousiasme, même exalté, était circonscrit, et n'embrassait pas tout un ensemble. Le scalpel de son analyse n'a épargné aucun objet de son attachement, et peut-être n'a-t-il laissé intact que son père ; mais les qualités que l'examen le plus rigoureux leur laissait, ces qualités faisaient une si forte impression sur son cœur, frappaient tellement son imagination, qu'elles lui semblaient uniques, inappréciables pour son bonheur ; et une admiration limitée produisait en elle une tendresse sans bornes.

Sa vie était un drame d'une haute poésie...

Avec quelle avidité elle écoutait ! Une ardente curiosité pour les impressions des personnes sincères, se mêlait si évidemment à sa tendre pitié que jamais on ne craignait de la fatiguer quand on lui confiait ses peines. Il n'y avait plus ni elle ni soi, les âmes se

confondaient, et elle vous élevait à une telle hauteur, on planait sur une telle immensité, que le bonheur, le malheur, le passé, le présent, la destinée de tous et la vôtre s'évanouissaient. Un sentiment solennel avait remplacé tous les autres, et l'on croyait assister ensemble au plus auguste spectacle, celui de la Divinité accomplissant son œuvre régénératrice sur la créature par le moyen terrible et pourtant salutaire de la douleur...

Selon sa propre expression, elle demandait surtout *qu'on fût quelqu'un* ; de plus, elle voulait être instruite de tout, à tout prix : elle pensait qu'un signe certain de décadence, soit dans l'esprit, soit dans le caractère, c'est la répugnance à apprendre la vérité. *J'ai connu que Bonaparte baissait*, a-t-elle dit, *quand j'ai vu qu'il ne se souciait plus de savoir le fond des choses.*

Elle-même donnait trop fortement le ton à cet égard pour qu'on ne dût pas le prendre. Elle écrivait une fois à sa fille à propos de je ne sais quelle discussion : *J'ai le tort de soutenir trop vivement le vrai, mais c'est toujours le vrai qui dispose de moi.*

Le vrai était encore chez elle une source d'indulgence, en ce qu'il balançait le trop d'attrait qu'elle eût pu avoir pour l'esprit. Partout où elle trouvait je ne dis pas seulement le naturel de l'expression, qui est une grâce, mais un sentiment réel, mais une persuasion profonde et intime, elle éprouvait de l'intérêt. Une femme entièrement dévouée à ses enfants, ou sincèrement pieuse, un homme plein d'honneur et d'intégrité, lui étaient agréables par cela seul ; elle faisait cas de toutes les connaissances, de toutes les expériences positives ; les négociants, les gens d'affaires, tous ceux enfin qui ont appris à traiter avec leurs semblables, et cela parmi le peuple même, fixaient son attention et lui donnaient à penser. Elle savait tirer parti de certaines gens qui ennuient tout le monde.

Madame de Staël était convaincue au fond de son cœur de l'égalité de toutes les créatures, enfants de la Divinité ; et, bien qu'elle eût la conscience de son génie, elle ne s'est jamais véritablement crue au-dessus de qui que ce fût. Dans ses disputes avec M. Schlegel, elle soutenait toujours qu'il n'y a aucune différence réelle entre les hommes, et que tout est compensé. Elle ne pouvait souffrir ces mystères d'Eleusis des gens distingués, ces initiations à de prétendues vérités qu'on croit utile de cacher au vulgaire. Aussi le dédain était-il l'objet de son antipathie ; elle y voyait le signe de quelque infériorité cachée.

Elle prenait la défense de l'imagination, de la beauté, de la jeunesse ; et les avantages acquis, ceux même qui dérivent de cer-

tains préjugés, trouvaient encore en elle un avocat. Ainsi la richesse, une naissance illustre, avaient quelque prix à ses yeux. Ces petits raisonnements, enfants de l'envie et consolation de la médiocrité, ces sophismes par lesquels on s'attache à prouver que les biens ne sont pas des biens, ces sophismes, dis-je, ne lui plaisaient pas ; elle trouvait plus de vraie grandeur à en supporter la privation qu'à les nier.

Les plus remarquables des lettres de madame de Staël, après celles qu'elle adressait à son père, sont celles qu'elle a écrites dans l'intimité. Sa longue correspondance avec moi est un trésor d'amitié, de candeur, une source de larmes et néanmoins de bonheur pour le reste de ma vie. Elle a encore été prodigieusement distinguée dans les lettres qu'elle écrivait au moment de l'inquiétude, de l'indignation ou de la douleur. Alors, entraînée par un sentiment impérieux, elle entassait sans y songer de nombreuses pages, toutes brillantes de la plus admirable éloquence...

Et moi qui m'essaie ici à tracer cette faible esquisse d'elle-même ; moi qui, dépourvue à la fois de jeunesse et d'expérience, me hasarde à écrire pour la première fois, j'ai besoin d'elle à tout instant ; je l'interroge à chaque ligne ; je ne sais si j'exprime ce que je sens, et toujours l'espoir d'être approuvé d'elle est la chimère qui me soutient.

Elle a eu plus de naturel à mesure qu'elle s'est éloignée de la jeunesse. A la sincérité du caractère qu'elle avait toujours eue, elle a joint de plus en plus la vérité de l'expression. Il est des âmes qui se montrent mieux à découvert au commencement de la vie, il en est d'autres qui sont comme enveloppées dans les brillantes vapeurs de leurs illusions. Madame de Staël a été plus elle-même avec l'âge, soit, comme elle me l'écrivait, que le succès l'eût encouragée à mettre au jour ce qu'elle appelait ses bizarreries, soit qu'elle se fût défaite de certaines formes romanesques qui voilaient sa véritable originalité. Peut-être y a-t-il eu un temps où la vie, la mort, la mélancolie, le dévouement passionné, jouaient un trop grand rôle dans sa conversation. Mais quand la contagion de ces phrases a envahi tout son salon et menacé son antichambre, il lui en a pris un ennui mortel. L'affectation de ses imitateurs a constamment guéri madame de Staël de tout ridicule. *Je marche avec des sabots sur la terre*, me disait-elle, *quand on veut me forcer à vivre dans les nuages*.

Lorsque, usant de son pouvoir surnaturel pour ébranler les âmes, elle montrait dans les dispositions de la Providence le soulagement

d'une masse de misères, quand elle plaidait la cause sacrée et de son pays et de l'humanité, on était entraîné, attendri, électrisé par elle. C'est ainsi que la renommée de madame de Staël s'est constamment accrue, que sa gloire déjà grande dans la France y a été comme importée de nouveau par l'enthousiasme des autres nations, et que, sans étonner les témoins de l'effet qu'elle produisait, on a pu dire que son éloquence avait hâté le renvoi de trois cent mille soldats étrangers et la libération de sa patrie.

Il faut comprendre parmi les heureux effets du temps sur madame de Staël la fixité toujours plus grande des idées religieuses dans son esprit, et l'habitude mieux contractée de les appliquer à la vie réelle. Ses scrupules, qui avaient toujours eu pour objet les conséquences de ses actions, se sont davantage attachés à leurs motifs. La prière, ce besoin de sentiment pour elle, la mettant sans cesse en communication avec la source de toute excellence, a fait pénétrer une pure lumière dans son cœur : *Toutes les fois que je suis seule, je prie*, disait-elle à ses enfants. Elle m'écrivait de Suède, au sujet de M. de Montmorency : *Il n'y a point d'absence pour les êtres religieux, parce qu'ils se retrouvent dans le sentiment de la prière.* A tout moment on voit dans ses lettres la demande de prier pour elle et pour ses enfants.

Madame de Staël pensait qu'il y a de l'orgueil dans l'homme à vouloir pénétrer le secret de l'univers ; et en parlant de la haute métaphysique, elle disait : *J'aime mieux l'oraison dominicale que tout cela.* Durant ses longues insomnies elle répétait sans cesse cette prière pour se calmer.

Dans ses accès de chagrin elle lisait souvent Fénelon, trouvant chez cet auteur une connaissance admirable des peines de l'âme. *L'Imitation de Jésus-Christ*, qui ne lui avait pas plu d'abord, était aussi une ressource pour elle vers la fin de sa vie.

C'est dans son dernier ouvrage qu'elle a dit ces mots sublimes : *L'homme est réduit en poussière par l'incrédulité.* Et cet autre : *La religion est la vie de l'âme.*

*
* *

La *Notice* parut en 1819. En deux ans, l'émotion soulevée par la disparition de Mme de Staël avait eu le temps de se calmer, bien que les morts allassent moins vite alors qu'aujourd'hui.

Néanmoins, le succès de la publication fut très grand, surtout à Genève, mais aussi en France et à l'étranger. Plus d'un lecteur avouait avoir passé la nuit à en tourner fiévreusement les pages, comme s'il se fût agi d'un roman à sensation. C'est qu'on percevait là cet accent auquel on ne se trompe pas, et que rien ne remplace, l'accent du cœur.

Dans une lettre de Mme Necker-de Saussure à son fils Théodore, on relève ces lignes concernant la *Notice* :

C'est dans huit jours tout juste que le livre paraîtra à Paris et le nom de ma cousine lui fera faire un fracas terrible, là et dans toute l'Europe. On sera désappointé de ce que ce n'est pas *une vie*, et l'on aura de l'humeur. Enfin, à la garde de Dieu ! J'ai rempli un devoir d'amitié et il en sera ce qu'il pourra : mais le petit Mardi tout entier, et les Huber, et les Scherer eux-mêmes, et bien d'autres bonnes âmes font des signes de croix sur ce que cette excellente Mme Necker, qui était si heureuse, s'est allée jeter dans une telle entreprise !

CHAPITRE XVII

L'intimité de plus en plus étroite qui lie Mme Necker-de Saussure à sa filleule Albertine de Broglie devient, à partir de cette époque, une des grandes joies de sa vie. Bien loin de l'empêcher d'être en toute occasion scrupuleusement vraie, la tendresse maternelle qu'elle éprouve pour la jeune femme l'oblige quelquefois à un peu de sévérité. Ainsi en est-il à propos d'une sorte de culte qu'Albertine de Broglie s'était mise à rendre à l'âme de sa mère disparue. Sa marraine lui écrit à ce sujet, après une première lettre un peu vive sans doute, qui ne nous a pas été conservée :

Chère enfant, j'ai écrit des paroles trop fortes, et je suis au désespoir de vous avoir tant affligée. Je vous en demande pardon mille et mille fois... c'est cette invocation, cette prière dont vous m'avez parlé qui m'a causé une espèce d'indignation dont, je l'avoue, je ne suis pas encore bien revenue... Qu'on trouve de la douceur, quand on est mère, à invoquer une mère dans le ciel, cela peut être ; les âmes passionnées aimeraient aussi à s'adresser à sainte Thérèse, celles qui sont enthousiastes des beaux-arts à sainte Cécile ; chacun voudrait transporter dans le ciel l'idéal de ces affections. Cela n'a que l'inconvénient d'être du paganisme, et c'est le penchant qui a rempli le ciel de faux dieux. Il s'agit donc de savoir non pas si on trouve de la douceur à invoquer tel être peut-être chimérique, mais si la raison nous autorise à le regarder comme réel et divin. Vous voir faire sans examen suffisant avant, sans regret après, un acte de véritable infidélité à notre religion m'a fait beaucoup de peine ; et quoiqu'il faille invoquer avec beaucoup de scrupule l'autorité

de ceux qui ne sont plus, vous-même devez sentir que cela en eût fait à votre mère... Voilà chère enfant, ce que je pense encore après avoir reçu une lettre de vous qui me répond de votre affection, et que le regret de vous avoir affligée remplit mon cœur...

Elle ajoute, répondant à d'autres aveux de sa jeune amie :

... Je pense qu'en fortifiant sa raison et en élevant encore plus haut son âme on sent que la vraie religion est partout, et que nulle part elle n'est dans l'objet de ces questions obscures. Servir Dieu en esprit et en vérité, reconnaître sa voix dans celle qui a proclamé l'efficacité du repentir et l'unité de Dieu sur la terre, obéir à ses saintes lois autant que le permet notre faiblesse, voilà je ne dis pas l'essentiel, mais l'unique point auquel notre cœur, notre esprit, tout nous-mêmes doit s'attacher. Ecrivez-moi bien vite, chère petite, dites-moi que vous me pardonnez et croyez que jamais affection m'a été plus tendre, plus profonde, plus maternelle que la mienne pour vous.

Quelques jours après, elle reprend la plume :

Chère enfant, je veux commencer par vous embrasser. Il faut se montrer qu'on s'aime avant toutes choses, et pour moi je vous aime tellement que toutes les exhortations que je fais tendent à amortir l'extrême sensibilité d'une corde qui résonne trop fortement pour ce qui convient à l'ensemble de ma vie. Ce qui ne me va pas dans ce sens ne vous va pas non plus, et je ferai mieux, pour toutes deux, d'être moins *tremblingly alive* sur tout ce qui regarde vos sentiments. Je dis vos sentiments plus même que votre bonheur ; car je crois si peu au bonheur en général et tellement pour vous à la possibilité d'être une personne d'une haute excellence, que toutes mes sollicitations se portent sur les soins que vous prenez pour atteindre à ce que vous pouvez devenir. Il me semble que vous augmentez et les tourments et les dangers très réels auxquels vous exposez votre imagination en croyant trop que c'est une puissance irrésistible. Cette idée, vous avez pu la puiser dès l'enfance, et l'expérience a pu vous sembler la confirmer. Mais s'il est comme impossible d'arrêter l'imagination dans son plein élan, il est dans l'emploi général de son temps, dans la direction de ses pensées, bien des moyens de l'empêcher de s'égarer. Certainement vous avez trop de délicatesse pour borner votre fidélité aux actions ; *garde ton cœur*

plus que toute autre chose qu'on garde, a un grand sens hors du domaine de l'amour, et dans la religion comme dans l'autre il est une certaine chasteté de pensées qu'il tient un peu à nous de conserver. Je dirai que votre mère, avec son indépendance d'esprit, l'avait pourtant jusqu'à un certain point, et que c'était seulement dans tout ce qui tient aux sentiments du cœur que son imagination était indomptable. Elle m'a véritablement grondée d'avoir trop pris à la poésie religieuse de Chateaubriand quand nous étions ensemble à Paris, et pourtant je n'avais fait dans ce sens aucun chemin véritable. Pour moi, j'ai éprouvé vis-à-vis de vous un peu de l'indignation de Moïse quand il trouva les Moabites adorant le veau d'or, et j'ai cassé les tables de la loi.

Quelques autres extraits empruntés à cette correspondance pleine d'abandon nous mettront au courant, mieux que tous les récits, de ce qu'était à cette époque la vie de Mme Necker-de Saussure et nous permettront de saisir comme sur le vif ses préoccupations et ses pensées habituelles. Sa marche en avant, l'approfondissement graduel de sa foi religieuse, nous seront également révélés par ces fragments. Au moment de partir pour un petit voyage en Italie, elle écrit :

Vous avez raison, chère petite, il faudra, s'il me revient quelque inspiration, que j'essaie d'écrire. J'aurais quelque idée d'entreprendre l'*Education du cœur par la vie*. Me croiriez-vous si je disais que l'amitié, la douceur de suivre la trace des idées de votre mère, et non un orgueil insensé, m'engage à choisir ce titre, ou trouvez-vous cela trop insolent ? Le but est si beau, si utile, cela est si bien en accord avec toutes mes pensées (car vous savez ce que je ne pourrais plus dire à présent, que c'est moi qui avais indiqué cette idée et ce titre à votre mère) que je ne pourrais rien faire qui me donnât plus d'élan et en même temps plus d'association avec elle. Cela rentrerait assez dans ce que vous me dites, car la destinée des femmes y serait en première ligne, mais sans exclure cette influence des arts, de la nature, de l'étude, qui est à peu près la même pour les hommes et pour les femmes, et qu'on ne pourrait pas appliquer uniquement à celles-ci. Ce serait un mélange d'observations, de tableaux, de conseils en rapport avec le cours de la vie, dans lequel les influences morales seraient appréciées, et où l'on montrerait qu'elles font avancer l'être moral vers le double but du plus grand développement d'abord,

et ensuite du détachement religieux des choses terrestres ; à peu près comme le soleil, le vent, la pluie, font prospérer la plante et la détruisent ensuite pour ne laisser qu'un germe d'immortalité. Dites-moi, après y avoir réfléchi, ce que vous pensez de tout cela. Je ne pourrai m'en occuper qu'à mon retour d'Italie, mais si j'étais décidée je tâcherais de diriger mes pensées en conséquence pendant le voyage. Je crois qu'un peu d'essor matériel me fera du bien. J'ai déjà un peu plus de vie physique que quand je vous ai écrit, mes nuits ne sont pas si constamment mauvaises, mais elles le sont encore bien souvent. Veuillez, chère petite, ainsi que votre mari et votre frère, penser aux lettres de recommandation que vous pourrez me donner. Je suis si timide à cause de ma surdité qu'il faut que je trouve un peu de prévention favorable pour m'aider à vaincre l'obstacle.

Nous avons ici comme une première esquisse de ce que sera l'*Education progressive*. Quelques jours après, Mme Necker écrit de Turin :

Ma surdité me rend timide, il me faut vaincre ce mouvement en arrière qui est bien ridicule quand on va chercher un autre pays. Mais désappointer au point où je le ferai l'attente qu'on a pu former est pénible, je vous assure. On veut que je me serve d'un cornet, qui est un bien mince secours et qui attire les regards d'une manière qui m'est insupportable. Vous voyez, chère petite, que je vous parle de mes faiblesses...

Après son retour à Genève :

Je désirerais beaucoup pouvoir écrire, mais mon état de santé assez mauvais m'en a longtemps empêchée, et à présent que je vais mieux, ma tête n'est pas du tout aux sujets vagues de morale et d'éducation. J'en ai même une sorte de dégoût qu'il faut laisser passer de peur de le renforcer. Je me suis mise pour quelque temps au régime des ouvrages d'imagination, seule lecture à laquelle je prenne. C'est misérable, et en vérité je le suis ; mais, chère enfant, je veux imiter votre abandon et votre franchise, quoiqu'il y ait tout à perdre dans ces sortes d'aveux, pour ceux qui doivent se présenter comme appui et comme conseil...

Je suis trop portée à un quiétisme vague moitié poétique et moitié paresseux, je veux me mettre à travailler ; votre lettre m'en a rendu l'envie, et déjà ma tête est plus en mouvement.

Quoi qu'elle en dise, elle ne cesse pas de réfléchir au travail qu'elle veut entreprendre, et de glaner toutes les informations, tous les détails qu'elle pense pouvoir lui être utiles.

Ce que vous me dites sur Pauline m'intéresse prodigieusement, écrit-elle. Je vous conjure de continuer votre journal et de le remplir d'observations. Tâchez de découvrir ce qui détermine la volonté chez les enfants, quel est leur premier genre de conscience, si elle est toute de sympathie et consiste seulement dans la crainte de déplaire, et comment elle devient plus intérieure. Pour Pauline en particulier, je crois qu'il faut beaucoup chercher à la calmer, en l'occupant de choses, s'il est possible. Ce qui est malheureux, c'est que les choses n'intéressent guère les enfants passionnés, déjà accoutumés à des émotions du cœur. Evitez de lui en donner, chère enfant, lors même que ces émotions donnent lieu aux développements le plus délicieux. Au reste, je suis sûre que vous le faites, car vos principes sont la raison même. Tâchez de lui trouver des occupations tranquilles.

Je vous recommande encore un plan régulier dans l'emploi de vos heures. Je ne connais que cela pour se remonter mécaniquement quand l'impulsion morale manque.

Quand vous aurez de l'expérience, vous verrez que l'éducation n'avance que par saccades. On donne longtemps des leçons qui paraissent produire peu d'effets, et puis la moindre impulsion extérieure, un nouveau maître, un mouvement d'émulation vis-à-vis de quelque autre enfant, semblent produire des effets étonnants. Mais cela n'est que l'occasion déterminante ; les progrès étaient sur le point de se manifester.

Un jour de découragement :

La difficulté avec mes yeux d'écrire à la lumière, les jours si courts et si sombres, et peut-être le sentiment qu'au milieu des événements qui vous occupent mes réflexions générales ont l'air de tomber d'un autre monde, tout a favorisé ma paresse. Enfin, je vous aime, chère petite, et il faut bien vous le dire. Je m'ennuie assez, je ne vois aucune société agréable ; le découragement causé par ma surdité, un peu la répugnance de mon mari pour certaines gens qu'au fond je n'aime pas beaucoup moi-même, me font vivre dans un cercle étroit dont je ne sors que par la lecture et par la pensée, avec une sorte d'abîme entre mes deux vies. Louis est aimable,

original, il devient même un peu plus sensé politiquement ; mais il n'a point de goût pour les idées générales en morale, pour les spéculations à moitié métaphysiques et religieuses, et il me faudrait quelqu'un comme vous dans mon intérieur pour cette partie et pour bien d'autres.

Quelques conseils résultant de son expérience de femme du monde que la fréquentation des salons n'empêche pas d'être bonne chrétienne :

Je vous demanderai de vous imposer la loi de ne jamais entendre ouvrir votre porte sans un signe de plaisir ou de reconnaissance très marqué pour ceux qui viennent chez vous. Quand la conversation est très engagée, il n'est pas besoin de l'interrompre, mais on regarde le nouveau venu, on le fait entrer dans la discussion, ou du moins on le prend pour témoin ou pour juge, en faisant bien comprendre aux autres en quelle qualité il mérite des égards. Il faut pour cela une sorte d'adresse, car les autres doivent être censés pénétrés d'avance de son mérite particulier ; mais quand vous voulez, vous êtes assez gentille pour tout arranger. Ce qui vous manque, c'est d'être gentille pour le compte des autres et non pour le vôtre. Il y a un égoïsme social et une charité sociale ; il y a de petites vertus à exercer dans le monde, et les nécessiteux en fait de plaisirs d'amour-propre méritent aussi qu'on s'occupe d'eux. Tout est compris dans le mot d'*égards* ; mais il faut en avoir de positifs, et vous vous contentez de n'en pas manquer.

L'éducation n'absorbe pas toutes ses pensées, et son esprit travaille dans plus d'une direction :

... J'avais pensé un moment à écrire sur la littérature religieuse des protestants, projet que votre mère approuvait entièrement comme moyen de prosélytisme. J'avoue que ce but ne me conviendrait pas, ayant naturellement une tolérance extrêmement large, et étant plus portée à voir les rapports que les différences des religions. De plus, cela exciterait bien de la fureur. Mais peut-être en le prenant précisément comme je l'entendais, sans controverse ni polémique religieuse, ferait-on autant de bien et remplirait-on même tout autant l'objet de votre mère. Ce serait assez curieux de dépeindre les trois esprits du protestantisme : le méthodisme, le piétisme et

le socinianisme, et de prouver que la religion tout entière s'enrichit de ces sectes au lieu de s'appauvrir d'autant. En faisant cela sous forme de journal où l'on ferait connaître autant d'anciens ouvrages que de nouveaux, dans toutes les langues, le tout mêlé si l'on veut de morceaux des rédacteurs, je crois qu'on exciterait plus d'intérêt qu'en donnant dans le vague de la littérature. Nous nous emparerions aussi des ouvrages sur l'éducation, qui est toujours plus ou moins religieuse... Je voudrais vous tirer de votre découragement et faire quelque chose avec vous, voilà le vrai de tout, car je suis au fond assez morte sur tout le reste.

Maintenant, une petite leçon amicale et toute maternelle :

Il est de certains mots qui seraient très reçus avec plus de cinquante ans et un nez aquilin comme le mien, mais qui contrastent avec vos petits traits et votre joli minois. Des mots tels qu'*infâme, dégoûtant*, me font parfois une impression désagréable dans vos lettres. Je sens que si j'avais de l'amour pour vous ils me dérangeraient ; et ils sont d'autant plus inutiles qu'on peut produire absolument le même effet avec des termes moins gros. C'est presque toujours littérairement une faute qu'une épithète injurieuse, quelque soit la vivacité du sentiment qu'on veut exprimer. Après cela, vous avez grand raison de ne pas penser au style en m'écrivant.

Un autre jour :

Je me suis fort ennuyée dans deux ou trois soirées à Genève, et j'hésite assez sérieusement sur la question de me retirer presque entièrement du monde. J'essaierai encore, mais si j'en reviens aussi désorganisée, aussi remplie d'*une tristesse qui n'est point selon Dieu*, je ferai mieux de prendre ce parti. Je m'étais flattée un moment que le tout petit cornet d'Auguste serait un secours (ne lui dites pas que je me suis trompée) mais je vois que c'est bien peu de chose. Il faudrait donc se résoudre à se servir des autres, c'est-à-dire avoir toujours la main en l'air pour tenir une de ces grandes machines, attitude fatigante qu'on ne prend jamais au bon moment et qui, je l'avoue, m'inspire une extrême répugnance. Les soirées seule se passent assez doucement pour moi. Je ne puis pas m'occuper longuement, mais du moins je suis calme alors. J'emploie celle-ci à vous écrire, mon bon ange, et penser à vous, c'est du bonheur.

Chère petite, écrit-elle encore, vous avez bien de l'esprit et du plus aimable, de celui qu'il semble qu'on a tout exprès pour une personne qu'on aime et avec qui on s'entend. Quel bonheur d'être cette personne, mon ange, d'avoir retrouvé en vous une vraie fille, car une fille ne ferait et ne serait pas plus pour moi. Hélas ! J'en avais deux. Je n'ai plus dans ma pauvre Albertine qu'une espèce de mère que je soigne, avec qui je ne me permets plus rien. Trop heureuse pourtant de la conserver, d'avoir un ferme espoir qu'elle me survivra !

CHAPITRE XVIII

La *Notice* avait retardé, pour Mme Necker, le moment de se mettre sérieusement à l'œuvre en ce qui concernait ce livre sur l'éducation qu'elle méditait et portait en elle, en quelque sorte, depuis les années de sa jeunesse ; mais ce délai était plus apparent que réel. Bien mieux encore que les traductions et les articles auxquels jusqu'ici elle s'était bornée, la *Notice sur le caractère et les écrits de Mme de Staël* lui avait appris son métier. Le succès obtenu lui donnait à présent ce coup d'éperon si utile à l'entreprise d'un travail important. Ce qu'elle avait à dire, il lui était par là démontré qu'elle pourrait, qu'elle saurait l'exprimer ; et vraiment, après tout l'effort et toutes les leçons de la vie, alors qu'elle mettait déjà le pied sur le seuil de la vieillesse, elle avait bien plus à dire qu'elle ne croyait quand lui était venue — il y avait si longtemps — la première idée de son livre. Dans ce temps-là, elle ne pensait guère qu'à l'enfant, au petit enfant surtout, qui lui semblait si peu étudié, et si mal connu. Depuis, son regard s'était porté plus loin ; il avait embrassé l'ensemble de cette existence terrestre qui serait sans but si elle n'était pas la préparation de l'homme à une existence plus riche et plus haute.

Que de fois, dans ses causeries avec sa cousine, elles avaient abordé ce grand sujet des leçons données par le Créateur à sa créature pour l'attirer à lui ! Mme de Staël avait l'intention, quelque jour, d'écrire là-dessus un livre dont sa cousine lui

avait trouvé le titre : *L'éducation du cœur par la vie*. Elle y mettrait le résultat de son expérience profonde ; elle y suivrait comme pas à pas l'action d'une Puissance pleine d'amour qui, par amour, inflige à sa créature les leçons terribles de la douleur, seules capables de briser en elle l'égoïsme et de la transporter sur un plan où rayonne l'impérissable lumière de la Vérité... Ces leçons, Mme Necker savait dans quelles agonies son amie en avait savouré l'amertume ; mais elle savait aussi qu'à la révolte avait succédé l'apaisement, et que cette morte qui pour elle était plus que jamais vivante avait pu, à la fin, bénir la main qui la frappait.

Ainsi ce livre que toujours plus elle était résolue à écrire, et qu'elle concevait maintenant tellement plus compréhensif, tellement plus vaste, elle en faisait secrètement hommage à celle qui en était un peu l'inspiratrice, à celle que sa pensée et son cœur ne se lassaient pas d'aller chercher et de rejoindre dans l'infini.

*
*   *

Donc, elle tire de l'un des cartons verts d'un petit classeur ancien les cahiers de notes que, jeune mère elle rédigeait au jour le jour, y consignant les observations faites sur ses enfants et les réflexions qu'elles lui suggéraient. Avant de le relire, elle trace ces mots sur la couverture : « Très ancien, commencé vers 1790 je crois. » Puis elle commence à en tourner les pages, non sans qu'un sourire, à plusieurs reprises, vienne jouer sur ses traits. Que tout cela est jeune ! Et assez souvent un peu banal. On croit volontiers, à vingt ans, être la première femme à qui arrive cette prodigieuse aventure d'avoir des enfants... N'importe, il y a des choses à conserver, bien des remarques qu'elle est agréablement surprise de trouver perspicaces ou fines. La jeune femme qui écrivait ceci a été à l'école d'Horace-Bénédict de Saussure, cela se sent. Elle pose sur son petit enfant le regard

candide, désintéressé, que son père lui enseignait à poser sur les fleurs du jardin ou sur les cailloux ramassés dans les belles promenades de jadis, qu'elle n'a jamais oubliées. Observer ! tout, ou presque tout est là en matière scientifique, lui répétait ce père qu'elle aime et révère aussi bien mort que vivant. Docile à ses enseignements, elle observait ; toute sa vie, elle n'a jamais cessé d'observer. Aussi est-ce à cela et à noter régulièrement leurs observations, que sans cesse elle convie les mères de son entourage, et en particulier sa belle-fille, la femme de son fils Théodore. Celle-ci a une fillette, bébé de quelques mois, qui devient le sujet d'une sorte de cours par correspondance donné à la maman par la grand-maman. Entre Trieste et Genève — Théodore, directeur à Trieste d'une maison de banque y est maintenant consul suisse — c'est un constant va-et-vient de lettres volumineuses où les « comportements » d'un enfant du premier âge sont étudiés et abondamment commentés.

*
* *

Sa correspondance avec la jeune duchesse de Broglie lui est aussi une aide précieuse. La petite Louise, fille de la duchesse, est un sujet d'observations très utiles ; mais sa mère n'y met pas toute la suite, toute la régularité que souhaiterait Mme Necker. Elle-même, d'ailleurs, est bien souvent entravée dans son travail par les tyranniques obligations de la vie matérielle et de la vie de famille ; car l'intérêt de son mari et de ses enfants passe pour elle bien avant celui du livre qu'elle est en train de mettre sur pied. Elle écrit le 26 novembre 1821 à Mme de Broglie :

Ma vie est un peu triste et désorganisée, étant fort mal arrangée matériellement, parce qu'Albertine est chez moi et que j'ai un chagrin continuel de la trouver plus faible et plus souffrante que je ne supposais... Je me félicite d'autant plus de l'avoir prise chez moi où elle est bien logée et bien soignée, tandis qu'elle eût été

confinée chez elle dans trois petites chambres avec tous ses enfants tout le temps où le reste de son appartement qui vient d'être réparé eût encore été inhabitable. Ce sont des détails matériels, mais la pensée en est pleine quand il s'agit de ceux qu'on aime... Au milieu de tout cela je n'ai ni temps, ni verve, ni idées générales, et non seulement je ne puis rien écrire pour mon compte, mais vous voyez que je soutiens mal une bien chère correspondance. Celle avec Théodore est un devoir strict ; c'est un être plein des sentiments les plus tendres et les plus dévoués quand on le cultive ; mais il ne faut pas le négliger. — Je suis bien contente de lui en toutes manières...

Il y a aussi Louis, dont le port d'attache reste Genève, mais que ses études scientifiques entraînent souvent au loin. Sa mère l'accompagne en pensée dans ses voyages et suit ses travaux non seulement comme mère, mais comme femme de science, si l'on peut dire, sinon comme collaboratrice. Elle s'associe aux succès que remporte ou qu'espère le jeune savant, revoit les épreuves de ses publications, l'aide de toutes façons autant qu'il est dans son pouvoir.

Tout cela impose à la travailleuse des arrêts souvent prolongés dans l'élaboration de son livre. Ce livre marche néanmoins. Après les premiers chapitres consacrés au développement de ce qu'elle considère comme le but de l'éducation, elle en est à l'étude du nouveau-né, un des sujets qui la captivent le plus, un de ceux auxquels elle a donné le plus d'attention pendant tout le cours de sa vie et où, en matière d'éducation, elle a véritablement innové. Citons-en une page relative à l'instinct :

Passés les premiers temps, je ne suis pas portée à croire l'enfant aussi dépourvu d'instinct qu'on se l'imagine ordinairement, et je vois en lui bien des mouvements que les sensations et l'expérience n'expliquent certainement pas ; tels sont les signes qui nous annoncent la première lueur de ses affections. Ainsi, à l'âge de six semaines, le nouveau-né est toujours étranger dans ce monde ; rien n'y existe encore distinctement pour lui. Il ne sait pas que les objets qu'il voit sont les mêmes que ceux qu'il touche ; et quelque impression que ces objets lui causent, il ne fait rien pour les atteindre ou pour les

éviter. Néanmoins, à ce point si reculé de développement, le visage humain l'intéresse ; quand rien de matériel ne fixe ses regards, déjà la sympathie agit en lui ; un air riant, un accent caressant, obtiennent de sa bouche un sourire ; de douces émotions animent évidemment ce petit être : nous qui en connaissons l'expression, la retrouvons avec transport chez lui. Mais qui donc a dit à cet enfant que cette disposition de nos traits indiquait l'attendrissement ? Comment lui, à qui sa propre physionomie est inconnue, pourrait-il imiter celle d'un autre, si une affection correspondante n'imprimait le même caractère à ses traits ? Il n'y a rien là qui tienne aux sens. Cette personne auprès de son berceau n'est pas toujours sa nourrice ; peut-être n'a-t-elle fait que le déranger, le soumettre à d'importunes opérations. N'importe, elle lui a souri, il a senti qu'il était aimé, et il aime. Il semble que l'âme nouvelle en devine une autre, et lui dise : *Je te connais.*

*
* *

Malgré tout l'intérêt que lui inspire son travail, malgré tout le temps qu'elle lui donne, Mme Necker, nous l'avons vu, reste avant tout épouse et mère. Rien, chez elle, ne rappelle ces professionnelles de l'enseignement qui oublient leur *nursery* au profit de leur cabinet de travail, et les enfants qu'elles ont mis au monde en faveur de ceux qu'elles élèvent en imagination. Dès sa jeunesse, elle s'est imposé une stricte discipline quant à l'emploi de son temps ; elle a vaincu ainsi une disposition native à la nervosité qui, sans cet effort régulier, poursuivi durant des années, eût probablement gâté son existence entière, comme celle de tant d'autres femmes, et stérilisé ses belles facultés de travail. De cet effort méthodique, inlassable, elle recueille maintenant le fruit. Ses journées peuvent bien être pleines, elles ne sont jamais agitées. L'accessoire n'y prend pas la place de l'essentiel. Chaque chose mise à sa place et à son rang vient au moment qu'il faut, et concourt à l'harmonie du tout. Mme Necker ignore ce que c'est que d'être débordée : mari, fils, fille, petits-enfants, sont toujours sûrs de la trouver prête à s'occuper d'eux,

comme si leurs petites affaires étaient sa grande affaire à elle. Elle est toujours disposée à leur rendre les mille et un petits services qui sont du ressort de la maîtresse de maison et de la mère de famille : les réalités de la vie passent avant la littérature.

* * *

Epouse et mère excellente, Mme Necker est aussi très bonne citoyenne ; aucun événement ne se produit à Genève sans qu'elle s'y associe ou du moins s'y intéresse cordialement. Ainsi en fut-il pour la grande question des fortifications de la ville, qui à cette époque suscita entre Genevois des débats très vifs.

Pictet de Rochemont demandait la démolition de ces remparts en vertu des progrès de l'art militaire qui les faisaient considérer comme nuisibles à la sécurité de la ville qu'ils étaient censés protéger. Comme il insistait pour que son projet de démantèlement fût étudié par le Conseil représentatif, une grande rumeur en résulta dans cette assemblée, et des discours d'une extrême violence furent prononcés contre l'ancien plénipotentiaire du congrès de Vienne. Le cercle des grenadiers parlait même d'aller raser la belle maison construite à Lancy par Pictet : car, affirmait-on, c'était par crainte que le canon de Genève vînt quelque jour à l'abattre que Pictet voulait que Genève fût hors d'état de se défendre.

Mais l'antique enceinte à la Vauban faisait l'orgueil des vieux Genevois. Depuis les jours de sa lointaine enfance, Mme Necker avait vu la silhouette austère de ces murailles se découper sur le ciel bleu ou sur le ciel couvert de nuages. Ces remparts, elle les aimait : les abattre, pour elle, eût ressemblé à un sacrilège. Taillant sa meilleure plume, elle écrit à son vieil ami Pictet de Rochemont une lettre passionnée, presque véhémente, où les considérations de sentiment se mêlent de façon un peu bizarre à des dissertations techniques plutôt hasardées. Car

elle peut bien être fille et mère de savants ; elle reste femme et bien femme, et nous l'en félicitons.

Pictet lui répond par une lettre enjouée, rappelant au début un mot que lui avait dit autrefois le grand Necker à propos de sa nièce : *Elle a l'esprit si fin qu'elle manque quelquefois le gros.* Il démontre gentiment à sa correspondante que pour juger la question, les notions techniques élémentaires lui font défaut ; et il ajoute : « Cependant, je vous ai vue si souvent deviner ce que vous ne savez pas, et saisir la vérité au vol, que je veux essayer de vous convaincre. » Suit un magistral exposé de ce qui concerne la défense des places, terminé par cet axiome de la science militaire : *Toute place dominée ne vaut rien.* Or, Genève, précisément, est une place dominée, et un général sachant son métier refuserait de s'y enfermer.

L'histoire ne dit pas si Mme Necker fut convaincue. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fallut trente ans au peuple genevois et à ses autorités pour reconnaître que Pictet avait raison.

* * *

C'est vers ce temps-là que le premier bateau à vapeur fit son apparition sur les eaux du Léman, sillonnées uniquement jusqu'alors par les barques aux belles voiles latines qu'hélas ! nous avons vu disparaître. Malgré son respect pour les antiques remparts de Genève, Mme Necker-de Saussure n'était point ennemie des nouveautés, et elle voulut essayer, elle aussi, de ce mode de transport qui excitait beaucoup d'intérêt et de curiosité autour d'elle. Et puis, elle avait à ce propos une idée de derrière la tête : apprivoiser son mari avec les voyages par eau. Un projet qu'elle caressait depuis longtemps, celui d'un séjour à Trieste dans la famille de son fils Théodore, ne laissait pas de l'inquiéter un peu, en perspective, par les trois journées de voiture, de Vienne à Trieste, auxquelles il fallait se résigner,

à moins de prendre passage sur le paquebot qui abrégeait le voyage des deux tiers. Mais M. Necker, moins entreprenant que sa femme, déclarait nettement que jamais il n'exposerait Mme Necker et ne s'exposerait lui-même à une aventure aussi hasardeuse. Quelques promenades sur les eaux paisibles du lac le feraient peut-être changer d'avis ? Cependant il fallait y mettre un peu de diplomatie, et ne pas parler de Trieste avant d'avoir poussé jusqu'à Ouchy, Vevey, qui sait ? jusqu'à Villeneuve peut-être, si le temps et les circonstances étaient favorables. De quinze en quinze jours le *Guillaume Tell* — ainsi avait-on baptisé le premier bateau à vapeur du Léman — faisait le tour du lac. Parti de Genève à six heures du matin il touchait Ouchy à onze heures et rentrait au port à sept heures du soir, après avoir ramassé sur son parcours les passagers venus, sur des petits bateaux, de toutes les localités riveraines. Un jour de juin 1823, à Vevey, les autorités municipales prirent passage sur le *Guillaume Tell* en même temps qu'un orchestre d'instruments à vent. Les voyageurs, accompagnés des cuivres, exécutèrent force « chansons fédérales » ; on se félicita mutuellement des liens nouveaux que créait le *Guillaume Tell* entre les différents cantons ; les flons-flons de la musique aidant, l'émotion fut bientôt à son comble, et musiciens, municipaux, passagers, tombèrent en pleurant dans les bras les uns des autres...

Ces excursions si propices au développement du patriotisme n'étaient pas, à vrai dire, absolument de tout repos. Par un jour de brouillard, le *Winkelried*, second bateau à vapeur du Léman, alla s'ensabler aux Pâquis, donnant raison aux préventions de M. Necker.

N'importe, ce que femme veut... M. Necker se laissa persuader d'accompagner sa femme par un beau jour d'été dans une promenade autour du lac, et n'eut pas à s'en repentir.

Hélas ! ce n'est pas à lui faciliter le voyage de Trieste que devait servir son initiation nautique. A quelques mois de là, il allait être invité à appareiller pour de plus lointains parages.

En pleine force encore, touchant à peine à sa soixante-dixième année, il fut enlevé aux siens après quelques semaines de maladie.

Sa mort fut pour sa femme un chagrin profond. Bien plus indissolublement que par des rapports intellectuels, elle lui était attachée par ces liens innombrables que crée entre deux êtres la vie loyalement portée ensemble, une participation de quarante années aux mêmes soucis, aux mêmes inquiétudes, aux mêmes joies et aux mêmes douleurs. Peu après la mort de son mari, elle écrit à Mme de Broglie :

Je me sens déracinée, sans but extérieur ; tout est renversé dans mon existence, et depuis que les larmes qui ont coulé abondamment les premiers jours me sont refusées, j'éprouve une sorte d'effroi, de tressaillement machinal dont aucune crainte distinctement éprouvée ne peut rendre compte. Les moments où une effusion de tendresse, de reconnaissance pour cet homme excellent, pour les soins dont il me rendait l'objet, vient soulager mon cœur sont presque doux ; mais tous ne sont pas ainsi. Pourtant Dieu est toujours là. Terrible, sévère ou compatissant, il y est toujours. Lui-même me fait la grâce de le considérer plutôt comme adoucissant pour moi l'épreuve que comme l'infligeant ; et vraiment l'entourage qu'il m'a donné est tout ce qu'il y a au monde de plus doux. Ce sont autant d'instruments différents, tous rendant un son triste, mais tous harmonieux. Ils sont parfaits, les uns par leur sentiment si profond et si tendre pour celui qu'ils pleurent, les autres par un respect mêlé aussi d'attendrissement. Tous les petits ont bien pleuré, mais ce qui pleure aussi c'est tout le village ; ce sont les artisans sans nombre que mon mari a encouragés, instruits même dans certaines branches ; enfin le respect est vif et universel. Louis est bien malheureux, son père était le premier objet de sa vie ; lui seul n'a point d'existence à part, point d'enfants ; il s'était appuyé sur deux roseaux dont l'un se brise, et ce qu'il voit dans l'avenir, c'est le désert.

Quelques semaines après le douloureux événement, elle écrit encore à sa jeune amie :

Mes journées sont vides et tristes. Je me lève tard quand je n'ai pas dormi la nuit, puis je fais mes exercices religieux, puis des comptes

à n'en pas finir pour prendre connaissance de mille choses, puis j'essaie de lire et de travailler un peu, puis je me promène seule sur ma terrasse pour essayer de gagner du sommeil, ne pouvant me résoudre à recommencer ces promenades hors de la ville dont j'ai tant joui avec *lui* ; ou bien je vais voir Albertine quand je ne dois pas passer la soirée avec elle, puis je reviens dîner tristement avec Louis. Nous restons une demi-heure ensemble, je me repose, il vient une ou deux personnes de sept à huit, et alternativement je passe la soirée seule avec Louis ou je me réunis avec Albertine ou une de mes tantes dans une de nos trois maisons. C'est toujours la même chose, mais rien d'autre ne me conviendrait.

Le travail interrompu a de la peine à se remettre en train. Au chagrin vient s'ajouter ce sentiment d'incapacité générale, triste infirmité de la vieillesse, dont Mme Necker commence à faire l'expérience. Elle écrit encore à Mme de Broglie :

Je vous trouve bien excellente et charitable de m'aimer dans mon état de misère morale. Je n'ai pas ce qui fait le charme de la douleur, ces grandes et belles émotions qui se communiquent ; ce n'est que dans une profondeur très intime que se réfugient ces sentiments qui pourtant m'aident à la supporter. Au dehors il y a plutôt du découragement, une sorte d'ennui du retour des mêmes pensées ; il semble que je me redis un refrain mélancolique et que je me fatigue de mes propres répétitions. Quelquefois je crains de me blaser sur les idées religieuses, que les mots qui les expriment deviennent des mots pour moi. Aussi, pour ménager un si grand bien, je cherche à m'occuper d'autre chose. J'ai recommencé à mettre en ordre mes vieux cahiers, mais ma tête est peu nette et mon défaut ordinaire de méthode est plus que doublé. Je crois que j'ai toujours creusé les idées sans penser assez à la manière de les exprimer. De là vient que je n'ai point l'habitude de les aligner ; je commence l'écheveau par le mauvais bout, ou par le milieu. A force de réflexion on se redresse, mais il y a du temps perdu, et le tout n'a point ce mouvement et cet ensemble qui résulte d'un bon premier jet.

Le jour de Noël 1825 :

J'ai communié dimanche avec bien des larmes. Puisse Noël être l'époque de la naissance de Jésus-Christ dans mon cœur, celle

d'une nouvelle vie plus sainte, plus active, plus utile ! Depuis cette communion, il me semble que l'aiguillon de la douleur a été un peu moins déchirant, mais aussi j'ai été moins touchée, moins sensible religieusement. Enfin, il faut se laisser faire, en se ramenant toujours vers le grand objet par des actes de volonté quand le sentiment ne suffit pas à vous attirer. Au fait, c'est là tout le possible ; le succès dépend de Celui qu'on vient implorer.

Vous ! cette consolation si inattendue, ce don si gratuit de la Providence pour bénir des jours, hélas ! bien dénués...

Il faut décomposer ce mot *d'adieu* et dire *A Dieu*, nous remettre à Lui, le prier l'une pour l'autre et pour tout ce que nous aimons en ce monde, pour qu'il nous réunisse tous après...

CHAPITRE XIX

Un malheur n'arrive jamais seul, affirme le proverbe. A la mort de son mari allait succéder bientôt, pour Mme Necker, un autre deuil : sa petite-fille, le bébé de Trieste, dont elle suivait avec tant de sollicitude le développement sans l'avoir encore jamais vue, fut soudainement emportée par la diphtérie.

Le désespoir des parents a le retentissement le plus douloureux dans le cœur de la grand-mère, qui en devient pendant un certain temps incapable de poursuivre son travail concernant les tout petits. Elle écrit à Mme de Broglie :

Votre tendresse est une bénédiction pour moi, une des plus douces, peut-être la moins mélangée d'amertume que je puisse éprouver dans ce moment. Moment triste dans ma vie, je l'avoue, où des peines les unes derrière les autres me paraissent se succéder à l'infini, et où je ne sais quoi de froid tarit les sentiments consolateurs. Ceci est de ma faute, sans doute ; je me suis laissé détourner des grandes pensées ; elles n'ont du moins pas été assez profondes, et me manquent au moment du besoin. Je sens bien toujours que c'est la source, mais elle ne coule plus si abondamment. Chère petite, vous me ferez du bien, je l'espère : en causant avec vous je me ranimerai. Je me retrouverai moi-même dans votre souvenir, car en vérité je ne sais plus trop où j'en suis. La douleur immédiate et directe, celle qui avait Théodore et sa douleur à lui pour objet, a diminué ; je vois que les efforts qu'il fait pour remonter ceux qui l'entourent lui sont utiles. Mais je reste très ébranlée...

Un autre souci encore la tenaille :

Albertine est très maigrie ; ses bonnes joues qui détournaient l'idée de ses maux, elle ne les a plus. Son visage s'est allongé, ses yeux y tiennent une place terrible ; enfin, mon pauvre ange, je n'ose plus la regarder.

* * *

Cependant, si le travail est difficile quand on souffre, il est aussi un remède à la douleur, pourvu qu'on le poursuive avec opiniâtreté, sans prêter l'oreille au conseil que donnerait la souffrance de tout abandonner pour se replier sur soi. Peu à peu Mme Necker sent lui revenir ce goût des idées qu'elle croyait éteint en elle. En relisant les pages qu'elle a écrites sur le premier âge avant la mort de sa petite-fille, il lui semble y avoir développé des vues assez neuves, y avoir émis des idées qui, à sa connaissance, n'ont été exprimées dans aucun ouvrage sur l'éducation, et qui pourront, croit-elle, être utiles aux mères. Etre utile ! c'est maintenant son unique ambition. Ceci lui donne du courage pour continuer le travail commencé :

Jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, j'ai suivi le fil historique, écrit-elle à Mme de Broglie. Les différences d'une année à l'autre sont bien marquées ; mais, passé cela, tout se confond. Entre un enfant de six ans et un de huit, il n'y a pas de distinction. Les caractères de l'enfance s'effacent graduellement, l'enfant décroît pour ainsi dire, et l'homme grandit. Pour retrouver une marche ascendante, il faudrait donc saisir le fil du développement intellectuel. Mais cela nous jette dans le domaine de l'enseignement ; je sors de celui du caractère qui me fournissait une circonscription bien marquée. J'avais quelque idée de donner d'année en année la marche des études dans notre collège, en ne présentant pas du tout cette marche comme un modèle à imiter, mais comme un moyen de recueillir des faits. Je craindrais seulement que ce fût ennuyeux...

Malgré tout, le travail avance. Poursuivi par à-coups, laissé, repris, le premier volume s'achève[1]. Mme Necker écrit à un vieil ami, M. de Brenles :

J'avais quelque peine à vous avouer que pendant les sept ou huit mois qui ont suivi la publication de mon ouvrage, j'ai pensé à tout autre chose qu'à le continuer, et que, quand j'ai voulu me remettre à la tâche, je me suis laissé prendre d'abord par le découragement. Il me semblait qu'en décrivant la première enfance, j'étais dans un petit port bien tranquille, entouré de rivages riants, et qu'il fallait me résigner à voir disparaître peu à peu ces objets pour voguer sur la grande mer et traiter le sujet à la fois inépuisable et rebattu, la peinture de l'humanité. Enfin, Monsieur, je me suis remise à l'œuvre ; il en adviendra ce qu'il pourra et peut-être rien, mais j'arrêterai tous mes petits personnages à quatre ans plutôt que de les laisser devenir trop médiocres. J'espère m'ennuyer moi-même assez avant les autres pour m'obliger à renoncer à tout s'il le faut ; et si mes homélies viennent à baisser, du moins écouterai-je mieux les avis que l'archevêque de Grenade.

*
* *

Les soucis continuent à ne pas manquer à la mère de famille : soucis de santé à propos de sa fille Turrettini, soucis d'argent à propos de son fils Théodore dont les affaires de banque vont mal, et qui a sans cesse besoin d'être soutenu, remonté. Mme Necker se décide même à aller passer quelques semaines auprès de lui à Trieste. Elle écrit de là à M. de Brenles :

Je ne sais plus ce que c'est que la politique et la littérature, et j'ai à refaire mon éducation sur ces deux points. Une fois la sollicitude maternelle excitée, il n'y a plus place pour rien dans notre esprit non plus que dans notre cœur, et c'est là un défaut de nous autres femmes.

Tout se résoudra dans une perte d'argent, j'espère, chose assurément fort supportable. En attendant, j'ai quelque peine à me

[1] La première édition de l'*Education progressive* est en trois volumes.

remettre du choc que j'ai reçu et, sans être précisément malade, j'ai le sentiment d'avoir fait un pas immense dans la vie. J'étais encore fort jeune intérieurement, et trop peut-être pour mon âge. Il n'était pas mauvais, peut-être, de m'être un peu remise au pas. Je ne comprenais pas du tout que vous vous trouvassiez vieux pour quelques années de plus que moi, mais à présent je commence à vous entendre.

Et à Mme de Broglie :

J'ai le cœur un peu blasé, et le malheur m'oppresse plus qu'il ne me touche. Vous me remonterez, je l'espère, j'en ai terriblement besoin. Cette année a été terrible, et n'était le petit moment où je vous ai vue, je croirais ne pas pouvoir m'en relever... Théodore est un peu mieux, et la vie repousse en lui, mais faiblement. Tant qu'il n'y aura rien de fixé pour son avenir, nous serons toujours à plaindre. Un abattement qu'expliquent assez mille circonstances, et le vide où me laissent vos *vraies* lettres m'ont rendue incapable de tout.

« Tout se résoudra dans une perte d'argent, j'espère, chose assurément fort supportable », avait dit Mme Necker, qui avait toujours refusé aux questions matérielles le pouvoir de gâter son existence. N'empêche qu'il faut prendre plusieurs résolutions pénibles, voire même douloureuses : vendre le « grand Cologny », s'organiser tant bien que mal au « petit Cologny », où l'on vivra avec beaucoup d'économie... Le seul luxe que se permette Mme Necker, c'est la construction d'une petite serre ; car il lui serait trop cruel de faire le sacrifice de « ses pauvres fleurs ».

* * *

Au milieu de toutes ces vicissitudes et de tous ces tracas, la vie religieuse, en elle, continue de se développer et de s'approfondir. Elle répéterait aujourd'hui avec plus de conviction encore ce qu'elle écrivait à Mme de Broglie quelque temps auparavant :

La sécheresse n'est rien par elle-même qu'une privation de bonheur. Dieu est voilé, mais il faut le sentir derrière le voile, et lui rester fidèle, sans jouir de lui. Je viens d'avoir une veine bien plus mauvaise, et si j'avais eu le malheur de compter sur moi-même, j'aurais eu un horrible découragement. Heureusement qu'il n'en est rien, que je vois les dispositions bonnes ou mauvaises comme passagères, comme une absence ou une présence de Dieu dans mon cœur qui par lui-même n'est rien. Vous savez que je m'étais réjouie de n'être pas atteinte par les soucis de fortune ; eh ! bien, pendant plusieurs jours cette paix m'a complètement passé... Nous ne sommes plus de niveau avec la société qui nous entoure, et le luxe qui augmente nous oblige à nous en séparer sous plusieurs rapports. Ce résultat matériel ne me fait rien du tout ; je ne puis pas dire non plus que je craigne des catastrophes, ni que mes enfants meurent précisément de faim ; il est donc insensé de se tourmenter à cet égard ; mais ayant eu autrefois des craintes très fondées, cette fièvre est restée maladive. Je me suis flattée d'être guérie : je ne l'étais pas. Apparemment que je me suis relâchée dans la prière ; une disposition encore plus religieuse m'aurait épargné cette rechute. Mais cela m'a montré à quel point les raisonnements servent à peu de chose. Je me suis fait ceux que je viens d'écrire et mille autres... Je crois qu'il en est souvent ainsi, et que se gronder ne vaut pas beaucoup mieux que gronder les enfants. Ce n'est qu'en me jetant dans le sein de Dieu, qu'en revenant à lui, d'abord sans goût, mais avec une volonté constante, qu'enfin il a commencé à se montrer de nouveau à moi et à dissiper ces nuages. Chère enfant, je vous parle ainsi bien naïvement, mais ne croyez pourtant pas que j'aie été jusqu'à l'envie, jusqu'au moindre mouvement de dépit contre personne en particulier. Cela n'a pas été ; mais, hélas ! n'étais-je pas sur la pente, et peut-on rien affirmer de soi ?

CHAPITRE XX

L'heure qui marque l'entrée dans la véritable vieillesse, si difficile, si douloureuse même pour tant de femmes par tous les renoncements qu'elle leur impose, avait sonné pour Mme Necker. A la plupart de ces renoncements, il est vrai, sa surdité l'avait depuis longtemps contrainte : de sorte que le passage redoutable lui fut moins difficile peut-être et moins pénible qu'à une autre. Et puis elle avait amassé assidûment, au cours des années, ces biens qui ne dépendent pas de l'âge, dont le prix même augmente à mesure que le temps fuit : le pouvoir d'aimer les êtres et les choses, le goût des idées, la faculté d'admirer ; en un mot, l'aptitude à sortir de soi. La surdité, qui aurait pu la confiner en elle-même, l'avait aidée, au contraire, à se créer en dehors d'elle tout un univers ; tant il est vrai que les circonstances les plus défavorables deviennent les servantes dociles de ceux qui savent les dominer et non pas les subir. Enfin et surtout elle menait cette « vie cachée avec Christ en Dieu » qui nous révèle à la fois la vanité des choses humaines et leur souveraine importance en tant qu'apprentissage des choses divines et préparation au monde futur, à ce monde dont, depuis soixante-dix ans, on se sent si près.

Les souvenirs de son beau passé lui étaient aussi une ressource et comme une compensation aux dépouillements que lui avaient imposés les années. Son père, sa mère, ceux qu'elle avait aimés aux jours d'autrefois, elle les rejoignait dans la région

mystérieuse qu'ils habitaient à présent : elle croyait les comprendre mieux, il lui semblait qu'elle les aimait davantage. Que ne devait-elle pas, surtout, à ce génial Horace-Bénédict de Saussure qui avait ouvert ses yeux et son âme à la beauté du monde créé, et lui avait enseigné le détachement de soi-même en face de ce qui est ! Sa mère, sa grand-mère... De quelle sollicitude n'avait-elle pas été entourée ! Et puis ses amies, cette vive et gracieuse Kitty Fabri surtout, qu'elle avait chérie en attendant cette autre et magnifique amitié, son amitié pour Mme de Staël, une des plus grandes joies de sa vie ?

* * *

Représentons-nous la femme âgée qu'est maintenant Mme Necker-de Saussure installée, à la chute du jour, dans le petit salon du bel hôtel familial de la rue de la Cité. Assise dans une bergère ancienne, les yeux fermés, elle se livre à cette revue des jours d'autrefois. Elle en est aux années de Coppet, si enrichissantes pour son esprit et pour son cœur. Elle revoit sa brillante, sa généreuse amie passant sous les vieux chênes suivie d'un long cortège d'ombres : c'est le pieux Mathieu de Montmorency, c'est Schlegel, qui porte sous le bras le manuscrit de son *Cours de Littérature dramatique* qu'elle eut, jadis, tant de mal à traduire ; c'est Sismondi, c'est Bonstetten, le délicieux vieillard ; c'est Benjamin Constant, qu'elle n'a jamais aimé, tout en goûtant fort son esprit... Puis viennent Mme Récamier, la fidèle Fanny Randall, suivies de la petite jeunesse, Auguste de Staël, sa sœur Albertine destinée à devenir pour elle une si précieuse amie...

Sa pensée s'arrête plus longtemps sur ces amours profonds qui ont occupé et rempli son existence depuis sa vingtième année : son mari, ses enfants. Cause de douleur autant que de bonheur, ces amours, ne fût-ce que de par la loi terrible de la

mort ; mais ces douleurs, en faisant grandir son âme, rentrent, elles aussi, et plus encore que le bonheur, dans l'impérissable trésor de son passé.

* * *

Elle en était là de sa rêverie, quand la pensée lui revient d'une lettre pour son fils Louis, alors à Edimbourg, qui attend dans son buvard d'être terminée et expédiée. Elle sonne pour qu'on allume sa lampe et se met à écrire :

Souvent, le soir, entre quatre et six heures, je contemple de magnifiques couchers de soleil, ou plutôt la suite de ce coucher, moment où les nuages, ordinairement bas et horizontaux, sont colorés du pourpre le plus éclatant. Je pense à toi, cher enfant, qui as vu depuis longtemps disparaître cet astre derrière le clocher de ton église. Heureusement que tu as ensuite, dis-tu, deux bonnes heures de jour. Pour moi, le 21 décembre, quoique fortement éclairée encore par la réflexion du couchant, je vois dès quatre heures et demie s'allumer de loin en loin quelques lumières dans les maisons de la Corraterie ; à cinq heures presque toutes sont éclairées, et à six heures les grandes ombres des forgerons s'agitent en balayant deux étages de ces maisons. C'est l'heure où, ayant fini ma méridienne, je retarde le moment de demander ma lampe pour ne pas fatiguer mes yeux en lisant toute la soirée, et c'est aussi l'heure des méditations. Combien je pense à toi, cher enfant, et par un rapprochement d'idées bien naturel, je cherche ce que je faisais à ton âge. Ainsi je me suis vue à Nice, moins jeune il est vrai que toi de deux ou trois ans, assise sur le mur du jardin de madame Lavigné, penser en regardant la mer, à la brièveté de la vie. Voilà les deux tiers de ma vie écoulés, me disais-je ; l'autre tiers peut être fort abrégé, et combien peu de gens l'accomplissent ! Je n'ai jamais craint la mort matériellement, les souffrances du dernier moment ne m'ont jamais effrayée ; mais, sûre de trouver Dieu de l'autre côté, cette idée, si c'est encore un Dieu inconnu, si l'on ne s'est pas intimement approché de lui, a quelque chose de bien redoutable. Je sentis que ma religion avait été jusqu'alors beaucoup trop vague, et qu'il était plus que temps de savoir, s'il se pouvait, où j'allais et *à qui* j'aurais à faire. J'avais apporté le livre de M. Wilberforce *On christianity*, et ce

livre sans aucune éloquence, mais produit par une intime conviction, me fit beaucoup d'effet à moi-même. Il sortait entièrement de la religion poétique où j'avais beaucoup trop vécu, il montrait que les traits distinctifs, ce qu'il appelait les *Peculiarities* du christianisme offraient précisément ce qu'on aurait dû demander à toutes les religions, c'est-à-dire de régénérer la vie présente et de rassurer sur celle qui la suit. Il est impossible en effet qu'une sorte d'effroi ne s'attache à l'idée d'être livré à un Etre tout-puissant avec lequel aucun rapport ne vous a lié, qu'on n'a pas invoqué comme un père et qui ne vous apparaît pas comme un ami. Combien, quand on a recouru à lui, quand on a demandé, obtenu le secours qu'il donne à notre âme, combien tout change de face, cher enfant ! Alors le passage devient facile, on espère retrouver là-haut plus qu'on ne quitte ici-bas. Ces pensées sont bien fortes pour moi, et peuvent l'être pour tous dans cette saison solennelle où tout finit autour de nous, où meurent presque en même temps trois années, l'année des révolutions célestes au solstice, l'année ecclésiastique la veille de Noël, et l'année civile le 31 décembre. Que de fins, et comment ne pas penser à la nôtre ! Le commencement de 1840 me verra entrer dans ma soixante-quatorzième année. Quel âge que celui-là ! Et le tien de cinquante-quatre ans est au delà des deux tiers de vie dont je te parlais. Oh ! penses-y, cher enfant ! Ne te laisse pas trop absorber par ce qui paraît être ton grand intérêt, tes progrès dans la science. Cela, c'est de la vie présente, et il faut se souvenir de ces paroles que ton oncle Necker a citées : *La vie n'a point de défense quand il faut descendre au tombeau.*

La mère s'arrête, songe un moment ou peut-être prie, les yeux clos, la tête appuyée au dossier de son fauteuil. Puis elle reprend la plume :

Ne crois point, mon cher enfant, que ces réflexions soient dues à un accès particulier de tristesse ; non, je t'assure, bon Louis, que c'est sans tristesse que j'envisage le grand passage, précisément parce que je regarde au delà. Si j'en redoute le moment, c'est beaucoup parce que c'en sera un d'affliction pour toi ; mais la même assistance qu'on reçoit pour soi-même, on l'espère pour ceux qui nous regrettent, et c'est encore à cet égard que je voudrais savoir, cher enfant, que tu puises à la grande source de consolation. Qui n'a pas besoin de soutien, même dans des occasions moins tristes ! Cher enfant, quand tu liras ceci, les trois années dont je parlais

auront commencé pour toi. Puissent-elles être heureuses, puissent-elles être marquées pour toi par des progrès dans tous les genres ! Tout ce qui t'intéresse m'est cher à un point que je ne saurais dire. Il n'est pas étonnant que ce qui m'intéresse *moi* tienne une grande place dans mes vœux pour toi, mais je sais m'associer aussi à tes autres pensées ; et pour te le montrer je vais remplir cette page que j'ai été entraînée à ajouter de communications bien différentes...

Suivent plusieurs lignes de notes scientifiques relatives à une publication que Louis est en train de faire en ce moment.

*
* *

Ce Louis, aimé dans la tristesse et l'appréhension et peut-être doublement chéri pour cela est un objet de perpétuelles inquiétudes pour sa mère par son peu d'empire sur lui-même qui le livre à ses sautes d'humeur, à ses caprices, à son besoin d'être *ailleurs*. Faut-il, à son propos, prononcer le mot, alors inconnu, de neurasthénie ? Il semblerait. Il a pris Genève en grippe ; rien ne lui convient plus dans sa ville natale, ni le caractère de ses habitants, ni son climat, et moins encore que tout le reste, sa politique. Depuis assez longtemps, il passe en Ecosse la plus grande partie de l'année, s'astreignant cependant à revenir en Suisse pendant les mois d'été. Mère et fils font alors ensemble de petits voyages « au bout du lac », à Vevey, à Montreux, des excursions en bateau ou bien à mulet dans les montagnes environnantes. Plaisirs dont Mme Necker jouit infiniment mais non sans trembler ; car sait-on jamais, avec l'humeur instable de Louis, si la distraction du jour ne lui sera pas, le lendemain, un intolérable ennui ? Elle écrit de Cologny à Mme de Broglie :

A notre retour dans ce pays, Louis a été saisi par sa noire mélancolie. Il ne peut pas y vivre, dit-il, il faut qu'il s'en aille, qu'il aille très loin, trop loin pour pouvoir penser à revenir. Nous avions déjà

conclu qu'il ne passerait pas l'hiver à Genève. Mais j'espérais qu'en allant six mois dans un pays chaud, et en ayant ainsi dix-huit mois d'une douce température, il se ferait assez de bien pour supporter ensuite l'hiver de Genève et pour vivre avec moi comme auparavant. A présent il veut s'en aller, non pas se guérir, mais *s'en aller*. La situation est tout autre. Le mal est actuel, il est de toutes les minutes. Nos rapports sont déjà entièrement changés. Je n'ose plus lui parler d'aucun devoir, parce qu'il croit que je lui fais sentir ceux d'un fils envers sa mère, plus lui faire une caresse, parce qu'il pense que je veux le retenir, plus lui dire (ce qui est bien vrai) qu'il a été très aimable envers moi pendant notre entière solitude, parce que c'est lui faire entendre que je ne pourrai plus me passer de lui. Enfin, tous les sujets sont exclus, tous sont pleins d'épines ; de ses projets je ne lui dis plus rien, et c'est plus sage : il croirait que je veux les combattre ; en sorte que je ne sais pas ce qu'il fera d'ici à huit jours. Le tout mêlé d'inquiétudes sur sa santé, sur le bon état de sa tête ; c'est excessivement triste, mon cher ange. Priez pour moi, je vous le demande, et priez aussi pour lui. Il était mon seul compagnon, il a seul absorbé toutes mes pensées ; le soin de son plaisir et de son bien-être était un immense intérêt pour moi... l'inquiétude et la tristesse monotone vont tout remplacer.

Elle ajoute, faisant un retour sur le passé :

Un grand défaut de l'éducation que j'ai donnée et reçue, c'est le besoin d'impressions, de distractions, de diversité, une peur de l'ennui trop forte. L'idée de développer, d'activer les facultés, de donner un aliment continuel à l'âme, cette idée préoccupait mon père et m'a poursuivie aussi. Mon pauvre mari, par pure bonté, poussait aussi dans ce sens-là. Il ne voulait jamais qu'on fît faire aux enfants ce qui ne leur donnait pas de plaisir, du moins lorsqu'il n'y avait pas de nécessité pressante. Tous les menus devoirs de société, de convenance, ont ainsi été négligés, et il est résulté de cela des répugnances contre tous ces genres de contrariétés.

Pendant ces années difficiles, où des renoncements de tous les genres tiennent une si grande place, Mme Necker trouve cependant une précieuse ressource et une efficace distraction dans le travail qu'elle était résolue à mener jusqu'au bout si ses forces ne la trahissaient pas et si le temps lui en était laissé.

Je n'ai aucun mal, disait-elle, mais je commence à sentir le gîte. Nous avons beau lire dans une de ses lettres : « Qu'est-ce qu'écrire quand le cœur souffre ? » Il n'en restait pas moins qu'écrire l'empêchait de penser sans cesse à ses chagrins. Louis l'avait quittée pour s'établir définitivement en Ecosse :

« C'est un repos d'esprit pour moi, disait-elle, qu'il aille en Ecosse, pays religieux, sensé, où il a de vrais amis, où ses talents sont appréciés, où règne un mouvement d'esprit qui convient au sien... »

Elle s'efforce d'atténuer le chagrin de l'absence en écrivant beaucoup à son fils ; elle s'ingénie à diminuer par mille artifices la distance qui les sépare et va jusqu'à faire avec Louis, par correspondance, de nombreuses parties d'échecs. Car il y a des moments où, malgré toute la bonne volonté du monde, le travail de plume ne marche pas. Une sécheresse désolante lui ôte quelquefois la possibilité de penser : tout ce qu'elle cherche à exprimer lui semble si rebattu, si inutile à dire ! C'est alors qu'elle a recours aux échecs, ou bien qu'elle propose à son fils de corriger les épreuves de ses publications scientifiques :

Tous ces noms de pierres me sont plus ou moins familiers, et j'y distinguerais bien les fautes. Si les fins caractères sont fatigants, je ne les regarderais pas, mais je corrigerais les autres, et tous les chiffres.

Travail un peu mécanique qui lui conviendrait mieux que la composition aux jours de stérilité ; mais l'état de ses yeux le lui interdit souvent aussi :

Les maux d'yeux m'ont déjà fait passer trois mois bien tristes, dans les remèdes, les ménagements, et une sorte d'inquiétude dont j'ai de la peine à me défendre. Je ne souffre point, mais je vois passer devant mes yeux des mouches, des fils, des lueurs qui me tourmentent. Ces symptômes ont déjà diminué, et on me flatte d'une guérison complète. Tu sens, mon cher Louis, avec mes habitudes d'étude et de lecture, combien elle est nécessaire à mon bonheur.

Dans ces jours d'oisiveté forcée, comme aussi dans ses nuits d'insomnie, elle use, pour se distraire et se calmer, de moyens dont elle conseille l'emploi à son fils :

Je me récite des psaumes que j'apprends par cœur, à mon âge, dans ce but ; parce qu'alors le fond même des idées fait du bien. Puis je me récite tous mes vieux vers, je chante idéalement mes vieilles chansons, et finalement je coupe court à ces suites d'idées importunes... Tu ne fais pas assez usage de ta volonté. Le livre que m'a prêté M. Coindet le dit, il faut *vouloir* se guérir...

Puis ce sont des conseils encore, mêlés à des confidences d'ordre intime :

Entre tant de raisons plus fortes pour désirer que tu envisages toutes choses d'un œil religieux, ton bonheur présent, terrestre, entre pour beaucoup. Un *qu'importe* ? non pas égoïste et paresseux, mais mêlé de résignation et d'espérance, s'étend alors sur toutes ces occurrences passagères, dont nous nous laissons trop préoccuper. Un fond de sérénité reparaît bientôt après les moments troublés, et même dans ces moments on l'entrevoit à travers les vagues accidentelles. C'est à peu près là mon état ; j'espère, et pourtant les vagues sont plus fortes et plus fréquentes que je ne voudrais. Adieu, très cher enfant, je prie Dieu pour toi. Prie-le aussi pour ta pauvre mère, qui n'a que peu de temps à passer ici-bas.

CHAPITRE XXI

Malgré les chagrins, les soucis de santé, les soucis de fortune, les arrêts forcés causés par l'état de ses yeux, Mme Necker était parvenue, au cours de ces années difficiles, à mettre la dernière main au troisième volume de son grand ouvrage, cette *Etude de la Vie des Femmes* qui achevait *L'Education progressive.* Si de nombreuses pages en sont écrites avec cette pénétrante chaleur qui émane d'une conviction profonde, mûrie par la vie, l'auteur n'avait plus désormais assez de jeunesse d'esprit, assez de naïveté, pour jouir beaucoup de son succès. Car le succès fut aussi grand que le permettaient le sérieux du sujet, et l'élévation, si ce n'est l'austérité avec laquelle il était traité. De nombreux articles, pour la plupart très élogieux, parurent dans la presse. En France, la *Vie des Femmes* est reconnue comme une contribution de premier ordre au progrès de l'éducation. Villemain, tout en regrettant les longueurs de rédaction qui empêcheront le livre d'être lu autant qu'il devrait l'être, le présente à l'Académie Française pour le prix Monthyon, et l'ouvrage est couronné. Des traductions paraissent en allemand, en anglais.

J'ai tout ce qu'il me fallait de succès, écrit Mme Necker à Mme de Broglie, une impression très bonne produite dans mon pays, et puis, de temps en temps, l'idée que je me suis entendue avec quelques âmes. L'effet en tout a été doux pour moi, mais combien

peu cela tient de place dans une vie ! Combien les chagrins domestiques ont plus de force que ce genre passager de satisfaction ! Le temps où je travaillais encore valait bien mieux que celui où je suis censée cueillir le fruit de mes peines. A présent je reviens un peu sur les premiers volumes pour que, s'il s'en refait une édition après moi, mes enfants puissent redresser quelques articles. Souvent j'ai l'idée qu'il faudrait une refonte entière pour certains chapitres, mais ce serait difficile et peut-être assez peu utile.

Les félicitations me parviennent de tous côtés, dit-elle aussi à Louis. Je voudrais y être plus sensible, mais je n'ai point d'avenir, je n'ai plus dessein d'écrire, et mes pensées ont pris un autre cours.

Cet « autre cours », après tant d'années d'une si belle activité, est essentiellement religieux et contemplatif. Nous pouvons citer ici quelques passages tirés des dernières pages de l'*Etude de la Vie des Femmes* comme le reflet fidèle des pensées qui remplissaient, à la fin de sa carrière terrestre, l'esprit et l'âme de leur auteur :

... Il faut mourir, telle est l'explication de toutes choses ; mourir au monde et vivre dans l'éternité. Et avec quels ménagements cette vie et cette mort n'ont-elles pas été mélangées ! L'une et l'autre commencent et s'accroissent insensiblement. Déjà nous les avons vues en présence dans les premiers âges. A vingt ans, nous n'éprouvions plus les joies de l'enfance ; à quarante, les émotions de vingt ans ; mais toujours des sentiments nouveaux, des espérances inconnues renaissaient en nous. C'est ainsi que des fleurs, que des feuilles flétries tombent de l'arbre dès le printemps, et qu'il s'y développe sans cesse de nouveaux germes. Un principe de dissolution et un principe réparateur se manifestent constamment en nous ; mais pour le corps c'est la mort qui triomphe ; pour l'âme, la vie prend le dessus.

L'œuvre de Dieu, que nous sommes appelés à seconder, consiste à dégager notre âme immortelle de ces liens étroits qui la tenaient captive ici-bas. Une telle œuvre ne s'accomplit pas sans déchirement ; mais si, à travers des regrets inévitables, l'âme reconnaît que la rupture de chaque lien avance sa délivrance, elle reprend toujours de l'élan. Détachés de beaucoup d'intérêts, nous élever à Dieu devient plus facile.

Et d'abord adorons la main paternelle dans le choix qu'elle a fait

des penchants destinés à mourir en nous faute d'aliment. Nos vanités, nos ambitions sont immolées, tandis que cette faculté d'aimer qui doit s'accroître dans une autre vie grandit, dégagée de l'élément égoïste qui l'enveloppait.

... Les autres entendent toujours leur bonheur à leur manière ; ils ne consentent pas à le laisser arranger par nous. Nous devons avoir plus que raison pour être écoutées, et comme nous n'agissons plus par le charme, nous en sommes réduites à influer par nos qualités. La bonté, l'égalité d'humeur, un soin constant du bonheur des autres, peuvent seuls remplacer des agréments finis, oubliés même. Le mieux est de fonder toutes nos relations sur nouveaux frais, et ce fondement sera celui d'une amélioration constante.

C'est là ce que découvre la femme âgée qui sait apprécier sa situation.

Sans méconnaître l'effet régulier du cours de la vie, elle voit que des catastrophes inattendues ont produit des résultats bien plus marquants. Et d'abord la douleur, cette poignante douleur qui semble déchirer jusqu'à la trame de notre existence, lui semble un moyen dans la main de Dieu pour nous montrer le néant des choses terrestres. Aucun des biens qu'elle possède encore ne donne de plaisir à l'âme affligée ; ses désirs même sont éteints, hors celui de trouver la fin de sa souffrance. Chaque douleur ainsi détache de la terre, mais il en est une, et la plus cruelle, qui ramène à Dieu.

... Entrerions-nous souvent dans la voie du salut sans cet avertissement ? L'examen du passé, le repentir, le recours au Sauveur et la sanctification nous occuperaient-ils bien sérieusement ? Et quand la souffrance a produit en nous de tels fruits, il se trouve qu'elle-même a été calmée. *La paix qui surpasse toute intelligence* entre dans nos cœurs. Le Christ accomplit alors cette divine promesse : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai.*

Il n'est donc pas question de mourir à tous nos sentiments dans la vieillesse. Tant qu'on respire encore il faut vivre, et vivre en vue de Dieu. Nous devons être toujours à ses ordres, agir ou ne pas agir selon que sa volonté en décidera. Mais il y a constamment une action possible ; nous pouvons influer beaucoup sur nous-mêmes et un peu sur nos alentours. La route qui mène au ciel a été tracée sur la terre ; elle l'a été de main divine ; il faut la suivre jusqu'à la fin.

De là résulte un intérêt puissant pour ces années qui semblent stériles. Chaque moment a un prix infini. Combien de fois l'Evangile n'a-t-il pas montré qu'un nouvel esprit de foi et d'amour a effacé

les infidélités passées, et ramené l'espoir dans un cœur flétri ? La prolongation de nos jours peut donc être l'objet d'une extrême reconnaissance ; dès lors l'âme, soumise aux dispensations éternelles, l'âme, persuadée que ces dispensations ont toutes un but bienfaisant, ne tarde pas à se réconcilier avec la vieillesse ; elle juge cet âge avec impartialité et reconnaît bientôt que, même sous le point de vue terrestre, la dernière saison de la vie a sa part des bienfaits de Dieu.

. . . .

Nul n'est plus digne de vénération, et j'ose dire d'envie, que le vieillard profondément religieux. Quel calme, quelle dignité se peignent sur son front encore radieux ! En le regardant, on croirait voir l'âme attestant son immortalité. Le sentiment qu'il ne mourra pas tout entier l'anime toujours et se répand autour de lui ; sans chercher à émouvoir ses enfants par l'idée de la séparation qui s'approche, il leur montre de mille manières que lui, qui les quitte tous, ne voit dans son départ que le commencement d'une courte absence. « Oh ! qu'elle est belle encore et digne de respect, dit M. Necker, la dernière fortune du vieillard ! Il commence à s'élever au-dessus de la vie ; il s'avance des ténèbres vers la lumière, et des faiblesses de l'homme vers la perfection céleste. Rendons hommage à son rang, rendons hommage au vieillard ; il est entre le monde et l'éternité. »

. . . .

C'est sans doute dans le domaine de la religion que le calme et l'expérience des femmes âgées leur permettent de faire le plus de bien. La connaissance qu'elles ont acquise de la fragilité des choses, leur intime persuasion que Dieu seul ne trompe jamais, leur inspirent un vif désir de communiquer au dehors la foi qui les soutient. Tous leurs vœux pour elles-mêmes et pour ceux qu'elles aiment se portent vers l'éternité. Dans ces derniers temps surtout, où les maux qu'entraînent l'incrédulité ont effrayé tous les esprits par leur grandeur et leur nombre, elles ont pu croire que Dieu n'a prolongé leurs jours sur la terre que pour les employer à l'œuvre immense du rétablissement du christianisme ici-bas.

Les détournerons-nous d'obéir à cette vocation sainte ? Les ferons-nous renoncer à la plus douce récompense de la piété, au bonheur d'avoir facilité à d'autres âmes l'accès au salut éternel ?

Et cette joie du ciel, la refuserons-nous à l'âge avancé pour qui la terre n'a plus de joies ? Non, sans doute. Mais alors, dirons-nous aux femmes âgées, si Dieu vous parle, fiez-vous à Dieu, et défiez-vous souvent de vous-mêmes. Ainsi, ne doutez jamais que le dessein de Dieu n'ait été d'attirer à lui toutes les âmes quand il a ouvert dans ce monde tant de routes qui mènent à lui. Croyez encore que chaque âme en particulier est faite pour suivre une de ces routes : mais pensez que lorsque vous prétendez en indiquer une, vous pouvez souvent vous tromper. Un esprit plus attentif à la voix d'en-haut, une sympathie plus vive avec vos semblables vous préserveront souvent de l'erreur. Faites de nouveaux progrès et ne désespérez de personne. Vous qui avez trouvé la paix et une perspective infinie d'espérance jusque dans la maladie incurable de la vieillesse, vous devez savoir à quel point les germes de la piété peuvent se développer dans le cœur.

. . . .

A mesure qu'on approche du terme, on sent les liens avec le monde extérieur se relâcher. Même au sein de sa famille qui l'aime et l'honore, une femme très âgée reconnaît qu'elle doit s'effacer de plus en plus. Détachée et toujours aimante, sa tendre participation aux sentiments de ses proches ne l'empêche pas d'être convaincue qu'elle n'a plus elle-même qu'un seul intérêt.

L'intérêt de sa vie à elle, c'est de bien mourir, de mourir avec espérance ; c'est de pressentir assez de bonheur sur l'autre rive pour ne pas craindre le trajet.

Il semble que la bonté divine, en enlevant à la vieillesse les forces actives, l'a par là destinée à un état de contemplation. La femme chrétienne, telle que nous voudrions la concevoir, vit d'avenir ; toutes ses affections ici-bas ont un élément céleste, immortel ; et malgré les privations qu'elle éprouve, il ne faut pas s'imaginer que son existence soit sans consolation. *Sa conversation*, comme dit l'apôtre, *est dans le ciel.* Puisant l'amour à la source de l'amour même, la paix à la source de la paix, elle a commencé la vie éternelle.

Pour cette âme suspendue entre deux mondes, le spectacle de la nature est profondément consolant et doux. Que de beauté dans ces campagnes qu'elle a aimées, dans ces monts majestueux, dans ces prés verts, dans ces ondes bleues, dans cette lumière qui répand sur tous ces objets ses nuances infinies ! Quel accord merveilleux dans cet ensemble ! Il y a là sans doute un pressentiment que cette beauté ravissante n'est que le symbole d'une autre beauté.

Combien cette idée ne prend-elle pas de force lorsque, la nuit, des astres étincelants viennent frapper des regards que nul autre objet n'attire ! Quelle image du soir de la vie que cette obscurité qui enveloppe les choses terrestres et découvre des mondes sans fin, des mondes tout de lumière à l'âme prête à s'envoler ! Splendide représentation de l'éternité que le firmament pour l'âge auquel le temps échappe !

L'abandon de soi-même à Dieu dans le temps et dans l'éternité, la persuasion qu'il est notre père et qu'il ne veut jamais que le bien de ses enfants ; le sentiment qu'il nous voit, qu'il nous entend, qu'il peut toujours répondre à nos vœux : voilà ce qui nous console et nous soutient tant que nous respirons encore. Voilà ce qui inspire à l'âme prête à s'envoler cette prière aussitôt exaucée : Seigneur, ne permets pas que les angoisses de la dernière heure me séparent un moment de toi !

*
* *

On s'en voudrait de rien ajouter à des paroles si belles, qui expriment et résument le travail de toute une vie. Toutefois à la grande éducatrice, à la grande dame, à la fidèle servante de Dieu surtout, que fut Mme Necker-de Saussure, quelques années allaient être accordées — faut-il dire imposées — avant que s'ouvrît pour elle la porte du séjour éternel. Années sereines, malgré les douleurs qui l'atteignirent encore. Au nombre de ces douleurs fut la mort, en plein épanouissement, de sa précieuse amie, la duchesse de Broglie.

Mme Necker avait avec elle, dans les derniers temps, tout près de sa pensée et tout près de son cœur, celle qu'elle appelait « un ange », sa petite-fille Albertine Turrettini, dévouée aux siens au point d'avoir écarté toute idée de mariage et de bonheur personnel. C'est sa petite-fille qui l'accompagna en Savoie, à Mornex, quand les médecins prescrivirent pour elle un climat plus doux, et resta auprès d'elle les dernières semaines qu'elle allait passer sur la terre. Par un radieux matin de premier printemps, cet « ange » lui ferma les yeux.

SOURCES

L'Education progressive, ou Etude du cours de la vie, par M[me] NECKER DE SAUSSURE, précédée d'une notice sur la vie et les écrits de l'auteur. Paris, Garnier frères, 1856.

Notice sur la vie et les écrits de M[me] de Staël.

ETIENNE CAUSSE, D[r] ès-lettres : *Madame Necker de Saussure et l'Education progressive.* Editions « Je Sers », Paris, 1930.

Archives de M[lle] Emilie Trembley.

Archives de M. Guillaume Fatio.

Archives de M. Henry Necker.

Archives de M. Louis Perrot.

Le portrait donné sur la couverture reproduit une lithographie de J. Hébert, qui a été obligeamment mise à la disposition de l'éditeur par M. Louis Perrot, à Genève.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A., LAUSANNE

Imprimé en Suisse



LIBRAIRIE PAYOT

AMMERS-KULLER.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

I. **La famille Coornvelt.** In-8° carré . . . . Fr. 6.50
II. **La croisade des femmes.** In-8° carré . . . . . . » 6.—
III. **Eve et la pomme.** In-8° carré . . . . » 5.50

Dorette BERTHOUD.

Vivre comme on pense. In-8° carré. . . . . » 6.—
Faillir. In-16 . . . . » 4.—

Pearl BUCK.

La terre chinoise. In-8° . . . . » 6.—

Javier BUENO.

LES VAINCUS HÉROÏQUES

I. **La Puerta del Sol.** In-16 . . . . » 4.—
II. **Au hasard des carrefours.** In-16 . . . . » 5.50

René BURNAND.

Ainsi fut le matin. In-8° carré . . . . » 3.75
Silence d'une vieille maison. In-8° carré . . . . . . » 5.—

Jean FOLLONIER.

La nuit mauvaise. In-8° carré . . . . » 5.50

J. de MESTRAL COMBREMONT

La carrière d'André Carnegie. In-8° carré, broché . . . » 5.—
La noble vie d'une femme : Joséphine Butler. In-16, broché . . . . » 3.75
Vinet, esquisse de sa physionomie morale et religieuse. In-16 . . . . » 4.50

Guy de POURTALÈS.

Marins d'eau douce. In-8° carré . . . . » 3.50

Noëlle ROGER.

Une lumière sur le monde. In-8° carré . . . . » 5.—
L'enfant cet inconnu. In-16 . . . . » 3.50

Maurice SANDOZ.

Souvenirs fantastiques et trois histoires bizarres. In-16. . . . . » 3.50
La maison sans fenêtres. In-16 . . . . » 3.50

Orlando SPRENG.

L'ancien combattant. In-8° carré . . . . » 5.—

Henry VALLOTTON.

Madeleine Blanchard. In-8° carré. . . . . » 3.75
Alphonse XIII. In-8° illustré . . . . » 8.—
Brésil, Terre d'amour et de beauté. In-8° avec 32 pages d'illustrations hors texte . . . . » 10.—

Fr. 6.—

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A., LAUSANNE
Imprimé en Suisse